UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00899981 5

TABLEAU
DE
PARIS.

LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

DC
729
M47
1782
v. 1-2

PRÉFACE.

JE vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monumens, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans cet amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quæres quem devoret.*

J'AI fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque capitale.

BEAUCOUP de ſes habitans ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

SI quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, un dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa capitale, ce gros dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

JE n'ai fait ni *inventaire* ni *catalogue* ;

j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible ; je l'ai peint ſous pluſieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le lecteur rectifiera de lui-même ce que l'écrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites ; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville ; contraſtes rendus plus ſaillans par le rapprochement

Quand on a dit, *c'eſt l'abrégé de l'univers*, on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitans, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui ſont des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Supposez mille hommes faiſant le même voyage: ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer, c'eſt préparer leur ruine. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en eſt trop récente, pour que ce que j'ai dit puiſſe être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardens pour que

tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée, que ces villes antiques ou l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre: c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On adopte quelques modifications; elles ne s'accordent

pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnemens ſe gravent dans les livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une profeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet ouvrage que le pinceau du *peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejetée à chaque chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plû à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un écrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages, cette ſuite

formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la législation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſultat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles où il ſe perd.

J'OSE croire que, dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit, ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout écrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment ; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

SI, en cherchant de tous côtés ma-

tiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la misere hideuse que l'aisance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Parisien, que l'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des administrateurs modernes, & déterminera la généreuse compassion de quelques ames actives & sublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce persuasion ; & si elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe invisible, qu'on peut comparer au germe physique des plantes qui, long-tems foulées aux pieds, croissent avec le tems, se développent & s'élevent.

Je sais que le bien sort quelquefois du mal ; qu'il est des abus inévitables ; qu'une ville populeuse & corrompue doit s'estimer heureuse, lorsqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans son

ſein peu de grands crimes ; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déjà beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes ; c'eſt que la vie pariſienne eſt peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique ; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'opéra-comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles ; c'eſt qu'il n'y a point de contradiction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt ; de-là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les tems. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sau-

vages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même tems qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer, en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfans *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non-propriété?* Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la vue du ciel & de la campagne, rien de tout cela n'exiſte pour lui: là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différens états de la vie; là, la tête

tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théatre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité; les deſirs deviennent plus vifs; les ſuperfluités ſont des beſoins; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

ENFIN, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit; l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la capitale.

TABLEAU

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup-d'œil général.

UN homme à Paris qui fait réfléchir, n'a pas besoin de sortir de l'enceinte de ses murs pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoissance entiere du genre-humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immense capitale. On y trouve des Asiatiques couchés toute la journée sur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des cases étroites; des Japonnois qui se font ouvrir

le ventre à la moindre diſpute ; des Eſquimaux qui ignorent le tems où ils vivent ; des Negres qui ne ſont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés : le Chymiſte adorateur du feu ; le curieux idolâtre, acheteur de ſtatues ; l'Arabe vagabon, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot, l'Indien oiſifs, ſont dans les boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan, qui donne des remedes aux pauvres ; & ſur le même pallier, un uſurier antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs dans leur exercice pénible & journalier n'y ſont pas rares, ainſi que les Groenlandois qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art ; l'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particu-

lier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace ! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la canelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mélanger ; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédiens. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée ! que de flammes ! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons ! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la Nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde ! & comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres (comme la rue des Lombards), ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere, des parties atténuées qui pinceroient là la fibre plutôt qu'ailleurs ? & de-là nait peut-être, ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien ; cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau ces vibrations qui enfantent la penſée ; les yeux perpé-

tuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes; peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure & de contempler dans un âge, où ailleurs on ne contemple rien. Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante, toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent, les mêlent; l'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la Nature. Par-tout la ſcience vous appelle & vous dit *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

TROP impatient pour vous livrer à la prati-

què, voulez-vous voir la théorie ? les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent ; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'académie de chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au college royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale ? les théatres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie ? au défaut de l'opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales : êtes-vous peintre ? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtans, invitent vos pinceaux : êtes-vous frivoliſte ? admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord, & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale : aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamans, tandis que l'Epicier ſon voiſin, vend pour cent écus par jour, en différens détails, qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols ; ils ſont tous deux

marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

NON, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement; le même prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfans aſſurée, avant qu'ils ſoient nés; & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux; tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

UN caroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé; voici qu'un pauvre, couvert de haillons, tend la main à un équipage doré où eſt enfoncé un homme épais, qui retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd; une appoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tan-

dis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

QUE de tableaux éloquens qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle galerie d'images, pleine de contraſtes frappans, pour qui ſait voir & entendre !

LA prodigieuſe conſommation de huit cent mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cent mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes. Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix ; combien elles ont été lentes à ſe former ; quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup-d'œil les moyens de la perfectionner ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant de l'Aſie ; on prend avec une cuillier arrachée des mines du Pérou le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes puiſſances ſe ſont fait une guerre longue & cruelle ; & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main on ſaiſit ſur une feuille volante, l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du conclave & d'une bataille ; d'un Viſir étranglé, & d'un nouvel académicien ; enfin juſqu'au Singe & au Perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, l'on conſidere l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers ; & l'homme qui ayant des

habits & des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris; *les Greniers.* Comme dans la machine humaine, le sommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe pensant; ainsi dans cette capitale, le génie, l'industrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, se forme en silence le peintre; là, le poëte fait ses premiers vers; là, sont les enfans des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs assidus des merveilles de la Nature; donnant des inventions utiles & des leçons à l'Univers; là, se méditent tous les chefs-d'œuvres des arts;

là, on écrit un mandement pour un Evêque ; un discours pour un avocat général ; un livre pour un futur ministre ; un projet qui va changer la face de l'État ; la piéce de théatre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot, s'il voudroit quitter son logement, pour aller demeurer au Louvre, & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célébres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'Émile, pauvre, fier & content : lorsqu'ils en descendent, les écrivains perdent souvent tout leur feu ; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient, lorsqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perspectives. Greuze, Fragonard, Vernet, se sont formés dans des greniers ; ils n'en rougissent point, c'est là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche escalade ces hautes demeures pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit considérable des travaux de jeunes artistes pressés de vivre & encore inconnus. Le riche est utile quoiqu'il soit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier ; mais puisqu'il a fait le voyage,

qu'il frappe à la porte voiſine.... Oſera-t-il entrer ; les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens ; il verra des enfans nuds qui manquent de pain ; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens ; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien, tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné rétentit ſous ces toits entr'ouverts & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit ; la langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

QUAND cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant, fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui, à mille lieues par le cœur, ſe couche fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte, ce qui auroit ſuffi à l'en-

tretien d'une famille entiere, & il ne lui vient point à l'idée de soulager les souffrances de son semblable.

L'ÉCRIVAIN est souvent placé entre ces contrastes frappans, & voilà pourquoi il devient véhément & sensible; il a vu de près la misere de la portion la plus nombreuse d'une ville qu'on apelle opulente & superbe; il en conserve le sentiment profond. S'il eut été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conséquemment des infortunés, il doit défendre leur cause; mais la défend-on quand on n'a pas senti le malheur d'autrui, c'est-à-dire quand on ne l'a point partagé?

CHAPITRE III.

Grosseur démesurée de la Capitale.

VU politiquement, Paris est trop gros: c'est un chef démesuré pour le corps de l'Etat; mais il seroit plus dangereux aujourd'hui de couper

la loupe que de la laiſſer ſubſiſter ; il eſt des maux qui, une fois enracinés ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu ; auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y apelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins, ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune : enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef ; on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où régnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le ſeroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car, diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée avant qu'ils

puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe feroient mangés ou feroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive, car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere: ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour; ces laquais, ces baladins, ces abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'état ni la ſociété; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier chapître ſur la légiſlation, intitulé *de l'eſtomac de l'homme*. Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre; telle eſt l'étendue de la capitale: on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent? Conſervez donc l'énorme loupe puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique; d'ailleurs..... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville qui ſera toujours chere à un gouverne-

ment, dont la tête est aussi disproportionnée que la capitale l'est au royaume.

CHAPITRE IV.

Physionomie de la grande ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris physiquement? Montez sur les tours Notre-Dame; la ville est ronde comme une citrouille; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui est tout à la fois blanc & noir, annonce qu'elle est bâtie de craie, & qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle, qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le sommet pointu des clochers; on voit comme un nuage qui se forme au dessus de tant de maisons, & la transpiration de cette ville est pour ainsi dire sensible.

La riviere qui la partage, la coupe presque régulièrement en deux portions égales; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté du Nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monumens, de ses curiosités en tout genre ; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractere de ses habitans, que de toutes ces nomenclatures, qu'on trouvera dans les *étrennes mignones*. C'est au moral que je me suis attaché ; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général, est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid ; l'eau de la Seine est légérement purgative ; & l'on dit proverbialement, *qu'elle sort de la cuisse d'un ange*. La fibre y est molle & détendue, l'épaisseur de l'atmosphere en relâche le ton, & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le Faux-bourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple ; & le quartier le plus mal sain est le quatier de la Ciét.

Pourquoi cette superbe ville n'est-elle pas située

ſituée au lieu où eſt Tours ? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population : placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

SES environs ſont variés, charmans, délicieux ; c'eſt la Nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe ; on y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la capitale. A quatre lieues à la ronde, tout eſt orné par les mains de l'opulence ; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

MAIS on ne ſauroit auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules

peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vu récompenſés, & par un Prince qui d'ailleurs paſſe pour humain.

LES Princes ſont durs, inexorables, ſur l'article de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres; de ſorte que tout ce qu'on voit en dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondemens de la ville; de là les conca-

vités effrayantes qui se trouvent aujourd'hui sous les maisons de plusieurs quartiers ; elles portent sur des abîmes. Il ne faudroit pas un choc bien considérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort ; huit personnes ensevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidens moins connus, ont excités enfin la vigilance de la police & du gouvernement ; & de fait, on a étayé en silence les édifices de plusieurs quartiers, en leur donnant dans ces obscurs souterrains un appui qu'ils n'avoient pas.

TOUT le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent sur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilastres pour soutenir le poids des maisons. Que de matiere à réflexions, en considérant cette grande ville formée, soutenue par des moyens absolument contraires ! Ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de signes qui disent à l'œil : ce que nous voyons en l'air manque sous nos pieds.

CHAPITRE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal ?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la groſſe ville : auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires ; elle avoit un rang ; mais lorſque les graces du ſouverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau, lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux ; ils ſont tombés en ruine, & avec eux, la force des ſeigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les cours ; on a inſtitué des fêtes pour les amollir ; les femmes, qui vivoient dans la ſolitude, & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards ; leur coquetterie, leur ambition naturelle y a trouvé ſon compte ; elles ont brillé

près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance ; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs ; elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des cours ; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires ; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles ; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, dirigés par elles, peut-être à leur inſu, n'ont plus eu d'autre reſſource que de tendre des mains avides autour du diſpenſateur des graces & de l'argent : l'art de faire fortune a été l'art du courtiſan ; le Monarque a mis à profit cette tendance de la nobleſſe, ſi utile à l'agrandiſſement de ſon pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ſes courtiſans transformés en ſerviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique nobleſſe ſont donc

venus se métamorphoser à Paris en diamans, en dentelles, en plats d'argent, en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'état en a souffert: mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges; ils ont joui de tous les arts rassemblés, de toutes les ressources, & les plus promptes; de toutes les commodités, & les plus douces; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la Nature, affermir la joie, la santé & le bonheur.... Quelques particuliers; mais la nation en gros!....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philosophe.

C'EST dans les grandes villes que le philosophe lui-même se plaît, tout en les condamnant; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa

médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde, & se dérober aux sots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve aussi une plus ample matiere à réflexions : des scenes journalieres ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres ; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de santé & de courage, & j'étois alors très-robuste, je goûtois beaucoup le système de Jean-Jacques Rousseau : je me promenois en idée dans une forêt, seul avec mes propres forces, sans maître & sans esclaves, pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroissoient pas une mauvaise nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également savoureux ; je n'avois pas

peur des frimats; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland; la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures. Je me disois dans ma pensée : là, je ne serois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minutie, de politique fine & versatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois sans offenser les loix, & je serois heureux, sans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun Être.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiarisé à vingt-sept ans, avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs sortes d'idées, de plaisirs & de douleurs; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances; plus foible d'imagination parce que je l'avois enrichie, & amolie par les arts, je trouvai le système de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piéce d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier; je sus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuisinier qui me faisoit

manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une piéce de théatre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, & des hommes agréables, qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

ALORS je vis les ſociétés ſous un autre jour, & je me ſuis dit : il y a moins de ſervitude & de miſere à Paris, que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente : car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie..... Je penſois cela ; attendez, lecteur, juſqu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

AVEC quelle légéreté on ballotte à Paris les opinions humaines ! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table ; à droite, qu'il eſt un aigle, à gauche, qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe ; d'un côté qu'il étoit inconteſtable, de l'autre, qu'il étoit abſurde : les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

MAIS ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre ; & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation, à Paris, eſt perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un

coup de rame tout à la fois léger & profond ; on ne reſte pas long-tems ſur le même objet ; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines, toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens ; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible, mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif : les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels ; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée ; les reflets, au moral

comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

RIEN de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins ; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme : tel ne vous répond pas, répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux : le geſte au lieu du diſcours eſt quelquefois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes : on vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la capitale de France. Alexandre au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : que de fatigues pour être loués de vous,

à Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou, d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'Univers.

Les trois hommes qui ont de mon tems occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſans, ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa légiſlation, par ſes talens ſpirituels. J'avoue que je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar, je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainsi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité ; il ſait être conſtant dans ſon eſtime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages ! le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les têtes couronnées ; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect pour le

monarque vraiment digne de figurer sur un trône. Les Parisiens désignent déja quelques autres noms de souverains à la gloire ; mais c'est au tems qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naissante, cette maturité qui en assure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouissances.

UN Citadin riche trouve à son réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramasser à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ses goûts. Il n'a que l'embarras du choix ; tout abonde, & pour quelques piéces d'argent, il mangera le poisson délicieux, l'huitre verte, le faisan, le chapon & l'ananas, qui croissent séparément sur des terreins opposés. C'est pour lui que le vigneron renonce a boire le jus bienfaisant, qu'il garde soigneusement pour une bouche étrangere : c'est pour lui que les espaliers sont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer sa

douce oiſiveté? le peintre lui apporte ſon tableau; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ſes amuſemens; il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent rafiner des plaiſirs déja jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la province, qui ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelque art, oſe viſiter ſans Mentor & ſans ami, cette ville de ſéduction. Les piéges de la débauche qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts: à la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre; le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accens du cœur, aux flammes du ſentiment; le plaiſir eſt vénal &

trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté ; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé ; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coûte cher qand on veut toucher *à l'arbre de la ſcience.*

Il y auroit une piéce de théatre très-morale à faire, *le Pere de province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils, lui ouvre la route de la capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales ; mais la contagion va le ſaiſir : bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit ; celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce

parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds sont si lâches qu'ils n'y existent plus, ou qu'ils y sont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

MAIS c'est à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle; car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maison où vous entrez.

O jeune homme! tandis que ton visage est frais, vas caresser la fortune; elle est femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine: si tu attends plus tard, tu ne seras point favorisé.

MAIS il y a une si grande presse dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux! ils

se coudoient & se croisent mutuellement dans leur marche. Il faut se faire jour à travers le flux & le reflux ; à peine a-t-on vaincu la foule prodigieuse des obstacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la Déesse, qu'on se trouve avoir la barbe grise, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'Idole ; aussi suis-je toujours à la même distance, & il est trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Esprit rafiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la capitale, vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice, c'est-à-dire, le rafinement de nos passions, l'art de les justifier, auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser ? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même tems à perfectionner le vice ? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ingénieuse pour voiler l'artifice & le progrès de nos goûts intéressés ? Ne de-

viennent-ils pas plus attrayans, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités ? Quoi ! la science seroit accompagnée d'un poison subtile ! Je crains d'approfondir cet objet ; non, la science vraie est bonne ; il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité ; il en est d'innocentes dans les siecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts ? Hélas !

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu, tandis que le bon sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne....., c'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux !

CELA est bien triste à penser. Quoi ! tout est fait pour l'œil de la mollesse, pour les plaisirs du voluptueux oisif ! Quoi, c'est pour le réveiller de sa léthargie & de son ennui, que les nobles

enfans des arts mettent au jour leurs admirables productions !

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales, ſe donnent à ceux qui ont de l'argent : ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens, s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnans du luxe qui fatigue les regards de l'indigent ; la haine s'envenime, & l'Etat eſt diviſé en deux claſſes, en gens avides & inſenſibles, & en mécontens qui murmurent. Le légiſlateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'Etat & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe : *en tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail, & ſource des vertus domeſtiques. Tout Etat où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau, eſt tranquille, fortuné, & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre Etat porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle; l'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere, mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talens éclipſés faute de quelques piéces d'argent! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaiſir que de voir

l'héritier d'un millionnaire dépenser en peu d'années les biens immenses que son pere avare & dur avoit amassés. Car si le fils étoit avare comme le pere, à la troisieme génération le descendant posséderoit dix fois la fortune de son bisaïeul, & vingt hommes de cette espece engloberoient toutes les richesses d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenses, accumulées sur quelques têtes. Cette funeste inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obscurs de l'indigence. Elle enfante une guerre intestine qui a beaucoup de ressemblance avec une guerre civile, elle inspire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle est cachée, & aux autres un orgueil intolérable qui devient cruel. Tout Etat qui favorisera par ses loix cette injuste disproportion, n'a qu'à étendre son code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vastes prisons. Tout Etat, au contraire, attentif à diviser les héritages, à faire descendre le suc nourricier dans toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi romaine qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500

arpens de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui parmi nous examineroit à la mort la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'Etat ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique, mais n'en seroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Gaieté.

ON ne trouve plus chez les Parisiens cette gaieté qui les distinguoit il y a soixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable, & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'est plus si ouvert, ni leur visage aussi riant. Je ne sais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui attestoit des mœurs plus simples, une plus grande franchise, & une plus grande liberté. On ne se réjouit plus en compagnie; l'air sérieux, le ton caustique, annoncent que la plu-

part des habitans rêvent à leurs dettes, & sont toujours aux expédiens.

LES dépenses qu'entraine le luxe, & la manie des superfluités ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement pour parer aux frais de représentation.

AFFAIRES, embarras, servitudes, projets, tout cela se lit sur les visages. Dans une société de vingt personnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

LES ris naissent de la modération des desirs: on ne la connoît plus; on tombe dans la réserve, de là dans la sécheresse, & l'abus de l'esprit vient encore rétrécir les cœurs. Les visages voudroient se montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore, c'est dans des parties obscures & secretes où l'on est seul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y est quelquefois distrait, jamais heureux.

CHAPITRE XVII.

Besoins factices.

CE n'eſt pas l'or qui pervertit une nation ; il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité : il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appas des faux plaiſirs.

LORSQU'ON voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert, à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien, combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet, on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance : on doit craindre que l'homme dans cette ville n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité,

& ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés, qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la Nature.

CHAPITRE XVIII.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *bourg*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'EST le pays de tout le monde : le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir : ſi je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux officiers municipaux.

LE Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie ; le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques ; poiſon moral qui gâte les cœurs, énerve les entendemens, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique ; on y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſiflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le Régent ayant bouleverſé toutes les fortunes il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand, mais il n'eſt pas négociant : livré à une conduite mercantille, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent ; il fait des affaires de tout : il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit

bien que le peuple n'y fait pas les loix : aucune commodité pour les gens de pied, point de trottoirs. Le peuple semble un corps séparé des autres ordres de l'Etat ; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraser ou de le mutiler dans les rues ; cent victimes expirent par année sous les roues des voitures. L'indifférence cruelle pour ces sortes d'accidens fait voir que l'on croit que tout doit servir le faste des grands. Louis XV disoit : *Si j'étois Lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défense comme au-dessous de sa grandeur.

Que l'on dise à un tranquille habitant des Alpes qu'il y a une ville où des citoyens poussent leurs chevaux à toute bride sur le corps de leurs concitoyens ; qu'ils en sont quittes pour payer une légere somme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain, il taxera le Parisien de mensonge, & n'osera faire entrer dans sa mémoire l'image de cette barbarie.

Le petit peuple est mou, pâle, rabougri ; on voit bien au premier coup-d'œil que ce ne

ſont pas-là des Républicains : à ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes, il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe ; ce n'eſt que le Républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſerve l'énergie des ames & ſoutient le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle, tant les vertus orgueilleuſes des Etats tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé, mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-garde des empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, & s'il faut le dire, l'inſolence du peuple ſera toujours le gage de ſa franchiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir comme à Londres,

ſe battre à coup de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licentieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage, & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

LE bâton regne à la Chine ; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil, elle fond en larmes devant les officiers de la police, elle ſe met à genoux devant ſon chef ; c'eſt un Roi pour toute cette canaille.

ELLE croit que les Anglois mangent la viande toute crue, qu'on ne voit que des gens qui ſe noient dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville ſans être aſſommé à coups de poings.

TOUS les chapiers de la terraſſe des Tui-

leries ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler ni écrire, & nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous : il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſemens donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes : mais le beſoin de parler entraine le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres, ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui ; les deſcriptions des écrivains fideles dans le tems où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir aujourd'hui : il a de l'eſprit & des lu-

mieres; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

LE Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger; il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire par mépris.

LE propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit : *Je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabriolet, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

CHAPITRE

CHAPITRE XIX.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le comte de Buffon ; car il y a tant de comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population, a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfans ; il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf & vingt-mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie semblent égaler en nombre ceux qui en sortent ; proportion qui a quelque chose d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ ; ce qui, selon le même observateur, paroit donner une population de

sept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivans pour un mort. Tous les grands hivers augmentent cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'APRÈS les mêmes observations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-seulement dans la proportion des naissances des mâles, mais encore considérablement au-delà de ce rapport; car sur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris; ainsi la différence est d'un neuvieme entre le sort final des hommes & des femmes dans cette capitale, nommée par le petit peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes & l'enfer des chevaux*.

IL y a des jours qu'il sort des portes de la capitale trois cent mille hommes à épaisses colonnes, dont soixante mille en équipages ou à cheval; il s'agit d'une réjouissance, d'une revue, d'une fête publique, six heures après cette foule immense se dissipe; chacun retourne chez soi: la place dont les limites étoient fer-

rées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-champ, toute la ville ſort, quelque tems qui faſſe: c'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſalon; celle-là a un caractere de légéreté que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner trop d'éloge à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui

étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au roi de France près de cent vingt millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les Monarques François appellent la capitale *notre bonne ville de Paris :* c'eſt une bonne vache à lait.

. . . . . .

La cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens; elle les appelle *les grenouilles :* que diſent les grenouilles, ſe demandent ſouvent les princes entr'eux? Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Geneviève, ils ſont très-contens. On les punit quelquefois par le ſilence: en effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte: l'alégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. On prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de

la capitale, parce qu'ils sentent confusément que dans cette multitude il y a du bon sens, de l'esprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions : or ces hommes, on ne sait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a soin dans certaines circonstances de payer de fortes gueules qui se répandent dans différens quartiers, afin de mettre les autres en train, ainsi qu'elle soudoye des *chiantis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'alégresse publique, ainsi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en est au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ses limites, la clôture n'en est pas encore fixée, & ne sauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immense ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les Marais qui produisent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà Chaillot, Passy, Auteuil bien liés à la

capitale ; encore un peu, Seve y touche ; & si l'on prolonge d'ici à un siecle juſqu'à Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté des Picpus à Vincennes, voilà pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XX.

Voiſinage.

ON eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître ni ſe rencontrer : votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous : car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas : il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face ; auſſi les parens les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, Bénédictin. Monſieur Deſlandes, auteur de *l'hiſtoire critique de la philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages. Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deſlandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à Dom Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence : M. Deſlandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui ; il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deſlandes, & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience & d'eſprit, qui raiſonnez avec une juſteſſe infinie ; mais ce Deslandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable.* Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un contre l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de Fran-

cois-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une visite à ce grand poëte, sous un nom supposé ; mais Fréron ne prit pas sur lui-même de jouer un tour semblable à l'auteur de l'Ecossaise.

VOLTAIRE fuyoit Piron dans cette immense ville ; il redoutoit ses sarcasmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris, & la rencontre que plusieurs plaisans attendoient & provoquoient n'eut jamais lieu.

L'INIMITIÉ n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire, & ne le voyant plus on l'oublie.

L'ANIMOSITÉ est passagere ainsi que l'amour ; & les passions en général, soit en bien soit en mal, n'y ont pas ce caractere de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXI.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint-Honoré marquent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

LA consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois mériteroit d'avoir une statue dans l'Hôtel-de-ville; mais les échevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant sans cet inventeur heureux, la capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

CE bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes comme des maiſons (1), va diſparoître dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs; il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

AUTREFOIS ce qui compoſoit le domeſtique, ſe chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme de chambre a ſa cheminée, le précepteur a ſa cheminée, le maître-d'hôtel a ſa cheminée, &c. (2).

CEUX mêmes qui ſe piquent de politeſſe, ne s'abſtiennent pas pour cela, même en pré-

(1) La Gazette eccléſiaſtique s'eſt imprimée longtems ſous une de ces piles; les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la police étoient tous en défaut.

(2) Nicole ſur la fin de ſa vie n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée; il ne ſongeoit qu'en tremblant à cette foule prodigieuſe de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

ſence des dames, de ſe chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du feu à toute une compagnie.

CHAPITRE XXII.

Crainte fondée.

QUAND on ſonge qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entaſſés ſur le même point, & que ce point n'eſt pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir ſur la future ſubſiſtance de ce peuple ; & quand on ſonge enſuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'eſt au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une induſtrie locale) eſt encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'exiſtence de cette ſuperbe ville paroit abſolument précaire : car pluſieurs cauſes iſolées, qui n'ont pas beſoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, ſans compter les autres fléaux qu'elle peut eſſuyer politiquement.

IL eſt bien ſûr que chaque Pariſien n'aura

déſormais du pain que tant qu'on voudra bien permettre au boulanger d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

COMMENT trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des grands ? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup ? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout à coup.

ON voit dans cette capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujous d'enfans ; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers ; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries, & à édifier des deſſerts ; cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXIII.

Caractere politique des vrais Parisiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guère eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance royale par des saillies épigrammatiques, punissent leur Monarque ou l'absolvent par le silence, ou par des battemens de mains, lui refusent le *vivat Roi*, s'ils sont mécontens, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact qui ne se dément jamais; la halle fait la réputation des souverains; & le philosophe après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

LES Parisiens semblent avoir deviné par instinct qu'un foible degré de liberté de plus, ne valoit pas la peine d'être acheté par une

continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille, il ne tient point regiſtre de ſes ſouffrances; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même, pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix; beaucoup de villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général il eſt doux, honnête, poli, facile à conduire, mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe; il eſt dupe, un peu volontairement; & je crois aſſez le connoître, pour affirmer que ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible; ſouvenons-nous de la ligue & de la fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des bons mots; il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il s'en dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

CHAPITRE XXIV.

Mon grand Pere.

JE ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'Académie françoiſe le jour de la Saint-Louis, je me dis : il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſemens de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la ligue un poids, une majeſté, & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint-Barthelemy étoient de terribles catholiques : il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe ;

& si elles chagrinent un peu le clergé, il ne s'en venge qu'en disant à la cour du mal des philosophes. Passe pour cela, les philosophes s'en moquent, & ont l'art de tout dire adroitement, pour qui sait bien entendre : & l'on entend aujourd'hui à demi mot ; & l'on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premier qui se fâche a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles ; elles étoient si loin de vous, que malgré votre esprit, vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibilité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins barbares que du tems de Charles IX ; mais voilà beaucoup de gagné en si peu de tems !

CHAPITRE XXV.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable ; & le prince court à

six chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en rase campagne.

L'HUMBLE vinaigrette se glisse entre deux carrosses, & échappe comme par miracle : elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts & sont de mauvaise humeur, quand la foule pressée qu'ils éclaboussent retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades causent nombre d'accidens, pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'AI vu la catastrophe du 28 Mai 1770, occasionée par la foule des voitures qui obstruerent la rue ; unique passage ouvert à l'affluence prodigieuse du peuple qui se portoit en foule à la triste illumination des boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personnes ont péri ou le jour même, ou des suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé à différentes époques, & sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu de droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes, qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes : quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte pour rompre le bruit des carroſſes ; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rousseau renverſé en 1776 ſur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boiteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit

l'homme que son chien avoit culbuté, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvoit faire pour lui : *Tenir désormais son chien à l'attache*, reprit le philosophe ; & il congédia le domestique.

QUAND un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le Commissaire si c'est la grande roue ou la petite roue ; le cocher ne répond que de la petite roue, & si vous expirez sous la grande roue, il n'y a point de dédommagemens pécuniaires pour vos héritiers. Puis il est un tarif pour les bras, les jambes, les cuisses, & c'est un prix fait d'avance. Que faire ? bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domestiques de derriere le cabriolet. Le maître vous renverse, puis le valet s'égosille, & se ramasse qui peut.

CHAPITRE XXVI.

De l'air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conservation de la santé, il tue ; mais la santé est le bien sur lequel l'homme se montre le plus

indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maisons trop hautes, & qui interrompent la libre circulation de l'air; des boucheries, des poissonneries; des égoûts, des cimetieres, font que l'athmosphere se corrompt, se charge de particules impures, & que cet air renfermé devient pesant & d'une influence maligne.

Les maisons d'une hauteur démesurée, sont cause que les habitans du raiz de chaussée & du premier étage sont encore dans une espece d'obscurité, lorsque le soleil est au plus haut point de son élévation.

Les maisons élevées sur les ponts, outre l'aspect hideux qu'elles présentent, empêchent le courant d'air de traverser la ville d'un bout à l'autre, & d'emporter avec les vapeurs de la Seine, tout l'air corrompu des rues qui aboutissent aux quais.

Lorsque le citoyen veut, les fêtes & les dimanches, respirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaisons infectes qui sortent des *gadoues* & autres immondices: elles

couvrent les campagnes à une demi-lieue de la capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin des fatigues journalieres & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres ; pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les égliſes ; de-là l'éloignement de beaucoup de perſonnes qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulchrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave, qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que

les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des égliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés; diſtinction rarement accordée.

MAIS enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la capitale; & quand on ſonge que dans le cimetiere des Innocens on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſumer ces déplorables reſtes, l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

INDÉPENDAMMENT des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié? Les maiſons ſont puantes, & les habitans perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de foſſes d'aiſances. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à pluſieurs malheureux, dont on peut apprécier la miſere par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils ſe livrent.

CES foſſes, ſouvent mal conſtruites, laiſſent

échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela, & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement imprégné de ces parties méphitiques & mal-faisantes.

Les vuidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égoûts & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement, à travers les rues, vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin dans leurs seaux, l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achetent les jeunes chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux & jetés dans les fosses d'aisances. A leur ouverture l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redouta-

blé aux vuidangeurs. La mite, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles! Mais n'arrêtons pas plus long-tems les regards du Lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

LES belles & neuves expériences faites ſur la décompoſition & la recompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (& qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

IL n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracles de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

QUOI de plus important que la ſanté des

citoyens ! La force des générations futures, & conséquemment celle de l'Etat, n'est-elle pas dépendante de ces soins municipaux ? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & des ménagemens, parce que le bien n'est jamais aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

CHAPITRE XXVII.

Détermination de l'habitude.

SI l'on me demande : comment reste-t-on dans ce sale repaire de tous les vices & de tous les maux ; entassés les uns sur les autres ; au milieu d'un air empoisonné de mille vapeurs putrides ; parmi les boucheries, les cimetières, les hôpitaux, les égoûts, les ruisseaux d'urine, les monceaux d'excrémens, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs ; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon ; au milieu des parties arsénicales, sulfureuses, bitumineuses, qui s'exhalent sans cesse des ateliers, où l'on tourmente le cuivre

& les métaux ; ſi l'on me demande comment l'on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais, qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere de plus de trois lieues à la ronde; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſon ; comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs ? Je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faiſantes & la boue infecte.

ENSUITE l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgemens, pourvu que l'on voie danſer Veſtr-Allard ? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

LES Parisiens ne sont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ses beautés. C'est aux paysans à qui il appartient de contempler le ciel : pour eux ils regardent le soleil sans admiration, sans reconnoissance, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

VIVRE aux bougies est même une distinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies ; on ne se rassemble qu'aux bougies ; tous les gens riches se sont brouillés avec le soleil. Le jour n'est pas fait pour éclairer leurs plaisirs ; la clarté du jour est une clarté ignoble ; c'est un peuple de morts, qui n'existe que dans des sallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XXVIII.

Chambres garnies.

UN Boyard vient habiter une mansarde sur le Palais-royal, & un Moscovite se loger dans un entre-sol écrasé à un prix exorbitant ; un Staroste & un Helvétien se partagent un même appartement.

LES chambres garnies ſont ſales. Rien n'affige plus un pauvre étranger, que de voir des lits mal-propres, des fenêtres où ſiffient tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs, & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas ? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont faits une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes, & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

LES chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers : quiconque n'a pas fait des lettres de change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de la chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias : *omnia me cum porto.*

ON ne paie point de capitation perſonnelle.

ment dans les chambres garnies; mais celui qui vous les loue paie, & vous fait payer en conſéquence : il faut donner ſon nom ſur des régiſtres qui vont à la police; elle ſait bien ce qu'on en fait.

L'ENLÉVEMENT des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près; quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du gouvernement, l'exempt crie à tous que c'eſt un voleur; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé : on n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

IL y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies; ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal; vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près le Palais-royal.

CES malheureuſes créatures qui, au ſortir des ſpectacles, vous arrêtent ſur le pavé, & vous

pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles paient le double de ce que paieroit une femme honnête, de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt defendu de louer à des femmes proſtituées, & ſans elles néanmoins la moitié des appartemens ſeroient vuides : les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots ; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XXIX.

Fiacres.

Ces miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries royales, & ont appartenu à des Princes du ſang, énorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe,

paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs : ci-devant nobles quadrupedes, impatiens du frein, traînant l'équipage ſuperbe, comme un fardeau léger, maintenant malheureux animaux, tirant le nerf humide de pluie, dégoûtans d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant, ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres, & leurs chevaux agoniſans.

Quand les fiacres ſont à jeûn, ils ſont aſſez dociles; vers le midi ils ſont plus difficiles; le ſoir ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent ſont jugées chez les Commiſſaires ; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils fouettent

leurs chevaux ; & vous n'êtes jamais mieux mené que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agissoit de je ne sais quelle réforme il y a quelques années ; les fiacres s'aviserent d'aller tous, au nombre de près de dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choisy où étoit alors le Roi, pour lui présenter une requête. La cour fut fort surprise de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône : cela donna une sorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus : les quatre représentans de l'ordre furent mis en prison, & on envoya l'orateur à Bicêtre, avec son papier & sa harangue.

Rien de si commun que la soudaine rupture des soupentes ou des roues : vous avez le nez cassé, ou une contusion au bras ; mais vous êtes dispensé de payer la course.

Les fiacres ne peuvent aller jusqu'à Versailles, ni sur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permission *particuliere.*

ticuliere. Dès qu'ils ſont hors les barrieres, ils vous font la loi malgré les tarifs : les uns ſont d'une complaiſance extrême, les autres ſont emportés, inſolens ; il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice ou de ſe la faire ſoi-même ; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés ; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XXX.

Porteurs d'eau.

ON achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſeaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà: la voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

QUAND la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble: on ne ſait trop ce qu'on avale, mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac pour quiconque n'y eſt pas accoutumé; les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée; mais ils l'éviteroient s'ils avoient la précaution de mettre une bonne cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

„ L'on a vu sous le costume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé „ par le besoin de la pauvreté de déposer la „ décoration stérile dont la patrie avoit honoré ses services, chercher l'aliment & le „ soutien de ses jours dans ce métier rude & „ abject. Il expira il y a quelques années de „ froid & de misere, entre les compagnons „ grossiers de son travail journalier, inconnu „ de ceux dont l'horrible indigence l'avoit „ rendu l'égal, & après avoir confié son secret „ au ministre de la religion, qui recueillit ses „ derniers soupirs". *Voyez le Babillard*, T. I, pag. 75.

CHAPITRE XXXI.

Le Pont-neuf.

LE Pont-neuf est dans la ville ce que le cœur est dans le corps humain; le centre du mouvement & de la circulation: le flux & le reflux des habitans & des étrangers frappent tellement ce passage, que pour rencontrer les

perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les Mouchards ſe plantent là, & quand au bout de quelques jours ils ne voient pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-royal; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long des trottoirs; c'étoit un jour de fête: *au nom de Saint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de Saint Joſeph*, au nom de la *Sainte Vierge Marie*, au nom de ſon *Divin Fils*, au nom *de Dieu*: arrivé devant la ſtatue de Henri IV, *au nom de Henri IV*, dit-il: le pourſuivi s'arrête *au nom de Henri IV?* tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere; c'étoit le médaillon de Henri IV & de Louis XIV: combien le premier? Six

francs, dit le vendeur; & l'autre, le vendez-vous de même? ---- Je ne les ſépare point, Monſieur; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les provinces qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jeté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore: c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-neuf ſont les recruteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils font des hommes pour les Colonels, qui les revendent au Roi: autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils se servent d'étranges moyens : ils ont *des filles de corps de garde*, au moyen desquelles ils séduisent les jeunes gens, qui ont quelque penchant au libertinage : ensuite ils ont des cabarets où ils enivrent ceux qui aiment le vin ; puis ils promenent les veilles du mardi gras & de la S. Martin, de longues perches surchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levraux, afin d'exciter l'appétit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes qui sont à considérer la Samaritaine & son carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, sont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait résonner à leurs oreilles un sac d'écus, & l'on crie, *qui en veut ? qui en veut ?* C'est de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de Héros, qui feront la gloire de l'Etat & du Monarque : ces Héros coûtent au bas du Pont-neuf trente livres piece. Quand ils sont beaux hommes, on leur donne quelque chose de plus. Les fils d'artisans croient affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant, les parens les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui

n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du Colonel & des Officiers-Recruteurs.

Ces Recruteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur ; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces Recruteurs ont leurs boutiques dans les environs avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces Recruteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence.

Le premier qui fut Roi fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines ; puis le vers a diſparu ſans qu'aucun

des enrôlés sous cette devise l'eût peut-être compris.

AUTREFOIS le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ses séances sur le Pont-neuf. Voici son portrait fidélement tracé, pour la satisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

« IL étoit reconnoissable de loin par sa taille
» giganteſque & l'ampleur de ses habits; monté
» sur un char d'acier, sa tête élevée & coëffée
» d'un panache éclatant, figuroit avec la tête
» royale de Henri IV; sa voix mâle se faisoit
» entendre aux deux extrêmités du pont, aux
» deux bords de la Seine. La confiance publi-
» que l'environnoit, & la rage de dents sem-
» bloit venir expirer à ses pieds; la foule em-
» pressée de ses admirateurs, comme un torrent
» qui toujours s'écoule, & reste toujours égal,
» ne pouvoit se lasser de le contempler; des
» mains sans cesse élevées imploroient ses re-
» medes, & l'on voyoit fuir le long des trot-
» toirs les Médecins consternés & jaloux de
» ses succès. Enfin, pour achever le dernier
» trait de l'éloge de ce grand homme, il est
» mort sans avoir reconnu la faculté ».

UN Anglois, dit-on, fit la gageure il y a cinq ans, qu'il ſe promeneroit le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de ſix livres à vingt-quatre ſols piece, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix : *Qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols ? Je les donne à ce prix :* pluſieurs paſſans toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin leverent les épaules, en diſant : *Ils ſont faux, ils ſont faux.* Les autres ſouriant comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder ; enfin une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-tems, & dit aux ſpectateurs : *Allons, je riſque trois pieces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures ; il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

LES marches du Pont-neuf s'uſent viſiblement vers le milieu & en peu d'années, ſous

les pieds des innombrables paſſans. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

DES marchandes d'oranges & de citrons ont au milieu du pont des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE XXXII.

Pont-royal.

ON jouit ſur le Pont-royal du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'ENTRÉE par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe pré-

ſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le Pont-Saint-Michel, le Pont-au-change, le Pont-Notre-Dame & le Pont-Marie, des gothiques bâtimens qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche, qui n'eſt point pavée, & eſt toujours remplie de boue & d'immondices! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon, & de l'autre par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part régulièrement du Pont-royal, & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des

talens nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtimens que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE XXXIII.

Charmant coup-d'œil.

UN coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Elyſées, dans un beau jour de Printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ferrées les unes contre les autres, ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être

vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer, tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures: le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais le défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été: leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent; elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos mar-

chandes de modes pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la Nature a verſé ſur elles : elles n'ont pas beſoin de diamans & de parure, affiches du luxe & de l'opulence ; les diamans partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

CHAPITRE XXXIV.

Boulevards.

C'EST une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville : elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative : on s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet ; & l'on peut placer les boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le boulevard, du côté du midi, eſt le moins fréquenté; c'eſt néanmoins le plus ſalubre : on ne peut ſe laſſer de l'admirer; il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utiles, que dans une immenſe & riche capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE XXXV.

Nos grand-meres.

Nos grand-meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup-d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille : elles n'étoient pas auſſi répandues; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons : contentes d'une royauté domeſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette

adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire : elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien exerçoient leurs facultés ; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maiſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée ; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

QUE nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachans ! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes : il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien

dans

dans toutes ces courses, parce qu'elles veulent être absolument où la Nature ne veut pas qu'elles soient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

AUTRE observation; les domestiques faisoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient, & devenoient sensibles & reconnoissans. Les maitres étoient mieux servis, & pouvoient compter sur une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux; & pour l'obéissance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui les domestiques passent de maison en maison, indifférens à quels maitres ils appartiennent, rencontrent celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion: ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets qu'ils ont pu découvrir: ils sont espions; & comme on les paie bien, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les méprise, ils le sentent, & sont devenus nos plus grands ennemis: autrefois leur vie étoit laborieuse, dure & frugale; mais on les comptoit pour quelque

chose, & le domestique mouroit de vieillesse à côté de son maitre.

CHAPITRE XXXVI.

Des grosses fortunes.

IL y a à Paris des fortunes de particuliers de trois cents, cinq cents, sept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent cinquante mille livres sont communes.

L'OR, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja ; plus il est en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rousseau, est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la capitale. Que font tous ces opulens de leur or ? Ce qu'ils en font : rien de grand, rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se tourmentent à poursuivre des miseres : ils se font des occupations graves de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances, & ils se tourmentent en arrangeant des parties de plaisir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes ; ils dépensent en objets de luxe puéril, ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles ; ils ne donnent rien pour les expériences physiques, rien pour les sciences augustes, qui font la grandeur & la dignité de l'homme ; s'ils obéissent à quelque caprice ruineux, ce caprice est toujours petit, obscur & extravagant ; on cite leur immense richesse ; on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi, je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel est déclaré humain, généreux, serviable, bon ami, dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays, & redoubler sa misere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaisance, & le projet qu'il va donner le lendemain ruinera six cents familles ; c'est un accaparement, c'est un monopole ; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province est tout-à-coup dépossédée

de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli qui parle des beaux arts. Comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire*? Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand, à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'AUTRES théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête-homme, comme à ceux de l'Etat.

PRÉFÉRER une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable! le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable! maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté! Ah! mérite-t-on enſuite le nom d'homme?

MALHEUREUX ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentimens, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres? que te reſtera-t-il de cette grande opulence? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter: veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe: il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil..... & pour les hommes ſes ſemblables?..... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe, mais c'eſt toujours cela.

CHAPITRE XXXVII.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine, à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances ; une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

AVOIR une table à Paris eſt un objet diſpendieux : mais ce n'eſt que dans la capitale que tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talens : ce n'eſt point-là un citoyen fort recommandable, je l'avoue ; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh ! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche ?

DIX-HUIT à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils ſe rendent de

préférence chez l'amateur de matée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette classe sont les agréables & les beaux parleurs, les musiciens, les peintres, les abbés, les célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caracteres : ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des commestibles leur sont parfaitement étrangeres : ils ne paient que le porteur d'eau ; ils sortent de chez eux poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passe-port quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

Ils savent tirer un parti abondant du service, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits n'ont pas l'esprit de faire bonne chere ; car c'est un art que de savoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques signes. Le soir ils se rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un gros bénéficier ; ils y font collation & n'ont qu'à changer un peu de langage, selon l'esprit des personnages, & répéter

les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres, leur ſuffit pour entretenir la converſation; & on ne diroit jamais à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîner, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du Ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ILS établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire & rien au-deſſus,

cela vaudroit mieux encore, & ils seroient dans le cas de renouveller plus souvent leur complaisance ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulens, je mettrois ma volonté à donner ainsi à dîner ; mais ma table seroit frugale, composée de mets simples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là des *parasites* ; terme injurieux & sot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table (chose chere à Paris), aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens, le plaisir d'alimenter son prochain, d'entretenir sa santé, invitent l'homme sensible à partager ses mets. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croient assez à son bon cœur, pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre sans se causer une indigestion.

La terre est la table universelle, dressée par

le Créateur; & l'oiseau, qui de son bec saisit en volant un pauvre petit grain & l'emporte dans son nid, & un Poëte qui va dîner chez un Fermier-général, & lui offrir un appétit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur est dû.

Hélas! nous ne faisons tous que passer sur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération présente, & non à celle qui doit suivre. Que la génération présente use des vins que le soleil a mûri sous ses yeux, qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La Nature avec l'année, recommencera le cours de ses bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons disparoître, & nous refuserions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrou, pour dévorer seuls notre subsistance! A-t-on de l'appétit quand on mange seul? Et le repas fait-il le même bien que quand il est pris au milieu de la joie & du sourire des convives?

Que ce nom de *parasite*, prodigué à l'honnête indigence, qui a des droits à la table des riches, soit donc effacé à jamais de la langue,

comme un mot qui offenſe l'humanité ; qu'on ne le prononce plus ſur-tout à Paris, où grace à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue, & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Monarque.

LE Roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une académie de Deſſinateurs. Chacun dans la capitale s'évertue à faire ſon portrait : on le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces ; & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent voient l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur

échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le magiſtat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différens ; perſonne ne lit au fond de ſon ame : c'eſt au tems que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE XXXIX.

Mobilité du gouvernement.

UN étranger à Athenes s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le gouvernement françois. Excellent pantomime, &

jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, prêtre; je l'ai vu même auteur pendant quatre ou cinq mois; car il fit cent brochures déteſtables, à la vérité; mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

FAUT-IL s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation; & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit, qu'à celle de bon citoyen.

CHAPITRE XL.

Eſpions.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme qui rode pour écouter ce qu'ils diſent.

C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police, avec cette différence que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour, & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

CELUI qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat; tantôt il repreſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin, l'épée ſur la hanche; le lendemain ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier uniquement occupé de calculs; les traveſtiſſemens les plus biſarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, prieur tonſuré & marmiton: il viſite le bal paré & le tripot le plus infect; tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement, & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer; il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers: tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en

attendant le ſouper ; il a tout vu, tout entendu Une autrefois il eſt orateur, il a rendu le premier des propos hardis, il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence, & que vous lui parliez ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

. . . . . .

TEL eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets, & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des Miniſtres, que tout ce qu'on pourra imaginer en raiſonnemens & en politique.

L'ESPIONAGE a détruit les liens de la confiance & de l'amitié ; on n'agite que des queſtions frivoles, & le gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort ;* & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique ; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le pro-

pos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & delà, au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés, ne peut pas abandonner ces vieilles têtes pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE XLI.

Les Colporteurs.

LES Mouchards font ſur-tout la guerre aux Colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

ON les maltraite horriblement; tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de police s'aviſoit de défendre la bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures,

chures, qui feront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place se vengent ainsi des petites satyres que leur élévation enfante nécessairement : on n'a point encore vu de Ministres dédaigner ces traits obscurs, se rendre invulnérables d'après la franchise de leurs opérations, & songer que la louange sera muette, tant que la critique ne pourra librement élever sa voix.

Qu'ils punissent donc la flatterie qui les assiege, puisqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités ; d'ailleurs le public est là pour juger le détracteur, & toute satyre injuste n'a jamais circulé quinze jours, sans être frappée de mépris.

Souvent les préposés de la police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les distribuent à des personnes choisies, & gagnent à eux seuls plus que trente Colporteurs.

Les Ministres se trompent réciproquement quand ils sont attaqués de cette maniere ; l'un rit de la grêle qui vient de fondre sur l'autre :

& favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'HISTOIRE de la correſpondance du Chancelier Maupeou (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques, & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

ON n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatyres & des menſonges : l'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la capitale ſur ces matieres ; les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterremens ; les almanachs ſont déja un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

QUAND je vois un livre revêtu de l'autorité du gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que le livre contient des menſonges politiques : le

Prince peut bien dire, *ce morceau de papier vaudra mille francs*; mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur*; il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe paient point: au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux, qui ſe developpe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité en dépit des tyrans; voilà ce qui rend l'homme de lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres Colporteurs qui font circuler les plus rares productions du génie ſans ſavoir lire, qui ſervent à leur inſu la liberté publique, pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaiſe humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'auteur, dans la crainte de ſoulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

CHAPITRE XLII.

Hommes de la police.

C'EST une masse de corruption que la police divise & partage en deux : de l'une, elle en fait des espions, des mouchards ; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chasseur ameute les chiens contre les renards & les loups.

LES espions ont d'autres espions à leurs trousses qui les surveillent, & qui voient s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement, quand ils abusent l'œil du Magistrat.

TEL est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur écrivain, en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la police courent toutes les nuits, pour purger la ville de brigands; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres, ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux eſprits; on les appelle tous du nom de Mouchards, nom de famille du premier eſpion de la cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions; la plupart s'appellent *Monſieur le Baron*, *Monſieur le Comte*, *Monſieur le Marquis*.

Il fut un tems ſous Louis XV où les eſ-

pions étoient si multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui se réunissoient ensemble, d'épancher mutuellement leur cœur sur des intérêts qui les affectoient vivement : l'inquisition ministérielle avoit mis ses sentinelles à la porte de toutes les salles, & des écouteurs dans tous les cabinets; on punissoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & destinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuses empoisonnoient la vie sociale, privoient les hommes des plaisirs les plus innocens, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la police, sous quelque dénomination que ce puisse être, n'est plus admis dans la bonne société, & l'on a raison.

Le quart des domestiques servent d'espions, & les secrets des familles que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoissance des intéressés.

Les Ministres ont leurs espions à eux, sé-

parément de ceux de la police, & les soudoient; ce sont les plus dangereux de tous, parce qu'ils sont moins suspects que les autres, & qu'il est plus difficile de les reconnoître. Les Ministres savent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux, mais ils n'en profitent guere. Ils sont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adversaires, qu'à tirer un sage parti des libres & naïfs avertissemens que la multitude leur envoie; car on s'explique toujours assez librement sur le compte des Ministres : on ne porte véritablement de respect qu'à la personne des Princes.

Mais les secrets des cours n'échappent point par les espions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens sur lesquels on n'a aucune défiance; ainsi les vaisseaux les mieux construits font eau par une fente imperceptible qu'on ne sauroit découvrir.

Ce qui intéresse dans les cours & sur-tout dans la nôtre, c'est qu'il y a un degré d'obscurité répandu sur les opérations.

On veut pénétrer ce qui se cache; on cher-

che à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe ; c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix, que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le tems, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité : la langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura fait ſoupçonner.

CHAPITRE XLIII.

Le guet.

LA ſûreté de Paris, pendant la nuit, eſt l'ouvrage du guet, & de deux ou trois cents Mouchards qui battent le pavé, qui reconnoiſſent & qui ſuivent les gens ſuſpects ; c'eſt pendant la nuit que ſe font tous les enlévemens de police.

LES falots répandus çà & là, ne laiſſent pas que d'intimider les brigands ; de ſorte que les rues de Paris ſont ſûres la nuit comme le jour,

à quelques accidens près ; accidens inévitables, quand on songe à la foule des hommes désespérés qui n'ont plus rien à perdre.

On rossoit autrefois le guet, & c'étoit même un amusement que se procuroient les jeunes gens de famille & les mousquetaires ; on cassoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faisoit tapage dans les mauvais lieux, on enlevoit le souper qui sortoit du four, & l'on claquoit la servante ; on déchiroit ensuite la robe du Commissaire : on a réprimé ces excès avec tant de sévérité, qu'il n'est plus question de pareils jeux : la jeunesse n'est plus réputée indisciplinable, & rien n'excuseroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'est pas là un des petits avantages de la capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un Magistrat a dit qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût respecté comme le *sanctuaire* & le *tabernacle* : il a raison, & il a bien dit.

La civilisation est presque perfectionnée de ce côté-là ; on n'a rien à craindre de l'inso-

lence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée. On l'appelle à ſon ſecours, & on obtient ordinairement prompte juſtice.

PIERRE-LE-CRUEL, qu'on dit avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un hiſtorien Eſpagnol. Il aimoit à courir les rues la nuit: il fit un jour du tapage; un garde de nuit croyant remontrer un particulier, le battit vigoureuſement; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le Roi, l'accuſa. Les Magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes: le Roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

CARTOUCHE a fait trembler la ville de Paris, pendant un aſſez long eſpace de tems; un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

UNE correſpondance non interrompue entre

le Magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe, & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications, aboutiſſent à un centre, où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

Indépendamment de ces ſoins, les lanternes & réverberes, les différens corps-de-garde diſtribués; & comme je l'ai déja dit, les falots errans de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidens.

On ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hivers; la machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes momens de langueur. Si elle venoit à s'arréter, Paris ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes; on peut s'enrôler & vieillir dans ce corps ſans craindre les bleſſures: on peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un moine qui

boit, mange & digere ; on en eſt quitte pour dormir le jour, au lieu de repoſer la nuit.

QUELQUEFOIS les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle ; on doit réprimer ſecrétement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit toujours être reſpecté, juſqu'à ce que les loix aient prononcé ; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE XLIV.

Lieutenant de Police.

UN Lieutenant de Police eſt devenu un Miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom, il a une influence ſecrete & prodigieuſe ; il fait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien ; parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré, il frappe

ou il sauve, il répand les ténebres ou la lumiere ; son autorité est aussi délicate qu'étendue.

On connoit ses fonctions ; mais on ne sait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la justice ordinaire, une foule de jeunes gens de famille, qui dans l'effervescence des passions, font des vols, des escroqueries ou des bassesses ; il les enleve à la flétrissure publique ; la honte en réjailliroit sur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, sous ce point de vue, sont bien injustes & bien cruels.

Le libertin est enfermé ou exilé, & ne passe point par la main du bourreau ; ainsi la police arrache aux tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens sont soustraits à la société, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes sont expiées, & qu'ils sont corrigés, la société n'a point à se plaindre de cette indulgence.

On fera seulement la remarque qu'il n'y a

guere de pendus que dans la classe de la populace : le voleur de la lie du peuple, sans famille, sans appui, sans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'est montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, sans beaucoup de façons, & sur le simple ordre d'un Commissaire, trois à quatre cents femmes publiques ; on met les unes à bicêtre pour les guérir, les autres à l'hôpital pour les corriger ; celles qui ont quelqu'argent se tirent d'affaire.

On voit passer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le Juge de police, seul Juge en cette matiere ; elles lui font une révérence ou lui disent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'hôpital*, *à l'hôpital.*

Cette partie de notre législation est très-vicieuse, parce qu'elle est très-arbitraire : en effet, le secretaire du Lieutenant de Police détermine seul l'emprisonnement & sa durée, plus ou moins longue. Les plaintes sont ordinairement portées par les gens du guet, & il est

bien étonnant qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand nombre d'individus; l'opprobre dans lequel ils ſont tombés ne juſtifie pas cette violence; il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté; des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le Lieutenant de Police exerce de même un empire deſpotique ſur les Mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports: pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leur perſonne.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la police; ils ont pu commettre des fautes légeres; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du Magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits; mais

bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchans qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre légiſlation eſt dans un cahos affreux; elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlévement des pauvres; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des momens où la police ſe relâche incroyablement, & c'eſt après quelques accidens célebres qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi, & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la capitale.

On enterre par ordre de la police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un Commiſſaire;

Commiſſaire, & l'on fait ſagement : ſi l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidens qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtimens, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morgue, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voient les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres, tandis que l'or, l'argent, les diamans rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe

diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

UNE audience du Lieutenant de Police eſt fort divertiſſante : on lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes ; on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les mains du ſecretaire ou du commis, peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur* ; ce dernier rang eſt promptement expédié.

SI ce Magiſtrat vouloit communiquer au philoſophe tout ce qu'il fait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes dont lui ſeul eſt à-peu-près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du philoſophe ; il étonneroit tous ſes confreres. Mais ce Magiſtrat eſt comme le grand pénitencier ; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits, au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la friponnerie, les crimes du vice, les

trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce Magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance, & au fond il doit poſſéder ce caractere-là; car il ne doit rien croire d'impoſſible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événemens, & ſa charge lui commande un doute ſévere.

CHAPITRE XLV.

Incendies. Pompes.

LES incendies modernes les plus violens, ſont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1 Août 1737, & du 30 Décembre 1773. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui, dans ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque! mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

COMPTONS l'incendie du Pont-au-change ; du 26 Janvier 1746. Sept à huit filles, ouvrieres en chapes & chasubles, enfermées sous la clef par leur maitresse, jalouse de maintenir leur chasteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent se jeter dans la riviere. Ce fut un spectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr sans pouvoir leur porter du secours.

COMPTONS l'incendie de la foire S. Germain en 1760 : il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

COMPTONS les incendies de l'opéra, arrivés dans les années 1763 & 1781, qui nous ont valu une salle plus belle & plus commode.

COMTONS enfin l'incendie du Palais, du 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du hasard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtimens de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu, croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'at-

tention & les ſoins du greffier *Voiſin*, les regiſtres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris : qu'arrivoit-il ? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne, la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui au moindre indice de feu, on peut appeller & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches : auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes ; on ne paie plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatigant, & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du

Colonel de sortir des casernes, au premier avis d'un feu, de se porter à l'incendie avec des détachemens, & là de donner tous les secours, selon la nature du danger.

Les soldats, munis des ustensiles nécessaires, travaillent avec une célérité & un succès admirables; il est rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, fassent de grands ravages.

Cet établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la police, puisque celle-ci, si défectueuse il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.

CHAPITRE XLVI.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis seize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois huit mille lanternes, avec des chandelles mal posées, que le vent éteignoit ou faisoit couler,

éclairoient mal, & ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes: aujourd'hui on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes jettent une lumiere égale, vive & durable.

POURQUOI la parſimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horiſon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile: quand il ſe couche, les mêmes inconvéniens ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'HUILE des réverberes eſt une huile de tripes qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'Iſle-des-cignes.

ON fait payer tous les vingt ans aux pro-

priétaires des maisons une somme assez considérable pour le rachat des boues & lanternes ; la taxe surpasse de beaucoup les frais qu'il en coûte pendant ces vingt années ; ce qui en fait une vexation de plus que supporte le bon Parisien.

Les boues de Paris, chargées de particules de fer, que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment, sont nécessairement noires ; mais l'eau qui découle des cuisines les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers, par la quantité de soufre & de sel nitreux dont elles sont imprégnées ; les taches qu'elles font brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlevent les boues & les immondices ; on les verse dans les campagnes voisines ; malheur à qui se trouve le voisin de ces dépôts infects. L'enlévement des boues est à l'entreprise & au rabais.

Quand il a neigé & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre, ce n'est pas alors un petit ou-

vrage que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne sait pourquoi d'autres sont absolument négligées.

CHAPITRE XLVII.

Enseignes.

LES enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques, au lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne & la potence dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passans dans les rues.

QUAND le vent souffloit, toutes ces enseignes devenues gémissantes, se heurtoient & se choquoient entr'elles; ce qui composoit un carrillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jetoient

la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

CES enseignes avoient pour la plupart un volume colossal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque, aux yeux du peuple le plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carrosse, un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt, des têtes monstrueuses, des bras armés d'un fleuret, qui occupoient toute la largeur de la rue.

LA ville, qui n'est plus hérissée de ces appentis grossiers, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *Monsieur Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriël de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, est devenu Ministre de la Marine.*

CHAPITRE XLVIII.

Les Halles.

UN coup-d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits, dans le printems & l'été : on eſt ſurpris, enchanté ; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir : Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printannieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

LES meilleures pêches ſe trouvent aux environs de Paris ; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture qui les rend excellentes.

UN bouquet de violettes, dans le cœur de l'hiver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

LE litron des premiers petits pois ſe vend quelquefois cent écus : un traitant l'achete ;

mais du moins c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes ſoins, recolte cet argent; j'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante; c'eſt l'effet du luxe de la table des riches: ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil, preſque au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremets à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris, dans

de larges hottes, tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragmens, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin; les poiſſardes font la loi; ſi l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent; auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche le dimanche, preſque jamais de poiſſon, rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher; voilà ſa nourriture habituelle; ainſi vivent les trois quarts & demi des habitans de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des provinciaux, qui ne font pas du moins chez eux une ſi maigre chere.

PLUS les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a des pauvres ménages où un cervelas de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or la viande mal-ſaine du cervelas ſe vend ſur le pied de

dix-huit ſols la livre ; le Prince le plus opulent ne paie point ce qui eſt ſervi ſur ſa table à ce prix-là.

LES Pariſiens ſe ſont amuſés pendant quelques années des expreſſions burleſques & des juremens des poiſſardes ; on copioit leur ton : Vadé s'eſt diſtingué en ce genre ; mais les calambours ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé ; on ne parle que du Marquis de....., & de Jeannot. J'ai vu s'éclipſer la gloire de l'auteur de la *Pipe caſſée* ; je tremble pour celle de l'auteur de la *Comteſſe-ſtation*.

CHAPITRE XLIX.

Marchés.

LES marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtans ; c'eſt un cahos où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle ; quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intempéries des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toits tombe ou dégoûte dans

les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés sont impraticables; les emplacemens sont petits, resserrés; & les voitures menacent de vous écraser, tandis que vous faites votre prix avec les payſans : les ruisseaux qui s'enflent entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale & bourbeuse.

Le bruit, le tumulte est si considérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour se faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confusion.

On a élevé depuis vingt-cinq ans un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt se trouve fort étroit; il conviendroit à une ville du troisieme ordre; il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la capitale : les sacs de farine sont exposés à la pluie; & je ne sais quel caractere mesquin, imprimé à tous les monumens modernes, empêche de faire rien de grand.

LES poiſſonneries infectent. Les républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat : quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne fait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe : il ſoupe, & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

CHAPITRE L.

Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la vallée : imaginez-vous (l'oſerai-je écrire) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſouffient avec la

la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le cou, on reprend cette même veſce, à moitié digérée, & la même bouche la reſſouffle aux pigeons, qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte ou morbifique, peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infame du *quai de la vallée*.

CETTE bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

JE vous demande pardon, Lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

TOUT le gibier & toute la volaille arrivent à la vallée. Il y a des *officiers de volaille*, tout comme des *officiers de marée*. Le cornet attaché

au-deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre moviette ; un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme, avec la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe que la création de ces offices ; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'officier en titre.

Il faut voir la veille de la S. Martin, des Rois & du mardi gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde ; on rentre au logis la tête haute, & la proviſion à la main ; on plume le bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche ; & l'orgueil eſt ſatisfait, plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché, que quand le Roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris, les grands conſommateurs ſont à la cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LI.

Tables d'hôte.

Les tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers, mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert : celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au premier ſignal. Leur langue, épaiſſe & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats, & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide médecin.

MALHEUR à l'homme lent à mâcher ſes morceaux ! placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas ; en vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent ; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces : il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court ; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

QUAND ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs, ils deviennent parleurs impitoyables ; ils font retentir de leurs glapiſſemens les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours, répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclaboufſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & maladroites.

IL y a enſuite les gargotes, que l'on appelle

Arches de Noé, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas, & puis elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîner ailleurs; comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais, lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LII.

Cafés.

ON compte ſix à ſept cents cafés; c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigens; ils s'y chauffent l'hiver pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique; on y juge les auteurs, les pieces de théatre; on y aſſigne leur rang & leur valeur; & les poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatyriques; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un auteur mépriſé.

Les cabales, pour ou contre les ouvrages, s'y forment, & il y a des chefs de parti qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un écrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir : ſouvent ils ne l'ont pas compris, mais ils déclament toujours, & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bourraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette ; la crédulité pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dine avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce que cela annonce une diſette de connoiſſances, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété : un café néanmoins

où se rassembleroient des gens instruits & aimables, seroit préférable par sa liberté & sa gaieté, à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur : nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, est plus mal-faisante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient : la tristesse & la causticité regnent dans ces sallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeste de toute part : est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence ?

En général, le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé ; la limonade dangereuse, les liqueurs mal-saines & à l'esprit de vin ; mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a son orateur en chef ; tel dans les fauxbourgs est présidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas ? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu soit à-peu-près content ?

On courtiſe les cafetieres : toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent : elles ſont toutes fort coquettes ; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LIII.

L'homme aux cent ſoixante millions.

J'étois dans un café aſſis à côté d'un Ruſſe, qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée (ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé), il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe, avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inocupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure..... Oui, me dit-il,.... eh bien, c'eſt le ſoutien de l'Etat & du tréſor royal! ---- Comment? ---- C'eſt lui qui donne au roi de

France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes ; avant hier il en a ſigné le contrat avec le Monarque, les fermiers-généraux ſont ſes agens, ſes commis ; ils travaillent tous ſous lui & ſous ſon nom : ſon nom remplit la France entiere ; il arrête aux barrieres les carroſſes des Princes, ſi bon lui ſemble ; il viſite tout ce qu'il veut viſiter ; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté ; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'océan, de faire ſon pot avec l'eau de la mer ; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure ; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand Seigneur, comme au ſimple particulier ; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès ; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus : il a une juriſdiction toute particuliere pour cela, & des Juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au Roi de ſa créance ; s'il ne payoit pas, le roi de France ſaiſiroit ſa perſonne pour ſe faire payer ; mais il paie très-bien ; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine le Royau-

me ? C'eſt un conte. Déſabuſez, je vous prie, les Ruſſes, quand vous ſerez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an ; il ne dépenſe pas un ſol au-delà : c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſévere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles dans leurs travaux ; mais les commis exercent toujours un peu de rapine ; ils ſont plus riches que lui, il eſt encore vrai ; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas alarmée ; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire, il ouvroit de grands yeux avec étonnement ; il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre* : quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales,

& qui en avoit ſigné le contrat avec le ſouverain, à la face de l'Europe, quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard.*

CELUI-CI n'y fit pas ſeulement attention; il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'Etat.

CHAPITRE LIV.

Faiſeurs de projets.

ENTREZ dans un autre café: un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé; „ vous ne ſauriez imaginer, Monſieur, l'in-„ gratitude du gouvernement à mon égard, „ & combien il eſt aveugle ſur ſes intérêts. „ Depuis trente ans j'ai négligé mes propres „ affaires, je me ſuis enfermé dans mon ca-„ binet, méditant, rêvant, calculant; j'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'Etat: enſuite un autre,

„ pour enrichir le Roi & lui assurer un revenu
„ de quatre cents millions ; ensuite un autre,
„ pour abattre à jamais l'Angleterre, dont le
„ nom seul m'indigne, & pour rendre notre
„ commerce le premier de l'univers, ainsi qu'il
„ appartient à la premiere nation de l'Europe :
„ ensuite un autre, pour nous rendre maîtres
„ des Indes orientales ; ensuite un autre, pour
„ tenir en échec cet Empereur, qui tôt ou
„ tard nous jouera quelque mauvais tour ; car
„ j'ai deviné son ardente ambition, & sa secrete
„ haine contre nous. L'évidence de ces utiles
„ projets a frappé tous les Ministres, car au-
„ cun d'eux n'a pu me faire la moindre objec-
„ tion ; & *qui ne dit mot, approuve* ; mais
„ voyez leur peu de reconnoissance, leur in-
„ gratitude affreuse ; tandis que tout entier à
„ ces opérations vastes, & qui demandent toute
„ l'application du génie, j'étois distrait sur des
„ miseres domestiques, quelques créanciers vi-
„ gilans m'ont tenu en prison pendant trois
„ années ; & celui qui devoit relever la gloire
„ du nom François, n'a pu rien obtenir des
„ Ministres qu'un misérable sauf-conduit : ils
„ attendent ma mort pour s'emparer de toutes
„ mes idées ; mais je proteste d'avance contre

„ ce vol unique ; tout le bien qui ſe fera d'ici à „ cent ans, ſera mon ouvrage, ſoyez-en bien „ ſûr ; mais, Monſieur, vous voyez à quoi ſert „ le patriotiſme, à mourir inconnu, & le mar- „ tyr de la patrie „.

Ainsi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public ; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire ; plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment : l'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique ; celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature ; chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves ; c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſ-

tance, & la loi des frottemens, qui détruit la plus belle machine; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.

CHAPITRE LV.

La Douane.

LA douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné, courant ſur des ballots confuſément épars; là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer: il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours; il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes, qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé, pêle-mêle, tout ce qu'on a pu ſauver: à peine pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de phyſionomie; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe: il reſte de

bout, du matin jusqu'au soir, avant de la revoir & de la posséder; & il risque encore de la perdre sur les épaules du porte-faix agile & robuste qui, dans le labyrinthe des rues, court, & oblige l'étranger à le suivre, au lieu de marcher sur ses traces.

Il faut donner dix fois sa signature, & payer dans six bureaux, avant de tenir son justaucorps & son bonnet de nuit. Votre garde-robe est soumise à l'inspection la plus sévere, & le commis de Nicolas Salzard saura combien vous avez de culottes.

C'est la mort du commerce, que cette redoutable douane; on diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace, en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'est un grand plaisir que celui de voyager en France! Votre valise est ouverte à la frontiere de chaque province; on la retourne sens-dessus-dessous dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour satisfaire l'infatigable curiosité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LVI.

Tréſor royal.

COMME tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt-là que vient tout l'argent du royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre par une pente invincible, dans le court eſpace de cinq ou ſix ans ; la loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus victorieuſe : c'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement ; là, aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or !

UNE multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſeaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la maiſon de ville, pour toutes les dépenſes enfin

enfin que le Roi fait dans le royaume par raiſon où par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front : ſupportera-t-elle encore long-tems ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles. Le jeu qui les met en action ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais pour me ſervir d'une expreſſion populaire (car je les aime beaucoup), *ira-t-elle toujours auſſi vite que le violon.*

CHAPITRE LVII.

Rentiers.

ON appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête, ont fait le Roi leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité, à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfans: ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & ſe diſant avec volupté chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore mort. Tous les ſix mois ils vont ſigner leur quittance chez le notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

CE qui leur revient, ils le replacent ſur-le-champ; & cet argent, fait pour alimenter le commerce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

CES coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils ſont toujours ouverts pour les em-

jeunes ; ils ne se lassent point d'aspirer tout l'or qu'on leur présente.

La soif de l'hydrolique, comme on sait, redouble en buvant : on prend toujours ; on sait que les maladies épidémiques soulageront les paiemens de l'hôtel-de-ville ; on sait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainsi dire, de concert avec la mort, & que sa faux rapide moissonne dans tel intervalle plus de têtes, que n'en comportent les tables des probabilités, dressées par des calculateurs qui ne sont pas financiers. Les payeurs de rentes savent ce que rapportent au trône les hivers humides & longs ; & les Princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le Monarque, qui ne chassera jamais les médecins de ses Etats, ainsi que fit jadis le Sénat de Rome.

Mais comment un gouvernement sage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables désordres qui naissent des rentes viageres ? Les liens de la parenté rompus, l'oisiveté pensionnée, le célibat autorisé, l'égoïsme triomphant, la dureté réduite en système & en pratique, voilà les moindres inconvéniens qui en résultent. Un

rentier n'apperçoit plus que l'hôtel-de-ville, & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peut lui importe ce qui l'environne ; il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente par-là même lui ſoit plus aſſurée. N'eſt-ce point cet appas donné trop facilement à l'amour de ſoi-même, & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives, qui fait qu'il n'y a plus de parens, plus d'amis, plus de citoyens ; tout à fonds perdu ! amitié, amour, parenté, tendreſſe, vous êtes auſſi à fonds perdu. Neuf, dix pour cent ; & *après moi le déluge* : voilà l'axiome meurtrier & triomphant !

Je conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne ; on vit moins dans les capitales, c'eſt un fait conſtaté par l'expérience ; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre journalier des heures & l'ordre des ſaiſons : l'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-tems qu'ils pourront ; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier, est innombrable à Paris : elles ont signé des contrats de rente viagere, ce qui les empêche de signer un contrat de mariage ; car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfans, qui seroient issus d'un tel nœud.

Un contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyen.

CHAPITRE LVIII.

De l'habit noir.

Avec un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur ; on est censé être en deuil ; &, quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il est vrai, peu d'aisance ; & par-là même il est affecté aux solliciteurs, aux officiers réformés, aux rentiers sans accroiſ-

ſement, aux auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions; ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns: il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens: ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe, & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris; ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette: *J'hérite de tel Roi*, s'écrioit un poëte de ma connoiſſance. --- *Comment?* --- *Comment! Il m'en eût coûté ce printems, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche, & je porterai volontiers le deuil de ſa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie

le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillans, & ſe moquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir, des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil : c'eſt alors que les femmes & leurs dimans paroiſſent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LIX.

Les Égrefins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilshommes ; & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie : ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

LE marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre les noms de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers, sont en chambres garnies : tant qu'ils ne sont que fats & avantageux, qu'ils se contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la police ne s'en inquiete pas, on les tolere encore ; mais à la moindre friponnerie, on les démarquise au château de bicêtre.

LE moindre gentilhomme se qualifie, dans le plus petit contrat, *de haut & puissant Seigneur* : le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; delà l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

LES hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper sur un gradin un peu plus élevé ; ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les voit tous possédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquisat.

CETTE excessive vanité tourne une infinité

de têtes, ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder, comme vraie nobleſſe, que quatre à cinq maiſons, & l'on fait très-ſagement. Car ſi de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne), il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient au nom de leurs aïeux, vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils aient reçu par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre; qui dine à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe; & plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de

rente : il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir ; il entre dans toutes les égliſes ſans dévotion, fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui, eſt aſſidu aux tribunaux ſans avoir de procès ; il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion, ou qu'un agent de change.

QUAND un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *Curſum conſummavit.*

UNE loi du grand Amaſis, roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un Magiſtrat de la maniere dont il ſubſiſtoit : ſi cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXI.

Pays Latin.

ON nomme pays latin, le quartier de la rue S. Jacques, de la montagne Ste. Genevieve & de la rue de la Harpe : là, ſont les colleges de l'univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de ſorboniſtes, en ſoutane de précepteurs, en rabat d'écoliers en droit, & d'étudians en chirurgie & en médecine : leur indigence néceſſite leur vocation.

QUAND la comédie françoiſe étoit dans le pays latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui : ce parterre ſavoit former des acteurs ; ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudians exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue St. Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſque inſenſibles, & rarement apperçus.

CHAPITRE LXII.

Colleges, &c.

LES colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne font que des barbouilleurs, & ces colleges de plein exercice (pour ceux qui n'ont point de fortune), répandent dans le monde une foule de ſcribes qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

LE plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des gens de lettres, mais ils ſe forment d'eux-mêmes,

CENT pédans veulent apprendre à des enfans la langue latine, avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude !

IL y a dix colleges de plein exercice, l'on y emploie ſept ou huit ans pour apprendre la langue latine, & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

TOUS ces régens ont une couche épaiſſe de pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer; on la reconnoît, même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

LE nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de *Romulus* & de ſa louve : on m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil; on entaſſoit dans ma mémoire les épitres familieres de Cicéron; tandis que d'un autre côté, le

cathéchiſte venoit le dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial ; de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome, que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de tems pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenſeurs de la république ; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal ; je raſois Carthage la ſuperbe ; je ſuivois la marche des généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules ; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né ; je voulois faire des tragédies de toutes les ſtations de Céſar ; & ce n'eſt que depuis quelques années, que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François, & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue latine, un certain goût pour les républiques, & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire: il eſt ſûr qu'en attendant parler du Sénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton, qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix, il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe trouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur; & c'eſt un Roi abſolu qui paie les Profeſſeurs qui vous expliquent gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des Rois; de ſorte qu'un éleve de l'univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge malgré lui à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt: il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du tems

pour se familiariser avec un pays qui n'a ni tributs, ni décemvirs, ni sénateurs, ni consuls.

CHAPITRE LXIII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un professeur qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale : on cloue un chien vivant par les quatre pattes, on lui enfonce le scalpel dans les chairs, malgré ses hurlemens douloureux, on lui ouvre les entrailles, & le professeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la science ? Et les écoliers ne fauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, sans être préalablement des bourreaux ?

L'ART des Winflow a des accessoires bien repoussans ; il faut que l'anatomiste s'associe avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des fossoyeurs (1),

(1) Notez que les fossoyeurs n'achete jamais de bois l'hiver ; ils se chauffent avec les morceaux de bierre qu'ils coupent & emportent des cimetieres : par la même raison, ils n'ont pas besoin de dépenser de l'argent pour avoir des chemises.

c'est

c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la bierre & violé la ſépulture des morts, on plie le cadavre en deux; on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte; enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris: il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égoûts, ſoit dans les latrines; des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel, aiment donc de préférence la capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché; en hiver on ne les paie qu'au rabais; l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus; il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſcſ-

ples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

PUISQUE la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent ?

QUI croiroit que les Winſlow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages.

SI un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéatre de l'académie royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres ? Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher ; & celui-là

étoit déclaré impur, qui osoit y porter la main. Que diroit-il en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé, & tous ces jeunes chirurgiens, les bras nuds & ensanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'HÔTEL-DIEU refuse de livrer des cadavres ; on a recours à l'adresse ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la salpêtriere & de bicêtre. Les corps de ceux qui sont morts en passant les grands remedes, servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéatres.

L'ANATOMIE n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente : le corps humain est aujourd'hui parfaitement connu dans toutes ses parties, & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on sait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus : il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor*, *hoc opus* : la patience méchanique de l'anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui

ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner ; mais qui à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'ACADÉMIE royale de chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXIV.

La Sorbonne.

ELLE rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures : elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon ; mais elle n'en croit rien.

LA théologie a tout gâté dans le monde ; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au lieu de les calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les siecles de ténebres, parce qu'elle avoit des connoissances fort au-dessus du commun des hommes ; mais dans les siecles de lumiere, elle a voulu répondre à tout, & delà sont nés les sophismes les plus extravagans. Elle a défiguré toutes les sciences, en voulant asservir à ses décisions la morale, l'histoire, la physique ; elle a voulu tout arranger, comme la législatrice de toutes les idées ; & ses travaux bisarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce seroit un livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois siecles ; jamais le déraisonnement chez les peuples les plus ignorans & les plus superstitieux, n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus insigne folie : c'est qu'elle a voulu perpétuellement subtiliser, & qu'elle a voulu même en savoir plus que les autres docteurs chrétiens. Ainsi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du résultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penser, si quelques sa-

gos ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les argumens de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix ?

TOUT ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie françoiſe; deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-près de même, & qui ſe combattent; le tout pour fixer les regards & pour exiſter.

LES docteurs Muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagans, quelques folies palpables, au lieu de s'entêter à juſtifier ces ineptïes, ils les rangent au nombre de huit mille

mots qui renferment des fauſſetés ; par ce moyen ils ſe ſauvent de toute diſpute qui tourneroit à leur confuſion ; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendue odieuſe, & les choſes modernes qui l'ont rendue ridicule ; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXV.

Les écrivains des Charniers - Innocens.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens : plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes ; c'eſt-là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes ; elles parlent à l'oreille du ſecretaire public, comme à un confeſſeur ;

& la boîte où eſt l'écrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon encre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au Roi & aux Miniſtres, coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les écrivains des charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſiduement avec les Miniſtres & les Princes; on ne voit à la cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune; on recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit; tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue: les écrivains des charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

SANS la ſecrete correſpondance des cœurs ; qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquelettes qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſemens accumulés frappent les regards ; & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

LE Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent dans ſa forme quarrée ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXVI.

Le fauxbourg St. Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'EST dans ces habitations, éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſanthropes, les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyans des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville : ſi l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité ; rien ne vous y appelle ; il n'y a pas un ſeul monument à y voir ; c'eſt un peuple qui n'a aucun

rapport avec les Parisiens, habitans polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de ſon tombeau, juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que le cours du ſoleil ; ce ſont des hommes reculés de trois ſiecles, par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics, & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme* : les diſcuſſions de toute nature finiſſent par de grands coups de poings ; & le ſoir on eſt raccommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

LA, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la police & aux cent yeux de ſes argus, à-peu-près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

UNE famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus, & tous les trois mois les habitans changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de paiement du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle : on ne voit point de ſouliers dans ces demeures; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfans y ſont nuds & couchent pêle-mêle.

C'EST ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'etourdiſſe ſur ſes maux : c'eſt lui ſur-tout qui remplit le fameux *ſallon des gueux*. Là, danſent ſans ſouliers & tournoient ſans ceſſe, des hommes & des femmes qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

UNE rumeur épouvantable & confuse, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce fallon horriblement peuplé, & où dans des plaisirs faits pour elle, la populace boit un vin aussi désagréable que tout le reste.

CE fauxbourg est entiérement désert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard est plein, son peuple reflue aux Porcherons & à la Courtille : on voit le lendemain devant les boutiques de marchands de vin, les tonneaux vuides, & par douzaine. Ce peuple boit pour huit jours.

IL est dans ce fauxbourg plus méchant, plus inflammable, plus querelleur & plus disposé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La police craint de pousser à bout cette populace ; on la ménage, parce qu'elle est capable de se porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXVII.

Le Marais.

Ici vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le marais eſt au quartier brillant du Palais-royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés; les demi-fortunes s'y refugient. Là, ſe voient les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles, & des conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles: on y appelle les philoſophes des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots, & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment: tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus qui embarraſſe un fallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes mêmes, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde, que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence; mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuient réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1), pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez au bout d'une heure ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue, la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'amuſement, à l'éternel

(1) Dans ces maiſons, ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais, & ce compte regarde le portier.

occupation de battre & rebattre les cartes, pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles faiſons de l'année.

JE ne blâme les goûts de perſonne ; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui ſe ſont incorporées aux couſſins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus : ſouvent au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres, on a beau bâiller & puis prêter l'oreille aux chants des oiſeaux, on a beau contempler d'un œil d'envie la porte, on vous fixe malgré vous ſur un ſiege, & l'on vous oblige à filer ennuyeuſement des cartes, juſques bien avant dans la nuit ; & vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune, que des rayons du ſoleil.

ON ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aſtrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues ſoirées de l'hiver ; je ſuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie ; je verrai paſſer ſous mes regards nos bons aïeux, faiſant l'amour un peu différemment

remment de nous; mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils savouroient plus l'amour dans leurs soupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouissances. Avons-nous gagné en abrégeant?

CHAPITRE LXVIII.

Portrait d'une dévote du Marais.

CETTE dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baissés, est à peine assise qu'elle a déja tout vu, tout observé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, si vous teniez *pour la bonne cause*; elle sait si les femmes qui l'environnent ont du rouge, si la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confessionnal: elle restera silencieuse, si dans le cercle elle apperçoit un profane; elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puisse parler sans exposer ses paroles à la dérision *des impies*; c'est ainsi qu'on appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si sa voisine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup son front muet devient un sermon contre le danger des parures; elle ne répondra que par des monosyllabes sévères au mondain; mais elle jettera un regard de complaisance sur un petit rabat, & récompensera son attention en lui adressant la parole.

Peu-à-peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le faux-bourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle qui attend tous ceux qui n'entendent pas la messe aux capucins du marais.

CHAPITRE LXIX.

On bâtit de tous côtés.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, sont les banquiers, les notaires & les maçons, ou entrepreneurs de bâtimens. L'on n'a de l'argent que pour bâtir: des corps de logis immenses sortent de la terre, comme par

enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'ARCHITECTURE, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornemens.

LE comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût grec, & nous avons enfin renoncé à nos formes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

ON a régénéré deux arts preſque en même tems, la muſique & l'architecture: la peinture n'a point fait les mêmes progrès; la couleur de l'école françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

LES remparts ſe hériſſent d'édifices, qui ont

fait reculer les anciennes limites : de jolies maisons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine qu'on a abbatue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille, mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le Prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon palais Bourbon, & les échaffauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'égliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes, ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les alarmes de M. Patte? Il a annoncé le danger, n'eſt-il qu'imaginaire? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau,

comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'aient été utiles à l'embelliſſement de la ville.

Quand les déſaſtres qu'occaſione la fureur ſoudaine des élémens, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumans; & le pied ſur les ruines, médite la reconſtruction des monumens diſparus; ou plutôt il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

Ainsi, par une marche conſtante dans la Nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidens; & l'on peut dire, c'eſt le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main: le courroux des élémens eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

SANS les coups du tems & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante, régneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous n'avons perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'EST quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice: elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte, & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérables décombres, que pour édifier les monumens les plus ſuperbes.

L'EMBRASEMENT du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraie l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépoſitaire des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice devroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les

Juges, les défenseurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au physique des objets; & si les Rois ont soin d'étendre autour d'eux une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil; si les prêtres ont appellé les adorateurs de la divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre, après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la Justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrés qui le conduiront au tribunal où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les Magistrats qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la

forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane, que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.

CHAPITRE LXX.

Ameublemens.

QUAND une maison est bâtie, rien n'est fait encore; on n'est pas au quart de la dépense; arrive le menuisier, le tapissier, le peintre, le doreur, le sculpteur, l'ébéniste, &c. Il faut ensuite des glaces & poser des sonnettes par-tout; le dedans occupe trois fois plus de tems que la construction de l'hôtel; les antichambres, les escaliers dérobés, les dégagemens, les commodités, tout cela est à l'infini.

ON a donné aux ameublemens une magnificence surabondante & déplacée; un lit superbe qui a l'air d'un trône, une salle à manger ciselée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, sont assurément d'une ostentation puérile. Je sais

qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni veloutés, ni dorés. Il eſt mis là encore pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons : le Louvre n'eſt pas achevé, & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des fées ; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché ; mais en même tems, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand, rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries, des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacle, dignes des pieces qu'on y repréſente ; n'y cherchez pas de ces commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître : un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfans

ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des Seigneurs qui le regardent à peine ; il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement ; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE LXXI.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'abbés, clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'égliſe, ni l'état, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

ROBINSON CRUSOÉ dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

DANS plusieurs maisons, on trouve un abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'est qu'un honnête valet, qui commande la livrée; il est le complaisant soumis de madame, assiste à sa toilette, surveille la maison, & dirige au dehors les affaires de *Monsieur*. Ces personnages à rabat se rendent plus ou moins utiles, carressent leur protecteur pendant plusieurs années, afin d'être mis sur la feuille.

ILS y parviennent, & en attendant ils jouissent d'une bonne table, & des petits avantages qui se rencontrent toujours dans une maison opulente.

LA femme de chambre leur dit tout ce qui se passe; ils sont instruits des secrets du maître, de la maîtresse & des valets.

ENSUITE viennent les précepteurs, qui sont aussi des abbés. Dans les maisons de quelqu'importance, on ne les distingue guere des domestiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu : dès qu'elle est finie, on leur donne une pension modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les con-

gédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, et cauſe qu'ils négligent leurs éleves; mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme, tandis qu'il a là la tâche la plus difficile & la plus incertaine? D'ailleurs, *nemo dat quod non habet*; il n'y a qu'un homme ſupérieur qui puiſſe réellement donner des ſentimens à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'abbés, beaucoup de petits houſſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'égliſe; car on ne devroit appeller eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de tems en tems ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la religion, tout cela ſe ſouffre; & pourquoi? Je n'en ſais rien.

Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs; la courtiſanne qui les dénonçoit au Commiſſaire, avoit cinquante francs, qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAPITRE LXXII.

Evêques.

Les évêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidance, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil: ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes; &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime: mais à quoi ſer-

viroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts ? Remettez-les à la fortune des apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira, comment le paſteur quitte-t-il ſon troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens ; rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens conciles, & conſomment dans l'oiſiveté & les délices de la capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées. Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'AMBITION, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pouſſe à la cour & dans les bureaux des Miniſtres ; là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

ILS travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des prophetes.

AINSI le facerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

DÈS le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du concile de Trente. " Les égliſes ſe „ plaignent qu'elles ſont deſtituées de la pré„ ſence de leurs époux, dont pluſieurs ſe com„ portent mal à leur égard, & plutôt comme „ des voleurs qui ne les voient qu'en paſſant, „ pour prendre leurs biens & s'en aller, que „ comme des peres & paſteurs qui doivent „ demeurer avec elles pour les nourrir, les „ conduire & les conſoler „.

MAIS on a remarqué que les évêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidance (ce qui forme le petit nombre), avoient une piété minutieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme, qu'ils vexoient les habitans de leur dioceſe, par un zele aveugle & inconſidéré, tandis que les autres non-réſidans avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient

perſonne; de ſorte que tout le mal peut-être qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des provinces, ne ſe conſomme pas dans le ſein des provinces mêmes.

Ils publient de tems en tems des mandemens, ouvrages de leurs ſecretaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron eſt celui-ci : *Avez-vous lu mon mandement*, lui dit un évêque ? --- *Oui, Monſeigneur ; & vous* ?

CHAPITRE LXXIII.

Succeſſion des modes.

Pour voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux militaires, aux financiers, aux hommes de robe ; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des évêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique, & la gravité de leur miniſtere ; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier, ont déja diſparu ; au troiſieme, les évêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux

cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée : voyez un de nos prélats peint au fallon, il a des joues couleur de rose, des levres purpurines, des yeux qui vous carressent; un jeune prélat est presque une beauté.

CHAPITRE LXXIV.

Notaires.

LES notaires sont devenus de véritables protées dans les affaires : ils font plier la coutume, les loix, les contrats précédens aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils sont intéressés dans tous les prêts un peu considérables; leurs fortunes sont rapides, & à trente-cinq ans, on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

COURTIERS officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les especes, selon les offres qui se pré-

ſentent ; ils ſont devenus précieux au miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au Roi ; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

BEAUCOUP plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient ; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

LES Magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils rétréciſſent l'empire de la chicane ; avec leurs tranſactions, ils tranchent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées, qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de palais.

LES notaires, ſous leur robe, forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les déteſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent ; les maximes de la vieille probité ſur les dépôts, ſont parfaitement miſes en oubli.

JE ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuse, parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander & de faire son prix d'avance.

ILS font quelquefois banqueroute, ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devroit être très-soigneusement examinée, à raison de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on est forcé de leur accorder.

LES notaires traitent leurs clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

ON rapporte qu'un notaire disoit, qu'il faudroit que tous les clercs de Paris fussent *bâtards, athées & eunuques*; bâtards, ils n'auroient pas de parens; athées, ils n'iroient pas à la messe; eunuques, ils n'iroient point voir de filles; par conséquent point de prétexte pour sortir, & tout ce tems (selon lui si mal employé au dehors) tourneroit au profit de l'étude.

LE métier est devenu si bon, que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier, c'est à qui

enfermera ſon enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied ſur le pavé, on fait ſortir un régiment de clercs.

LES moindres places ſont avidement courues; plus de quatre mille jeunes gens aſpirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre*. La concurrence les fait hauſſer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant quarante années; aujourd'hui, au bout de huit ans, on a amaſſé de quoi jouir, & la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

QUAND un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre: médecins, notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

LES notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent; aujourd'hui ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainſi tous leurs actes : *pardevant les conſeillers-notaires*, &c. ; & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere ; ainſi, un ſeul homme atteſte un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met enſuite *deniers nombrés & délivrés*, c'eſt le plus ſouvent une fiction ; *fait & ſigné en l'étude*, autre fiction. La plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

CHAPITRE LXXV.

Échevins.

Un bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient échevin ; il eſt raſſaſié d'honneur, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

La fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtiſans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance, & les échevins, ne different que par des nuances ; au fond, c'eſt la fatuité en préſence de

leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible eſt aſſurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartenier. On a ſupprimé à l'hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les feſtins. Tous le corps de ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'AUTORITÉ municipale eſt nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du Roi, les échevins, ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce ſont des fantômes du côté du pouvoir. Tout eſt entre les mains de la police, juſqu'à l'approviſionnement de la ville ; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté, & le gage de ſa ſubſiſtance ; perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'HÔTEL-DE-VILLE n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville où l'on conſomme dans un jour, ce que d'autres villes conſomment en une année ; d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Parisien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la subsistance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & sans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines publiques, à la direction des fêtes & réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privileges ; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville, est devenu, pour ainsi dire, un objet de dérision, tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus, que sous le rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

Quelle distance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres ! Le gouverneur paroit de tems en tems avec de beaux carrosses, une suite de valets loués pour porter sa livrée, & il jette à la populace (mais avec une grande modération) des pieces de douze sols. Le lendemain de cette vaine représentation, il entre dans la nullité la plus absolue.

LE prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

LE procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi, & aux loix de l'Etat*; & le ſavetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

LES échevins tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monumens publics, doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des Rois régnans, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le Monarque.

ON peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de

Paris en *Badaudois*; mais l'on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile, qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître ſon nom & ſa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'ÉCHEVINAGE donne la nobleſſe; on s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date: mais elle me paroit préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentans de la cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le tems amene, faire entendre comme autrefois, une voix patriotique; mais un *ſecretaire du Roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE LXXVI.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un avocat: celui-ci écoute froidement; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école*.

Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant tire une bourse, alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres. Sa volonté est toute entiere de votre bord; il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois, & s'enrhumer dix fois; il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

TEL eſt l'avocat de Paris; l'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent: celui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnemens, & commande à ſon éloquence.

UNE légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de lettres, & un profeſſeur de l'univerſité.

EN général, tous les corps en France ſont en arriere de leur ſiecle. Le corps des avocats mérite, plus que tout autre, ce reproche: ils

tiennent à des formules bisarres ; & ce corps qui se dit libre, est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles sans idées, vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris sont ennemis nés des gens de lettres ; parce que ceux-ci, plus philosophes, remontent aux principes, & tendent à simplifier toutes les questions ; & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

Comme en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils sont de trop parler, & sur-tout de parler à vuide, on les a vus très-jaloux des plumes un peu distinguées, & ils l'ont fait sentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont dévorés entr'eux d'une jalousie ardente, & plus forte encore, que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains se battent pour la gloire ; les avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

RAREMENT savent-ils imprimer à leur cause cet intérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile, dans des cauſes vulgaires ou obſcures : en ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'orateurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

IL n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

LES factums d'avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres : on ne fait plus d'attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

ILS ont occaſioné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talens, l'abſoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état ? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables ; mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve. L'homme

paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-tems la voix du ſeul orateur que le barreau poſſédoit; & ſon excluſion, ſa radiation, feront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes, font que l'avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'ils ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie; eh bien! il ſera obligé d'avoir ſon avocat & ſon procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres Parlemens.

CHAPITRE LXXVII.

Banquiers.

Les viremens & reviremens, les déplacemens, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé, depuis plus

d'un demi-ſiecle, les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs : l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France ; il font venir & diſparoître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des Etats en un tour de main ?

C'EST un remede auſſi incompréhenſible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie ; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge ; mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

IL y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près ſemblable à celui de Laws : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible ; pourquoi attendre à la derniere extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres ; mais ce n'eſt pas la richeſſe

du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du Monarque; il englobe tout, & repréſente tout.

C'EST à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes donnent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui, bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent, pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi! faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main?

LA politique, qui, au lieu d'être journaliere, ſe jette dans un tems qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond, de calculer les événemens futurs; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt en lui-même n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c., qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aspirer des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'océan ! Quel eſt donc ce nouveau calcul, & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée, entre les moyens & l'emploi, les ſuccès mêmes peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c., &c., &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propres à recevoir une entiere guériſon. Les maux précédens interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiome reçu, *que la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu.*

Comment

Comment après cela renoncer au jeu de la banque ?

SULLY, économe sévere, embrassant l'avenir, comme le présent, ne faisoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le besoin d'emprunter comme un besoin dangereux, & l'opulence qui en résultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le siffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui succéderent, brouillerent tout son travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne sont pas des hommes d'Etat.

ON ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de satyrique ; c'est au tems à prouver si la banque feroit devenue par hasard la sauvegarde de l'Etat, & le principe réel de ses forces. En fait d'administration, les moyens les plus décriés par les simples spéculateurs, peuvent, à l'appui des circonstances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embrassons le doute ; car il seroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tien-

nent le gouvernail ; laiſſons leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déja fort avancée ; & puiſſent-ils nous conduire à bon port !

CHAPITRE LXXVIII.

Médecins.

SI Moliere revenoit au monde, il ne reconnoitroit plus un ſeul de ſes médecins : où ſont-ils les *Guenaud*, montés ſur une mule ? Où ſont MM. *Purgon* & *Diafoirus* ? Au lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de tout autre choſe que de la médecine, ſouvent étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'IL tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la ſanté ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance ; il diſtribue des paroles

consolantes, part, plaisante encore sur l'escalier ; & dans la nuit même, la mort emporte son malade.

QUAND un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas ; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient inconsolable ; & pendant quinze jours, il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passez-moi l'émétique, je vous passerai le séné, a dit le bon Moliere : telle est encore de nos jours, la politique des membres de la faculté.

UN certain nombre de médecins se sont partagés, pour ainsi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme son confrere tombera dans le même cas, la faute homicide est passée sous silence, palliée, justifiée même ; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver ; mais qui, *par esprit de*

corps, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

LES complices diſcrets retrouvent en tems & lieu la même condeſcendance ; ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede ; mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment-ils opiniâtrement dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir ? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art ? Pourquoi, enivrés de leur doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger.

C'EST qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout à la fois obſcure & lucrative : faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrage des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

LA ſéparation qu'ils ont établie entre celui

qui écrit l'ordonnance, & celui qui compoſe le remede, eſt déja un préjugé bien défavorable pour la guériſon ; ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicamens ; & n'ayant aucune idée nette ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires ; de ſorte que le malade a deux fléaux à combattre ; l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La médecine eſt donc de nos jours un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre ſiecle les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la phyſique a fait des progrès qui ne lui ſont pas dus, elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere, qui décompoſeroient tout-à-coup,

ce fantôme qui en impose à la crédulité humaine.

Les médecins, grace à Moliere & à d'autres écrivains, ennemis de ces imposteurs fourrés, ont reçu tant de sarcasmes, qu'ils ont renoncé enfin à la coutume de saigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faisoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiser sur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à suivre la méthode d'Hypocrate, qui ne prescrivoit presque aucun remede, mais étudioit la Nature, & ne lui ôtoit rien de ses ressources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils se consument en systêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guérissant, déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi solemnel que leur a porté le docteur *Mesmer*. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le silence, sur les opérations inconnues de leur adversaire, & d'attendre du tems, ce

qu'il doit prononcer à cet égard. Mais quelle que soit l'issue, ils auront toujours à se reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorsque le cri général les y invitoit; & lorsque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte, exigeoient une sorte de justification publique.

Ils ont mieux aimé persécuter un de leurs confreres, qui leur disoit modestement; *j'ai vu, examinons : nous ne savons rien, point de précipitation : rappellons-nous l'histoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raison contre la faculté, & que le magnétisme animal a vraiment quelque chose d'extraordinaire & de merveilleux : je suis porté à le croire, par tout ce qui est parvenu à ma connoissance. Si je suis plus instruit, j'en parlerai encore avec plus d'assurance, soit dans cet ouvrage, soit ailleurs; car je me suis voué à la défense de la vérité, autant qu'il est en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'est expliqué, dira-t-on, un peu vivement

contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte ?

CHAPITRE LXXIX.

Société royale de médecine.

LA faculté de médecine, digne ſœur ou digne fille de l'univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait, & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art : elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance avec les médecins de l'Europe, & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, ſes membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité, lorſqu'il plut au Roi régnant d'établir une *ſociété royale de médecine*, qui embraſſoit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus haute ſageſſe ; &, quand il ne feroit

que jetter un germe d'émulation entre deux corps divisés, il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société, qui ne vient que de naître, est déja précieuse, & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la paresse, l'orgueil hautain, & l'ignorance des médecins de la capitale.

Rien n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais médecin : quand ils sont en foule, jugez de leurs clameurs ! Mais il est tems que l'insuffisance de cette vieille faculté, ainsi que son formulaire meurtrier, soit mis dans tout son jour.

La médecine est l'art le moins avancé, & conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré ; il est bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne se soit pas encore offert, depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede

dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette séparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvéniens ?

LES miracles modernes de la chymie, qui marche de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le médecin, qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédiens ? S'il n'eſt pas le plus inſenſible, & tout à la fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître avant tout, les élémens chymiques du remede qu'il adminiſtre ? Quoi ! parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience ! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les médecins ont décidé, & pour cauſe, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe ſcholaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas* ; ainſi, ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance,

& à diſtribuer les vieux poiſons de la pharmacie.

QUAND viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du chirurgien, qui fermera la boutique des apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de dietes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple?

LE refrain des médecins eſt de crier au *charlatan*, *à l'empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation, doivent leur origine à l'empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

CHAPITRE LXXX.

Auteurs.

A PARIS ſont ces écrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les hommes illuſtres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux, ce pauvre, c'eſt Homere.

ON met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux : de leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence ; mais cette indigence eſt honorable, & ceux qui ſe conſervent ſans tache, au milieu

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche ; il n'a fait ni Emile, ni l'Ode à la fortune : il a fait exploiter un journal à ſon profit ; il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

Les penſions que le gouvernement accorde aux gens de lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus ſouples, les plus intrigans, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peuvent pas dire autant devant leur conſcience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les Cieux m'étoient favorables ;
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux,
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs

De prévenir jusqu'aux désirs
De ceux où brille un haut mérite ;
J'en ferois ma félicité ;
Et souvent mon esprit s'irrite
De les voir dans l'adversité.

AH ! si les gens de lettres riches venoient au secours des gens de lettres pauvres ;..... le beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres, aux avis des gens de lettres, à la recommandation des gens de lettres ; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

LES gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort ; la composition du soir a beaucoup plus de feu ; mais les spectacles & les dissipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de suivre de grands travaux.

UN défaut assez commun aux gens d'esprit de la capitale, c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres ; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste

& simple, qui n'ayant pas la langue agile & souple, a tardé quelquefois à donner son apperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgens, & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'est enfin de ne pas savoir écouter ; mais l'homme qui écoute à Paris, est un être très-rare.

C'EST par les gens de lettres, que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la cour : le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laisser qu'un foible empire à l'opinion des grands, qui jadis humilioient le peuple en tout sens ; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts, pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offensive & défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands ; mais ceux-ci, à coup sûr, perdront la bataille.

ON a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les écrivains

ont combattu de toutes leurs forces, les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les cours & non dans les livres. Le crime des gens de lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits, qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſans n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux, à jamais dévoilés; ils ont déteſté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos; *les brigands n'aiment point les réverberes.* La nation elle-même ne ſait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels; ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'Adminiſtrateur

niſtrateur inepte & le ridiculiſent ; ils intimident, par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes qui, dans l'ombre, ſe croient à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre irafcible ; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'EST par eux enfin, que chaque caractere

eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps ni l'anéantir ; on briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence, pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE LXXXI.

Des demi-Auteurs, quarts-d'Auteurs ; enfin, métis, quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les mercures & dans les journaux, ou de petits vers innocens, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés, le titre d'*hommes de lettres* : l'un a fait quatre héroïdes, & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer ; mais le public ne s'amuſe pas de leurs *amuſemens*.

LEUR amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des auteurs de profeſſion, parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'UN ſe fait *Comte* au bas d'un Madrigal; celui-ci, *Marquis* dans un almanach: tous déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres*. Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talens: ils alongent tant qu'ils peuvent les ſyllabes de leur nom, & prennent un journal pour le *Nobiliaire de France*. Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas *pour de l'argent*; ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier; mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi ſe faire imprimer? *Ce n'eſt point une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir*, diſoit Rouſſeau le Poëte.

ON pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer: jamais ils ne feront de miel, & ils

ne parlent que de la fabrique du miel : c'eſt bien pis encore, quand ils ſe donnent les tons de protecteurs ; quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre, loueurs impertinens ou cenſeurs téméraires, voilà leur deviſe.

ENSUITE viennent les maîtres journaliſtes, feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentifs ſatyriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous ſommes inondés dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie ; ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous, & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

AU nom du *goût*, ils mordent ou déchirent ; tous frappent & ſont frappés : on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violens. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

QUAND ils ont démontré le vice d'une pé-

node, décomposé une hémistiche, & souligné quatre à cinq mots, ils se croient les restaurateurs de la poésie & de l'éloquence; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande; d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au *journalisme*, ce mélange absurde du pédantisme & de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satyriques, & ils perdront avec l'image de l'honnête, le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant dont il s'amuse, & qu'il voudroit malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes & silencieux; mais le public sait bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des Juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'insatiable voracité de ce public, pour tout ce qui respire la critique, la satyre & la dérision. Il n'y a des auteurs méchans, que parce qu'ils aiment cette guerre intestine, & qu'ils s'ennuient de la paix.

CHAPITRE LXXXII.

Secretaires.

CE ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

UN avocat général diſoit à ſon ſecretaire: *Monſieur, faites-moi parler plus long-tems cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court. Donnez-m'en pour deux heures:* & le ſecretaire fidele a la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

CE qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain tems, tous ces inſpirés croient réellement avoir enfanté les diſcours qu'ils n'ont fait que réciter.

AINSI les gens de lettres font preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere; elle trace ſucceſſivement un plai-

doyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifeste; & tout ce qui va au public, eſt compoſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE LXXXIII.

Commis.

LES petits commis forment une claſſe innombrable : ils ne ſont pas chers; leurs appointemens ſont de huit, douze & quinze cents livres : vous en trouverez trente pour un.

DES commis qui ont douze cents livres d'appointemens, ont des habits de velours & des dentelles ; ils jeûnent pour avoir du galon ; delà ce proverbe : *habit doré, ventre de ſon.*

TOUT ſe fait la plume à la main : dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer : on conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi

que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance : toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien; ils nivellent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive, les commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four; ils prennent les bandelettes antiques pour des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morgue*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire, pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau, pour réclamer ſa piece curieuſe; on l'écoute, on le regarde avec étonnement; il ſe fâche, il s'emporte; un commis lui conſeille à l'oreille

de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au lieutenant de police, afin de retirer de la *Morgue* le prince ou la princeſſe Egyptienne qui, après avoir dormi deux mille ans, dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens, ſe donnent des airs, & ſont les importans. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes; on diroit que cette plume va écrire des choſes merveilleuſes. Si Vaucanſon, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux: leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands commis, qui n'ont rien de com-

mun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces commis qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de miniſtres, qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans aſſiegent ces commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée : c'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine, dont les mouvemens nous étonnent, & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle* ; mais n'anticipons point ici ſur l'article *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE LXXXIV.

Maîtres.

IL y en a de toute eſpece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contens quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſens, pa-

reſſeux ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le maître à danſer vole comme un éclair, dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

CETTE claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui : delà vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'EST un ſpectacle aſſez plaiſant, que de voir dans le même anti-chambre un maître d'échecs & de trictrac, & un maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre, le réveil de M. le Marquis. Entrez dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier : le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le Valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous, que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui en-

ſeignera, ſi l'on en excepte la marche des jeux & le menuet paſſablement.

MAIS un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'anglois & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres, qui ſont accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois: l'élève, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver, pour aller ailleurs, vendre à un autre riche, le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

PARMI tant de maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander *un maître de morale*; c'eſt que tous les hommes croient poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée; auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un

ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale.*

CHAPITRE LXXXV.

Libraires.

Les libraires ſe croient des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journaliſtes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce eſt à Paris dans la dépendance la plus humiliante, les libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis : ils chériſſent de préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. & quelques académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jetons.

On emploie à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion ; la raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page*, pour ſe faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute eſpece, ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour proſpérer : tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné ; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs (race indeſtructible), pendant ce tems s'emparent de l'ouvrage, & l'auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris diſoit fort naïvement :

Je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte ; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?

CHAPITRE LXXXVI.

Livres.

PRESQUE tous les livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres : il y en a tant ? Oui, mais c'eſt que preſque tous ſont à refaire, & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

ON peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les liſe pas : les livres ſont une branche de commerce très-importante : combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne

fait pas trop de livres : ce petit inconvénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs, il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE LXXXVII.

Bouquiniſte.

ON appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures ; il en remue les piles qui ſont à terre ; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

CE n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes*.

AU

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion, toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie; & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune: les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation, avant que de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliotheque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valliere. Celle de M. Paulmi d'Argenſon à l'arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

LA meilleure bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient, ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour, ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

TEL financier, & tel épais magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable ; *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui :* ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau, un livre comme *l'Eſprit des Loix*, ou l'*Emile* : & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'HUMEUR & l'envie rétrogradent dans les tems paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle : le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyri-

que, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger : l'habitude de ne louer que les talens qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe, pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages, pour prouver la religion chrétienne ! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convaincant.

Nos bons aïeux liſoient des romans en ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie : pour nous bientôt, nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE LXXXVIII.

Brochures.

IL faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs; il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout: toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit, & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des *La Bruyere*, des *Monteſquieu*, des *Boullanger*, des *Buffon*, des *Rouſſeau*, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtanciels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée: ôtez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux; toutes les idées qu'elles renferment ſont communes; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées; la multitude a été enchantée de l'ouvrage, & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots

journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

LES romans (que les gens de lettres, qui font les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire (1), ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain, vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événemens, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions : voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine ? Non, il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prevoſt, dans ceux de l'admirable Rétif de la Bretone, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les gens de lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horiſon littéraire, étendu, vaſte comme l'horiſon qui nous

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caracteres, leur manque abſolument.

environne ; on a recours aux romans de chevalerie, plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre épitre de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout seul, & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement ; on aime à suivre tous ces caracteres mélangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux, uniquement occupés de mots, refusent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaisir, que d'après leurs décisions ? Arrangeurs de mots, que m'importe vos arides hémistiches ? Si ma physionomie est différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le seroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de satisfaire tous les goûts ? Or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive, naturellement curieuse & gaie, de borner l'imprimerie, en gênant les presses, en créant des censeurs absurdes, en établissant des entraves, en retardant la publication des écrits.

MAIS le projet est formé (à ce qu'il paroît) d'étouffer les écrivains de la capitale ; parce que selon l'expression nouvellement accréditée, ce

ſont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications, & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence ; & l'ont veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride, & qui aiguiſe des phraſes, ne pouvant concevoir ni un plan étendu, ni la libre audace d'un écrivain, maitre de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détours & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt ; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les prétendus copiſtes de la Fontaine, Racine, La Bruyere, Fontenelle, Voltaire, & même de Dorat. O Rétif de la Bretone ! tu ne ſeras apprécié que fort tard ; mais je m'honores de t'offrir ici mon ſuffrage ; duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite.

CHAPITRE LXXXIX.

Équilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguiſtes, des marchandes de beurre, &c., détruit journellement autant de livres & de brochures, qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enſuite; & toutes ces mains heureuſement deſtructives, mettant la Harpe & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

ON remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort; conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuie ou chagrine.

ON a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importans. Il eſt de fait,

que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler, pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE XC.

La Courtille.

ON ne fait ici-bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude, que celui de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors !

SA réputation fut auſſi rapide qu'étendue.

Une affluence extraordinaire, rendit son cabaret trop étroit; & l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point ici des Princes qui le visiterent. *Le sourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

Il fut question de le faire monter sur un théatre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit signé un engagement avec l'entrepreneur d'un spectacle; mais il se rétracta, alléguant sa *conscience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter sur un théatre. Il en naquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ses avocats adverses furent vertement chapitrés par leur ordre, tant le génie prédominant de ses heureux destins terrassoit tous ses ennemis.

La fortune vint à la suite de la renommée: il enrichit la langue d'un mot nouveau, & comme c'est le peuple qui fait les langues, ce mot restera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du pere Elysée (depuis prédi-

tateur du Roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même ; mais le pere Elyfée ne fut pas fuivi comme Ramponeau. Le pere Elyfée eft retombé dans l'obfcurité ; mais le nom de Ramponeau eft vivant ; & tant que le peuple aimera à boire du vin à fix fols, il fe fouviendra avec une tendre reconnoiffance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'EST à la Courtille que s'agite le dimanche, un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que dans un étage au-deſſus on appelle galanterie : il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſere. C'eſt la brutalité de la paſſion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans ; & le philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra s'empêcher de dire ; c'eſt-là, où la nature gagne, car elle perd avec les claſſes ſupérieures ; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands, & chez le bourgeois trop aiſés.

TANDIS que Ramponeau augmentoit en célé-

brité ; celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs *écoles*, quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès-lors tout parut à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches, les tabatieres étoient de bois brut, les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque tems auparavant étoit tombée de même une grande réputation ; celle du Maréchal de Belle-Isle, grand *papetaffeur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat

L'HISTOIRE du regne de Louis XIV & de Louis XV, seroit toute entiere dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (sans parler des autres), fourniroient des observations exactes & curieu-

ſes.....; mais nous ſommes loin de la Courtille ; rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE XCI.

De différens obſervateurs.

TEL obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere, pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent ; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

LES obſervations ſur la phyſique & la médecine ſe multiplient, tandis que le philoſophe examine de ſon côté, la marche des gouvernemens, leur progrès, les cauſes morales & politiques, qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples ; il obſerve les fautes

qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

AINSI, lorſque les ſavans ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine, l'obſervateur impartial voit les arts & les ſciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

IL voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet, le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

IL faut donc dans, une capitale, un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des ſciences. Réduit à un petit nombre, ils feroient moins: ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit de-

vant des yeux inattentifs & distraits ; mais ils sont ouverts aujourd'hui, & ils guettent incessamment la nature.

Les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent constamment sa vertu de pointer vers les pôles ; connoissance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoissoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles ; puisque sur les pains sortis des ruines d'Herculanum, que le roi de Naples conserve sous le verre, on voit la lettre du Boulanger ou du consommateur ; ainsi ils étoient sur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous serons bien surpris un jour, lorsque des choses de la plus grande simplicité, & qui ont échappé entiérement à nos observations, à nos académies, viendront accroitre le trésor de nos connoissances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au siecle de Platon, un philosophe écrivoit : " Je ne puis " m'empêcher de rire de ceux qui ont décrit la

„ circonférence de la terre, qui veulent nous „ perſuader que l'océan l'environne de ſes „ eaux, & qui aſſurent que la terre eſt ronde, „ comme ſi elle avoit été fabriquée ſur le tour„. Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'ATTENTION journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains : avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher ; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes, auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

IL faut mettre les talens en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

CHAPITRE

CHAPITRE XCII.

Différence des esprits.

MAIS les esprits sont inégaux en forces; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius, dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse, d'un sens, doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne fait rien voir dans un tableau : une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes, parce qu'ils sentent, d'une maniere si détaillée, qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre; & par la différence de leurs études ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'EST ce qui se voit à Paris : le musicien,

le géometre, le poëte, le peintre, le moraliſte, le ſtatuaire, le chymiſte, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer enſemble : auſſi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

COMPAREZ enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair molaſſe; croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je, deux écrivains, c'eſt la même différence.

NEWTON voit une pomme tomber d'un arbre : il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre, ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange : ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le

ſot a les yeux ouverts ſans rien voir, mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE XCIII.

Qui paie-t-on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité : tel danſeur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un college enſemble : les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*; les peintres de frivolité ſont les mieux payés de tous, & les ſculpteurs ſont réduits à portraire les phiſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commande la bourſe en main : c'eſt à venir des équipages que l'on parvient à en avoir un : le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un docteur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

NICOLET a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux *Taconnet*, qui a fait une partie de sa fortune, est mort à la charité. Nicolet a acheté une terre, & a forcé son pasteur qui lui refusoit l'eau-bénite, de lui présenter le goupillon; & les auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux, que des injures & des anathêmes.

QUAND un livre réussit, c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès, & le libraire l'achete toujours, comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en superfluités, ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans, leurs créatures, & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

IL en est un très-habile, nommé *Dellebare*, qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a *réellement découvert un nouveau monde à nos yeux*

étonnés. On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebare* qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire, & de ſon vivant l'auteur n'aura pas été récompenſé.

PUISSE ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

LE même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la

majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE XCIV.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante ; les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée ; il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

LES jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé ; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes excitent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins inhabiles.

CHAPITRE XCV.

Gens d'affaires.

Les folliciteurs de procès, ceux qui les achetent; les intéreſſés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippe-ſols, les partiſans qui afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le plus ſouvent du titre *d'avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Rheims, moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier ſait lire & écrire. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience; on a tort: elle n'étoit pas ſi commune il y a quatre cents ans, il s'en faut; on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre; il n'y a guere ſur le globe que la trois-centieme partie du genre-humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE XCVI.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huiſſiers-priſeurs, les commiſſaires, les greffiers, &c., connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus ſi biſarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

LA robe ſubalterne vit de *vacations.* Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe ſur lui journellement ? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE XCVII.

États indéfiniſſables.

IL y a dans Paris une foule d'états indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la bourgeoiſie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe, & les grands Seigneurs ; on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

LEURS femmes ſont encore plus indéfiniſſables ; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari : ceux-ci viſitent la bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon ; on les appelle *de très-honnêtes femmes* ; car la main qui les enrichit eſt cachée.

LE mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, Monſieur Joſſe.*

Ce Galba fermoit les yeux pendant que le favori de l'Empereur, l'auguſte Mécene, carreſſoit ſa femme ; mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil, qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE XCVIII.

L'indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon tems lui échappe ; il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée ? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner : le dîner eſt venu ; l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

MÉRITE-T-IL le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme ?..... Mais, que dis-je ? Il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuide.

CHAPITRE XCIX.

Les Élégans.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes ;* c'eſt-à-dire, de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres ;* mais nous avons l'*élégant*.

L'ÉLÉGANT n'exhale point l'ambre, ſon corps ne paroît pas dans un inſtant, ſous je ne ſais combien d'attitudes ; ſon eſprit ne s'évapore point dans les complimens à perte d'haleine ; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée ; il ſourit au lieu de répondre ; il ne ſe contemple point dans un miroir ; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille, & la préciſion de ſon habillement.

IL ne fait des viſites que d'un quart-d'heure.

Il ne ſe dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres; la dériſion imperceptible réſide ſur ſes levres; il a l'air de rêver, & il vous écoute: il ne ſort pas bruſquement, il s'évade; il vous quitte, & vous écrit un quart-d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'emploient plus les mots de *délicieux*, *d'étonnant*, *d'incompréhenſible*; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports: les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation; les nouvelles du jour, narrées ſans réflexion, & les expériences chymiques, fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple; on ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les bourgeoiſes, ne diſent

plus qu'elles ſont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées : tous ces propos ne ſont plus de mode, & nous en avertiſſons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamotte, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie biſarre & particuliere.

L'esprit eſt toujours commun ; mais le bon ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare ; on raiſonne à perte de vue, mais l'on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile pour un homme de lettres, aujourd'hui, n'eſt pas de parler d'érudition avec les ſavans, de guerre avec les militaires, de chiens & de chevaux avec les Seigneurs ; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes*, qui ne veulent plus parler, à l'exemple *des élégans*.

CHAPITRE C.

L'homme décidément superficiel.

C'EST un titre dont il se glorifie & qu'il affiche; c'est un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces *riens* dont nous parlions.

L'OPÉRA comique, le grand opéra ont droit, avant toutes les autres spéculations, d'intéresser son esprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des Nations, il ne parle lui, que des comédiens, des farceurs, & des petits vers qui courent; ce qui est très-nécessaire, toutefois dans certaines maisons, où il doit parler sans rien dire.

C'EST ainsi que l'homme *décidément* superficiel, & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris: il sait ce qui se passe dans les foyers, dans les petites loges; il connoît les aventures de toutes les

actrices ; il fait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue ; il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé, qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouemens ſans motifs : il outre la frivolité nationale, mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CI.

Indépendans, Contempteurs.

Les indépendans ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies : ils ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver, battent les remparts, fuient l'opéra & les autres ſpectacles, peuplent les ré-

teaux, laiſſent-là les femmes de qualité, font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les contempteurs du genre-humain*, mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris; parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable, pour les écouter long-tems.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la claſſe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient ſupérieurs à tout ce qui exiſtoit, qu'eux ſeuls avoient cette pénétration exquiſe, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant qu'aucun homme, aucun livre ne les contente; ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux*: mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois

QUELQUEFOIS cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas, de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs, & le plus souvent ils n'ont (tout bien considéré) que de l'esprit & de la politique.

CHAPITRE CII.

Nouvellistes.

UN groupe de nouvellistes differtant sur les intérêts politiques de l'Europe, forment sous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler les armées du nord au midi.

CHACUN affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorsque le dernier venu dément d'une maniere brusque, tout ce qu'on a débité ; & le vainqueur du matin se trouve battu à platte couture à sept heures du soir ; mais le lendemain, au réveil des nouvellistes, le conteur de la veille restitue à son Heros une pleine

victoire. Tous les jeux sanglans de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieillesse oisive & imbécille, & servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le caractere que les forces, & la situation politique de la nation angloise.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les sallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France*; & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit aucune autre gazette, & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguer l'Angleterre : il affirmera que si l'on ne fait pas un descente à Lon-

dres, c'eſt qu'on ne le veut pas, & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe : il faut écouter toutes ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets ; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette république, & ils en parlent à-peu-près comme un feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits ; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes, ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſiduement un abbé, grand ennemi des Anglois : cet abbé l'enchantoit par ſes récits véhémens ; il avoit toujours à la bouche cette formule, *il faut lever trente mille hommes ; il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres, bagatelle.*

Le bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi), il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament: *Je laiſſe à Monſieur l'abbé trente mille hommes, douze cents livres de rente; je ne le connois pas ſous un autre nom; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes ſouverains, ſeroient bientôt détruits.*

Sur la dépoſition de pluſieurs témoins, qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains; le legs lui fut délivré.

S'il étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris dans le cours d'un ſeul jour, ſur les affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CIII.

Sort d'un bourgeois.

CEPENDANT un ſot bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes, qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

AU moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſque égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les Monarques.

AINSI, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année les cours de leurs folles dépen-

ſes, il y auroit la moitié de la capitale qui, tout-à-coup, ne pourroit plus ſubſiſter.

LE riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elles ne produit point, que les contrées mêmes qui les produiſent.

MAIS les impitoyables voluptés des riches avec leurs arts de ſenſualités & de frivolités, immolent des générations entieres à un luxe fou & cruel.

CHAPITRE CIV.

Les Lorgneurs.

PARIS eſt plein de ces lorgneurs impitoyables qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés : cette coutume ne paſſe plus pour indécente à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pouvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades ; mais ſi l'on s'aviſoit

de les regarder auſſi dans un cercle, le lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui, à la longue, acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps, encore plus que la phyſionomie.

Un peintre, un poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure: il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *La Tour*, peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit: *Ils croient que je ne ſaiſis que les traits de leur viſage; mais je deſcends*

au fond d'eux-mêmes à leur insu, & je les remporte tout entiers.

UNE femme d'esprit apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit : *Il est bien hardi, ce coquin-là ; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau.* Si je pouvois nommer le personnage, on verroit combien le mot a de justesse ; mais j'abhore trop la satyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CV.

Palais-royal.

O QUE M. Lavater, docteur allemand, qui a tant écrit sur la science de la physionomie, n'est-il au Palais-royal le vendredi, pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs !

IL verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'est ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte ; mais n'y découvriroit-il pas un mélange d'astuce, de finesse, de présomption, de suffi-

fance & de *hauteur* : il n'eſt pas né pour les ſentimens extrêmes, & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

LA, ſont les filles, les courtiſannes, les ducheſſes & les honnêtes femmes, & perſonne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand docteur, avec toute ſa ſcience : car ces notions dépendent des nuances qu'il eſt très-facile de ſaiſir ; mais il faut les étudier ſur les lieux ; or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur échappé de l'étude, ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

POURSUIVONS : là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même, que dans le Palais-royal : on parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amans ; on les caractériſe d'un mot, on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards, avec un abandon qui laiſſe

toujours aux femmes *le dernier* : un peintre auroit tout le tems de saisir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ; mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure désagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insu, & indépendamment de la beauté, la sensibilité, l'honneur, la compassion habituelle, la bienfaisance généreuse, peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises,

qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame, & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoit à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices, coupez-lui un bras, ni l'œil, ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presque impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les passions généreuses ou viles ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voila ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits, & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dite à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur* : quel cri de la conscience ! Voyez le fripon, qui baisse les yeux en vous

parlant, & n'ose rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon sujet : je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-royal que M. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CVI.

Du persiflage.

LE persiflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entiere, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est, par les dehors ordinaires de la politesse.

CE n'est point-là de la bonne plaisanterie.

LA BRUYERE a dit : *Railler heureusement*,

c'*eſt créer*. Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins ?

Le perſifleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie ; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CVII.

Revendeuſes à la toilette.

Les revendeuſes à la toilettes entrent partout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des

secrets curieux, & les gardent d'ordinaire assez fidélement.

Il faut qu'une revendeuse à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finisse point; & néanmoins, une discrétion à toute épreuve, une agilité renaissante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne lasse, & une santé qui résiste à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems; & elles ne la doivent pas, en entier, à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi?

CHAPITRE CVIII.

Les Coëffeurs.

Qui connoît le sieur Dupain, qui vient d'afficher pat-tout *l'art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi seul peut-être. Il célebre avec enthousiasme cet ornement léger qui garnit

la tête, & accompagne le front de l'homme ; &, comme il faut idolâtrer ſon talent, pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, tordu, crêpé, façonné, arrangé, papilloté, pommadé, friſé & poudré (de deux ou trois cents façons différentes) les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur ; & quel art, même de nos jours, a été fondé en entier ?

L'ART de la coëffure eſt, ſans contredit, celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes *Corneille*, ſes *Racine*, ſes *Voltaire* ; & (ce qui fait ici exception) ces perruquiers ne ſe ſont pas copiés. La perruque, dans ſon origine, d'un volume exagéré & biſarre, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de *l'art dramatique*, d'abord pompeuſement & ridiculement factice, puis rentrant, à force de réflexions, dans les limites de la nature & de la vérité. La groſſe & énorme perruque repréſenteroit *la tragédie bouffie & bourſouflée* : une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur, & juſqu'à la racine des

cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage; mais il faut enfin qu'elles cedent à leurs modernes rivales.

QUOI qu'il en ſoit, (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du ſieur Dupain) grace à ſon art; d'un petit monſtre féminin, on ſait faire aujourd'hui une figure humaine: on lui crée un viſage & un front, par la magie des rapprochemens: & les actrices ne devroient enviſager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde; car après les auteurs qui les font parler, ce ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence: mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

LE coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie.

coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu, que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir par un fil imperceptible *les grands pantins du ſiecle*. Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *Académie de coëffure*. M. d'Angivillers a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions biſarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion*. C'eſt-là ſur-tout qu'on peut dire: *La loi fait le péché*.

CHAPITRE CIX.

Parures.

UN diamant eſt beau par lui-même ; l'artiſte le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure, rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années, rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

NOUS connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents ânesſes qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la reine Cléopatre rehauſſoit l'éclat de ſes charmes, par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette manière le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte.

Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse, en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette, & se montrant sur son balcon, le sein découvert, & dans le désordre d'une femme à moitié habillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occasiona une guerre qui, fameuse après trente siecles, retentit encore dans l'Univers. On nous a instruit que Jézabel mangée par les chiens mettoit du rouge; mais les poëtes anciens, quoique grands descripteurs, ne nous ont point représenté les modes de ces tems éloignés avec assez de vérité, pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je sais qu'une Bacchante échevelée, le thyrse en main, le front couronné de lierre, peut paroître aussi belle qu'une Marquise coëffée en vergette; je sais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes; je sais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhaussés & mignons; mais enfin qu'en coûtoit-il de nous donner la description

de leur coëffure, de ſes acceſſoires, de ſes variations, & de ſon enſemble brillant ? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux ? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la baſe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiſſoit ? Où plaçoit-on la topaze & la perle ? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c. ? Qui les a donc empêché de peindre la ſphere mouvante des modes ?..... Ah ! je le ſens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau ; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes : il faut voir la beauté donnant à ſon miroir le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *toque, accompagnée de deux attentions prodigieuſes, un bonnet à la Gertrude, à la Henri IV, un bonnet aux navets, un bonnet aux ceriſes, un bonnet à la fanfan ;* puis parler *du bonnet artiſté, des ſentimens repliés, de l'eſclavage briſé*, j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamenté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu*,

je ne tracerois que des mots, & Homere lui-même avec son génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

TAISONS-NOUS donc, & envoyons à l'opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes : qu'il les contemple sur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible description.

AU commencement de ce siecle, les femmes portoient sur une belle gorge à découvert, des croix & des petits saint-Esprits de diamans. Un prédicateur s'écrioit en chaire : ah ! bon Dieu ! peut-on plus mal placer la croix qui représente la mortification, & le saint-Esprit auteur de toutes bonnes pensées !

LA couleur générale au moment que j'écris, est *dos & ventre de puce ;* on a raffolé sur-tout des bonnets au Parc-anglois ; on a vu sur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *bosquets*, des *ruisseaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chasseur dans un taillis* : mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le ressort

qui les élève & les abaisse ; dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes ! Des soldats faire du marli !..... Je vais lire cinquante pages d'Ossian, pour écarter & chasser cette déplorable idée.

CHAPITRE CX.

Économie.

Où est l'économie après les dépenses qu'occasionent ces futiles fantaisies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressemeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressemelés*, il feroit tomber en syncope toutes les femmes de simples commis.

Il y a des maisons de financiers où l'on

paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, M. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faisoit une partie de nous-mêmes*, & l'historien de la nature a semblé ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme sa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même tems les dentelles jaunes & fort sales ; poudrez-les à blanc pour cacher leur vétusté, dût la fraude paroître, n'importe, vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme bien mis d'ailleurs tire de sa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez soudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *mazulipatan*, un *paliakate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

CONNOÎT-ON l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'ayant qu'une manchette à dentelle, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte, l'autre manchette qui n'étoit, hélas ! que de mouſſeline ? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, voilée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe, la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CXI.

Les écriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cet époque, la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc ; le tems & la pluie en effaçoient les caracteres ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

ON verra à la place de la nouvelle salle de la comédie françoise, les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre), comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire, comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, sans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'ANNÉE littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie, en disant que derrière la nouvelle salle de spectacle, on trouveroit *le cul-de-sac la Harpe*. Cela est gai, point méchant ! l'auteur des *Barmecides* devroit lui-même en rire : car c'est toujours quelque chose en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse*, on ne s'en est point servi ; & l'on continue à dire *le cul-de-sac du fort aux dames*, *le cul-de-sac des feuillantines*, *le cul-de-sac de Jérusalem*, *le cul-de-sac du petit Jésus*, *le cul-de-sac des quatre vents*, *&c.*

ON avoit commencé à numéroter les maisons des rues ; on a interrompu, je ne sais pourquoi, cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient ? Il seroit plus commode & plus facile d'aller tout de suite chez M. un Tel, N°. 87, que de trouver M. un Tel au *cordon bleu*, ou *à la barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue ; mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inscripteurs les numé-

rotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le conſeiller, de M. le fermier-général, de Monſeigneur l'évêque à un vil numéro, & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux ? Tous reſſemblent à Céſar, aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un fermier qui ſera décédé, ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un Marquis ſon voiſin dans la ſépulture. L'on fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé !

CHAPITRE CXII.

Penſions.

ON a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfans autre choſe que la langue latine. Pluſieurs penſions où l'éducation eſt complete, ſe ſont formées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque, qui ailleurs la déshonore. Il étoit

excessivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magistrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus nécessaire, celle des langues vivantes.

ON trouve donc à Paris des pensions nouvelles, formées sur un plan raisonné, où tous les arts sont admis, où chaque élève choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées sur la déplorable routine de notre université.

ELLE suit encore aveuglément ces futiles & pernicieux usages; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la derniere classe de la société, qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

LES petites pensions de l'université offrent un aspect ridicule & hideux: la nourriture morale y est encore au-dessous de la nourriture physique: là, se trouvent de malheureux précepteurs, dits *gascheux*, dont l'indigence extrême ne sauroit même atteindre à l'extérieur

d'un abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur, point de poudre, la figure have & famélique.

Ces latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon; les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande, les ſervantes les rebutent; des écoliers qui les voient mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir; ils n'ont ni congé ni vacance; ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigues; ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au maître de penſion, aux profeſſeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin: les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant !

CHAPITRE CXIII.

Domeſtiques, Laquais.

Cette armée de domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville, où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque déſaſtre preſque inévitable.

On croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours ; mais que d'hommes avilis ! Quand on en voit un grouppe dans une anti-chambre, il faut ſonger qu'il s'eſt

formé un vuide dans la province, & que cette population floriſſante de Paris, forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

DANS telle maiſon de fermier-général, vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie : après cela, comment Monſieur & Madame dans leur magnifique hôtel, & prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille*, tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente ? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, & ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idees & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant ; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe, ce nombreux domeſtique, enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier; & le financier qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie), ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente, croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main, & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parens & égrefins de ſa femme, ſe croit

croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de Georges Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille, riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés?

ORDINAIREMENT un laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres laquais; il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres: il porte la montre d'or, des dentelles; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'eſt ſon proxénete, quand il a une fantaiſie; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

IL eſt paſſé en proverbe, que les laquais les plus grands & les plus inſolens ſont les meilleurs.

ENFIN, un laquais du dernier ton porte deux

montres comme ſon maître, & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſanthrope.

CHAPITRE CXIV.

Les marchandes de modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des pouffes, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie, fait à ſon auteur un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti, pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

LA dépenſe des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes, & il a beſoin de reſſources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités auſſi exactement que le boucher & le boulanger.

C'EST de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'Univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles; enfin, le *prototype inſpirateur*, paſſe de Paris à Londres tous les mois, & va delà répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi, il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main françoiſe, ſe répete chez toutes les nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré.

TOUT cela eſt bien fou! Mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout: il n'y a point de réponſe à ces mots; *on dit*, *on fait*, *on penſe*, *on s'habille ainſi*.

LES modes ſont une branche de commerce très-étendu. Il n'eſt que le génie fécond des françois, pour rajeunir d'une maniere neuve les choſes les plus communes. Les nations voiſines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

CES amuſemens de l'opulence enrichiſſent

une foule d'ouvrieres; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la Marquiſe & la Ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de fuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade, ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du notaire étoit miſe ainſi: on n'ira point le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfans; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'AI connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie réguliérement dans le nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle, tandis que le ſecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & delà ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique, & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable.

AJOUTONS ce que dit Monteſquieu dans ſes

Lettres persannes : " Une femme s'est mise dans „ la tête qu'elle devoit paroître à une assem- „ blée avec une certaine parure ; il faut que „ dès ce moment cinquante artisans ne dor- „ ment plus, & n'aient plus le loisir de boire „ & de manger. Elle commande, & elle est „ obéie plus promptement que ne feroit le roi „ de Perse, parce que l'intérêt est le plus grand „ Monarque de la terre „.

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs singularités ; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit : on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire, pour me faire comprendre. La moitié de mon livre aura perdu de ses couleurs avant qu'il soit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il est possible, la physionomie du moment. Ah ! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle est déja loin de moi.

CHAPITRE CXV.

Maîtres d'agrémens.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir les yeux & me témoigner votre surprise, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ses principes, & ne marche point au hasard, comme sur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand, & les affaires sérieuses en bagatelles.

CES maîtres les instruisent à sourire devant un miroir avec finesse, à prendre du tabac avec grâce, à donner un coup-d'œil avec subtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leurs enseignent à parler gras, comme font nos acteurs, à les imiter sans les copier, à montrer les dents sans grimace; & tel s'enferme avec son maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choses importantes.

VOYEZ entrer un élégant. Il faut d'abord

que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs, qui ſe diſtinguent par leur habileté; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là, dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation? Et pourquoi ce ton dédaigneux? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent, que quand leurs chevaux retardent de deux minutes; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenil, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire, à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant

d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets?* Quand on boude, on garde cet habillement le soir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne soupe point en ville.

On peut ranger dans la classe des maîtres qui enseignent toutes ces belles choses, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il est affectueux, joli, agréable conteur, demi-caustique, n'a pas besoin de savoir guérir, pourvu qu'il fasse exactement des visites.

On manqueroit à tous ces documens, si l'on ne se montroit passionnément épris de la moindre nouveauté: les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur; un nouveau roman, un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de se friser, voilà ce qui bouleverse tous les esprits: l'enthousiasme gagne & se communique en un instant; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme, il y a six mois, n'avoit ni ame, ni sentiment; il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le persiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les disciples, que la plaisanterie la plus outrée seroit le talent par excellence, le talent divin & sublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature se soit plue à former; mais il faut qu'il reste dans cette société : s'il entre chez un homme uni & sensé, on ne peut le voir sans rire, on ne peut l'entendre raisonner sans hausser les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend !

CHAPITRE CXVI.

Les bijoux.

Apprenez encore, M. le Russe, que les tabatières ne s'appellent plus que boîtes; & il y a si long-tems que vous devriez le savoir! On a des boîtes pour chaque saison. Celle d'hiver est lourde, celle d'été est légere. On a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîtes tous les jours : c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliotheque, un cabinet d'histoire

naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boites & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe; c'eſt parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouteries, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte!

CHAPITRE CXVII.

De la mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge* pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens, les uſages, les eſprits, les mœurs & même les caracteres de tout un peuple; figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles, les principes de la veille abſolu-

ment effacés, les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du philoſophe le ſpectacle de la mode.

CENT ans ne ſont pour lui qu'un jour, & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

LA rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légere teinture de l'inſtabilité des idées humaines; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

QUAND une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode, ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

LE ſage peut très-bien s'exempter d'adop-

ter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule ; l'affectation en tout eſt un défaut. Quand ſous Henri II on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne ainſi que les *concetti*, les *énigmes & le burleſque* : puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembourgs*, les *charades* ont eu leur tour ; enfin, *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville* qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms ? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas ! Je les ai vus naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelque envie de s'agiter pour la

quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *curcubite*, de parler de *l'eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſilveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moïſe, on a traité ſes *époques de la nature* comme un ingénieux roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile à Paris de fixer l'admiration publique, que de la faire naître ; on briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit, & voilà ſoudain l'homme culbuté & le parti diſſous.

CHAPITRE CXVIII.

Remarques.

LA mode, dans les grandes maiſons, eſt de dîner ſon épée au côté ; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas ; mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

QUAND on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes : on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé ; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

ON élève les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les bains froids ; on a pris la cou-

tume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

QUAND il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts ; le petit jour commence à onze heures ſonnant.

QUELQUES femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît ; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe*.

LA maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table ; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges & des olives d'Eſpagne.

POUR être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

CE qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun qu'un officier non pas honnête, mais modeſte.

UN colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au lieu de dire faire des ſoldats : l'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

LES boucles de ſouliers reſſemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

UN bon mot fait la fortune d'un homme : le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit : *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

LES riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait.

DES jus & des coulis, voilà la cuiſine nouvelle.

LES hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils ſont

font tout pour ne pas paroître laid. Ils se coëffent plus simplement, & mieux qu'il y a quinze ans.

POINT de maisons assez riches à Paris, pour donner à dîner & à souper. La robe dîne & la finance soupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

CELUI qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne passe point sous silence ses qualités; & s'il a des talens, ils ne resteront pas sans prôneurs.

LES riches ont de l'argent pour les superfluités, & ils n'en ont point pour obliger.

C'EST un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuse, pour courir la poste entre deux draps.

ON donne des pensions sur les jeux à des femmes de qualités, & les vieilles tiennent le tripot.

NOS jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montagne* & *Montesquieu*, mais les volumes en sont encore vierges.

L'ART de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

TOUT ſe fait par intrigue; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures; on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en avoir pas le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection en place de l'argent.

L'HOMME qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

TELLE femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à St. Sulpice, que de vivre en province.

DIVIN, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

ON avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu, que d'analyſer les arts que de pur ſentiment.

LES gens du monde ont fait dans la langue

une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive*, & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui: ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la grammaire.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en ſont moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers, mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'est la manie des grands, de regarder ceux qui les abordent des pieds à la tête, ce qui s'appelle toiſer. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude

pour le petit maître qui veut trouver son front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une maniere qui lui plaise, est un homme précieux.

. . . . . .

Mais il y a cent mille hommes, sans aucune espece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

. . . . . .

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée, se borne à accommoder son maître, a soin de la garde-robe, & le sert à table.

. . . . . .

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris, que par-tout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands & des riches, il n'est pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, se plaindre de leurs estomacs, & des hommes les imiter, en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de soixante

ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté; enfin, une tête fontangée.

PERSONNE ne lit plus pour apprendre; on ne lit que pour critiquer.

ON recommence à parler de ſon *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

CHAPITRE CXIX.

Promenons-nous.

JETTONS un coup-d'œil ſur les établiſſemens de nos aïeux; ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé, & chaque égliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme va ſe repréſenter à ma mémoire. Car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuſe célébrité. On ne les

apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conserva jusqu'au tems de Démétrius de Phalere, c'est-à-dire, l'espace de neuf cents années, le vaisseau que monta Thésée, lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf, de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau, ou si c'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau; on a tant mis de pieces, qu'il ne reste rien de la premiere construction.

Je songe que quand je serois gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique jusqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit si fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un instant; car je ne prouverois autre chose, si non que je tire mon origine d'un *Sicambre*, c'est-à-dire, d'un barbare & d'un demi-sauvage.

Je me rappelle que Saint-Remi, prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis, en

préſence de ſon armée, lui dit : *Baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards, la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux ! Point de Roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux ; point d'eſclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils ?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeieroient un jour ſur ſon trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires ? Les puiſſantes Monarchies ont été fondées par des barbares, & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe couronne de France. Que ne fait pas le tems, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre !

Notre premiere origine du moins, eſt plus

noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauvegarde infame.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité; je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs, qui portoient les cheveux longs, & non des Gaulois, peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottans de nos préſidens, conſeillers & jeunes avocats, je me dis, *voilà les Francs !*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe, ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point de bœufs, ſans me dire ; voilà les courſiers du carroſſe du roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char, à celui qui conduisoit Louis XVI, le jour de son sacre, dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-diable & Tire-boudin, je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires, & des barques de pêcheurs, l'origine des puissances maritimes.

A mesure que le cimetière des Innocens vient affliger ma vue, j'apperçois aussi la Tour octogone, où l'on faisoit sentinelle contre les Normands, dont les incursions subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets : là, se tint le Tournois où Henri II fut blessé; là se battirent depuis, & se firent justice mutuelle, les infames mignons de Henri III. Enfin, je me rappelle que les droits de la porte

du nord, ſous Louis-le-Gros, ne rapportoient que 12 francs, c'eſt-à-dire environ 408 livres; & ſi la ville étoit petite alors, elle étoit du moins heureuſe.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les Lettres, & fonda les écoles: ces écoliers peuplerent la ville, & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire ſous Philippe-le-Bel: ainſi les lettres ont toujours été utiles..... Je gliſſe un peu ſur le pavé, cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre: après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

Si je traverſe la place des Victoires, je me dis: on voloit en plein jour, ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi, qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-gouſſet*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le ſouverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom: & dans cette place des Victoires, qui a ſi long-tems révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher

de me rappeller ce courtisan (1) qui, selon l'abbé de Choisy, avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Peres, de la pousser sous terre, jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer, & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV son maître, *l'homme immortel.*

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie, sans voir le couteau sanglant de Ravaillac sortir fumant de ce cœur généreux qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-neuf; son effigie a réjoui ma vue, presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts, les marchés infects, étroits & sans abords, les rues tortueuses, embarrassées & mal-propres.

Et je vois la Bastille que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi, & que tout

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : *Il a de l'aversion pour moi ; eh bien ! je la surmonterai, & je serai son favori.*

ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'EST tout auprès, & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire, la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

RUE des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non, ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

QUAND je m'embarques ou que je débarques au port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de

Charles VI, morte en 1435, fut confié à un batelier, qui avoit ordre de le remettre, sans autre cérémonie, au prieur de Saint-Denis : les frais de tels obsèques n'étoient pas considérables.

L'ÉGLISE Notre-Dame, qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, est un monument qui a de la grandeur, de la majesté, & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

LE palais, jadis séjour des Rois de la troisieme race, incendié il y a trois ans, est rebâti au moment que j'écris. Les Magistats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conseillers en robes & en rabats, montés sur la même mule, débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle, & s'en retourner de même.

J'ENTRE dans la petite église de Saint-Pierre-

aux-Bœufs, qui fut profanée en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du prêtre, en s'écriant : *Quoi ! toujours cette folie ?* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Cicéron & Virgile ; il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes; Saint-Louis la donna aux Chartreux pour exorciſer ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de ſpectres, & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis : on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le ſpectacle françois : c'étoit le procureur du Roi qui faiſoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore Dauphin, harangoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires : Alphonſe V, roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'est à la butte Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette butte Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur la cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville, ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité; je ſonge aux privileges

de cette Univerſité, tombé en déſuétude (1). Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles, plus de leçons théologiques, ſcholaſtiques, plus de ſermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des ſouverains Pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrés toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le Roi, & ſe promene dans Paris, tous les trois mois, comme le Monarque des eſprits ; c'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſottiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'Univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des Rois. L'Univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits

(1) Il faudroit aujourd'hui la détruire. Il eſt inepte d'entretenir cent profeſſeurs, pour enſeigner un peu de latin & quelques mauvais ſophiſmes : voilà tout ce qu'ils font, & la langue françoiſe que ces profeſſeurs parlent & écrivent ſi mal, aucun écolier ne la fait au ſortir de leurs écoles.

du

du recteur, que Jules II menaçoit de jetter un interdit sur le royaume, & de citer Louis XII, le clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

JE ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois, parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthelemi.

LA nouvelle église de Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les tems on a demandé à cette Sainte-Bergere la guérison des Princes & des Rois, ainsi que de la pluie dans la sécheresse, & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long-tems.

DANS l'ancienne église, j'ai baisé pour mon compte la châsse découverte de la Sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit, & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas; car il ne faut pas tout imprimer.

EN contemplant la façade du Louvre, je me

dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'architecture ; car malgré tout ſon orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'inſtar d'un ſouverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perrault, quoique médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer.

AH ! ſi Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

ET ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors ſa craintive éminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & delà, ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

ET le puits d'amour, rue de la Truanderie ! je le regarde avec reſpect ; c'étoit l'autel où les

les amans du bon vieux tems se juroient & se gardoient fidelité.

Rue Saint-Thomas du Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit, où siégoit Mademoiselle de Scudéri. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, méthaphysiques, &c.; mais la conversation y étoit gracieuse, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des Templiers, & ce ne fut pas-là la seule victime. Le cruel Philippe-le-Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privileges & leurs possessions, leur ton qui visoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens,

meubles furent confiſqués au profit du comte de Provence : quelle horreur !

C'EST dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le duc de Bourgogne le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

ET quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege, dans le commencement du regne de François I. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là ! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours !

FUYONS ce paſſage, *c'eſt la Morgue* ; c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle ; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

QUI croiroit de nos jours que l'égliſe de Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un

lieu de refuge pour les assassins ? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve..... On ne peut traverser cette place sans faire, malgré soi, des réflexions sur notre jurisprudence criminelle qui, par son imperfection, contraste si honteusement avec les lumieres de notre siecle.

QUAND je passe la riviere au quai Malaquais ou des quatre Nations, il me revient en mémoire le discours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans son bateau, & ne le connoissant pas, disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins : *Il y a des impôts sur tout, jusqu'à ce misérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.* --- *Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?* --- *Le Roi est un assez bon homme*, repliqua le batelier, *mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tout cela : passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Essais sur Paris de Sainte-Foix, Tome III, pag.* 278.

JE vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise qui, manquant de le faire prisonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, & de commencer en sa personne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris, sans doute, une toute autre forme, une combinaison différente; & les historiens-historiographes de France n'auroient pas manqué de..... mais il ne s'agit point ici de cela: passons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CXX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par Saint-Louis pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX, placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

DE grands vitraux, qui ont plus de six cents

ins, & qui ont été vus par la reine Blanche, amante d'un beau cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le siecle des Croisades. Les idées singulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siecle, l'empereur Baudouin ayant besoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de sa chapelle, & le *dévot* Louis, roi de France, dans la joie de son ame, crut faire une excellente acquisition, en payant *deux millions huit cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance, dont le côté adorable de Jésus-Christ fut percé, une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaige, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira pour une somme à-peu-près pareille, la couronne d'épines qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique, quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main sacrilege déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on

fouilla tout le monde; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique; on ne retrouva point les voleurs ni le vol: on publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

POUR consoler la douleur publique, on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix; mais hélas! bien inférieur au premier, en longueur, largeur & grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui avoit été enlevée: cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

LE chef de Saint-Louis est dans cette église: il appartenoit au trésor de Saint-Denis; mais le roi Philippe-le-Bel obtint du Pape que le chef & une côte de Saint-Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui se lamentoient sur cette perte, on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

LE chantre porte au haut de son bâton une

tête antique de l'empereur Titus, qu'on a métamorphosée en tête de Saint-Louis, à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'empereur Titus ne s'y attendoit pas!

La nuit du jeudi au vendredi Saint, on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, sous le nom de possédés, accourent en foule, & font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre; ils grimacent, poussent des hurlemens, & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

On tolere ce spectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

Plusieurs de ces prétendus possédés, qui ne hurlent qu'à minuit précise, au moment que l'on

tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques ; elles ſont ſenſées la pure inſpiration du diable.

J'Y ai entendu en 1777 le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jéſus-Chriſt & de ſa divine Mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix ; eh bien ! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire ! Ce fut pour moi & pour toute l'aſſemblée un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, inſulte à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces, tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

LA populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine), ces blaſphêmes

devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'église, comme abandonné à jamais à l'empire de satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siecle tel que le nôtre!

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage! Ceux qui auront été présens, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que le fait de la nuit.

L'année suivante, le beau monde se rendit en foule pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*, mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche: le diable se tut conséquemment: il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus: à peine vomirent-ils un

petit blaſphême. Le diable avoit épuiſé l'année précédente toute ſa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela ſe paſſe à Paris dans le dix-huitieme ſiecle. Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en ſais rien, & bien d'autres ſeroient embarraſſés à répondre.

CHAPITRE CXXI.

L'Égliſe de Sainte-Genevieve.

A DIEU ne plaiſe que je me moque de Sainte-Genevieve, patrone antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemiſes à la châſſe de la Sainte, lui demander la guériſon de toutes les fievres, & boire en conſéquence de l'eau mal-propre, qui ſort d'une fontaine réputée miraculeuſe. Mais les échevins & le Parlement, & les autres Cours ſouveraines lui demandent bien de la pluie dans la ſéchereſſe, & la guériſon des Princes ! Quand ils agoniſent, on découvre alors la châſſe par degré, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le

danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint ſacrifice de la meſſe, pour ſe proſterner devant la Sainte-Bergere ! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres ; mais quand je vois ſur le viſage des dévots la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand j'y lis les ſentimens d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions, & la raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel favetier meurt d'amour pour Sainte-Genevieve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptés extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts

plus reſplendiſſans, devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs, j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame, & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur, il prie de toutes ſes forces : ſon cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand ; & l'ame du philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur.... Je retournerai au pied de la châſſe de Sainte-Genevieve, je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'AI vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la Sainte très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent ; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la châſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule : pour

cette fois le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jetter son argent dans un tronc voisin; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat & non dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses murmures, & elle disoit, en s'en allant: *Elles ont bien touché à la châsse, je m'en vante!*

Curieux ensuite de lire des billets écrits à la main, & appliqués aux colonnes voisines, je m'approchai, & je lus:

On recommande à vos prieres une jeune femme environnée de séducteurs, & prête à succomber.

On recommande à vos prieres un jeune homme qui voit mauvaise compagnie & qui découche.

On recommande à vos prieres un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres *philosophiques*.

On bâtit une magnifique église pour placer

cette châſſe ſous une ſuperbe coupole. Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis vingt-cinq années ; mais Saint-Sulpice n'eſt pas encore achevé.

CHAPITRE CXXII.

Noviciat des Jéſuites.

O CHANGEMENT ! ô inſtabilité des choſes humaines ! qui l'eût dit ! que des loges de francs-maçons s'établiroient rue Pot-de-fer, au noviciat des Jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en théologie ; que le *grand orient* ſuccéderoit *à la compagnie de Jéſus* ; que la *loge* philoſophique *des nœuf ſœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu franc-maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre Frere,
Tout maçon triomphe aujourd'hui ;
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que

Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin, ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint-François-Xavier.

O renverſement! Le vénérable aſſis à la place du Pere Griffet, les myſteres maçoniques remplaçant..... je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtrumens, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition. Car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque tems, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante, mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'univers.

O Jéſuites! auriez-vous deviné tout cela;

quand votre Pere la Chaiſe (1) enveloppoit ſon auguſte pénitent dans les menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ! Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la philoſophie ; & des philoſophes ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide ! Les francs-maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur !

---

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir dans les papiers dont ſa majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſemens ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux ; puis mes rufés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue, eſt très-vraie.

CHAPITRE CXXIII.

Pilier des halles.

SOUS les piliers des halles, subsiste encore la maison où est né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, & où les taches & les couleurs disparoissent.

QUAND vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il est vert ou violet, & votre habillement est marqueté comme la peau d'un léopard.

DES courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assommante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'est un piaillement qui vous assourdit, jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers

QUELQUEFOIS ces drôles-là saisissent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils se font un passe-tems de ce jeu indécent: on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence; mais ils sont incorrigibles.

VOUS y trouvez aussi de quoi meubler une maison, de la cave au grenier; lits, armoires, chaises, tables, secretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

LES femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là: elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

LES petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter *bonnets*, *robes*, *casaquins*, *draps*, &

juſqu'à des *ſouliers* tout faits. Les mouchards y attendent les eſcrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des ſerviettes & autres effets volés. On les y pince, ainſi que ceux qui s'aviſent d'y filouter : il paroît que le lieu ne leur inſpire pas de ſages réflexions.

On diroit que cette foire ſeroit la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* ſont épars, & forment des tas où l'ont peut choiſir. Ici, c'eſt la robe de la préſidente défunte, que la procureuſe achete : là, la griſette ſe coëffe du bonnet de la femme de chambre d'une Marquiſe. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemiſes.

L'*ACHETEUSE* ne ſait & ne s'embarraſſe pas d'où vient le *corſet* qu'elle marchande : la fille innocente & pauvre, ſous l'œil même de ſa mere, revêt celui avec lequel danſoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout ſemble purifié par la vente, ou par l'inventaire après décès.

Comme ce ſont des femmes qui vendent &

qui achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égal des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas là le beau ſexe) contemple des ajuſtemens féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CXXIV.

Rue Tirechappe.

Sortant des piliers des halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi, me demandera-t-on? Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où

pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & sous toutes les formes possibles; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil est sûr, il sait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit, & il en a la coupe toute imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure: il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse! quelle précision! Le tailleur se tait, admire; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

CETTE rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés; on ne sait où couche toute la maison: les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi: & quand on veut vérifier la

couleur d'un chiffon, on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple juif est riche; il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroitroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CXXV.

Le Chiffonnier.

J'E l'ai prononcé ce mot ignoble! me le pardonnera-t-on? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de son croc, ramasse ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans sa hotte. Ne détournez point la tête; point d'orgueil, point de fausse délicatesse. Ce vil chiffon est la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précede Montesquieu, Buffon & Rousseau.

Sans son croc, mon ouvrage n'existeroit pas

pour vous, Lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal : d'accord, mais vous n'auriez aucun livre : vous lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme.

TOUTES ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront ; & malgré la nature qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier !

CHAPITRE CXXVI.

Rue de la Huchette.

UNE maiſon de huit étages, & toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 9 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de ſix ans, que deux poutres, en ſe croiſant heureuſement ſur ſa tête, avoient préſervé de la mort; il n'avoit pas la plus légere contuſion.

LES Turcs qui vinrent à la ſuite du dernier ambaſſadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris, que la rue de la Huchette, à raiſon des boutiques de rôtiſſeurs, & de la fumée ſucculente qui s'en exhale. On dit que les Limouſins y viennent manger leur pain ſec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites; les broches ne déſemparent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel, qui reſſemble à la roue d'Ixion, entretient

la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse, par la construction de ses antiques maisons, toutes de bois, l'incendie seroit inextinguible.

CHAPITRE CXXVII.

Le Gros-caillou.

CE lieu peuplé de guinguettes est sur le bord de la riviere, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier, qui sait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux, ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainsi l'ordonne tout maitre friand ou connoisseur.

ON a voulu, au commencement de la guerre,

bâtir une frégate au Gros-caillou, pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations maritimes. Le peuple émerveillé de la nouveauté de ce spectacle arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élancer de ces plages pacifiques sur l'océan, & passer des eaux douces aux ondes ameres.

TOUT prêtoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon François..... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate & l'espérance superbe des armateurs.

NE seroit-ce pas-là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes : *videbimus infrà.*

CHAPITRE CXXIII.

L'île Saint-Louis.

L'ISLE eſt un quartier enfermé par la riviere, & ſéparé de la cité. Il ſemble avoir échappé à la grande corruption de la ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile: dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent, les mœurs des particuliers y ſont connues: toute fille qui y commet une faute devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans le quartier. Rien ne repréſente mieux une ville de province du troiſieme ordre, que le quartier de l'Iſle. On a fort bien dit:

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Iſle.

CHAPITRE CXXIX.

Les j'ai vu, & les je n'ai point vu.

JE n'ai point vu le diacre canonisé en 1720, qui faisoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres; mais j'ai vu les champions de Jansénius, & les disciples de Molina disputer pour la grace *efficace* ou *suffisante*, avec un acharnement que l'ame du ridicule, dans les mains d'Aristophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

MAIS bientôt ces abbés qui ergotoient en grands théologiens, sont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice, qui passent gaiement leur tems à parcourir les sociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paisible les biens de l'église, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisoit de dire en les voyant ; ces Messieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guitare, qui grasseyent une chanson, sont tous *simoniaques*, les dames se feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! quand nous avons conclu avec M. un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune prieur au teint de roses, nous avons participé à la *simonie*..... Ah ! que cela est drôle !

J'ai vu les *convulsionnaires* ; & dans quel tems ! du vivant de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau, de l'abbé Raynal, de d'Alembert : ils faisoient leurs contorsions d'énergumenes, tandis que ces sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de tems avant sa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions, pour en avoir huit ; c'est-à-dire, donner quatre cents en obligations, pour avoir cent en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaisselle à l'hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détresse. On voit

dans une liſte imprimée & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols, pour le ſoulagement de l'Etat.

JE n'ai point vu le cardinal de Fleury ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jéſuitique, coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le roi de Pruſſe & l'impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

JE n'ai point vu l'empiriſme de *Law* donner les convulſions de la cupidité à tout un royaume, & changer le génie des François ; mais j'ai vu la doctrine du ſieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers : j'ai vu le ***** peupler toutes les priſons ;

prisons, non par une méchanceté innée & réfléchie, mais parce que ses créatures tenoient *bureau de lettres de cachet*, où elles se vendoient presque publiquement.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoy ; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile, entre la cour & la magistrature. J'ai vu deux exils du Parlement ; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône, que tous les autres desastres.

Je n'ai point vu les débats sanglans pour la succession de l'Empereur ; mais j'ai vu deux guerres mal entreprises, mal conçues, & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

Je n'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes suspendu ; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, & faire des opérations vraiment cartouchiennes. Qui le croiroit ? Il passa encore pour

un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent : car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au Monarque.

J'AI vu la morgue pédanteſque des économiſtes & de ſes agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces, qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci ſatisfait de rejeter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'AI vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talens & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant

dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a bien fait.

JE n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérament robuste : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une, *pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas ;* & l'autre, pour *obliger* (à ce qu'il paroît) *le Monarque à destituer son ministre, qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un exempt : dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes (les premiers venus), lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile !

J'AI vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple, qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolumens contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-

adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit. Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe: ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir?

J'ai vu le caractere du Roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente années, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu: on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de l'historien, pour qu'il ose peindre ce qui a été. Je ne hasar-

derai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les Sénateurs, pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le Sénat, que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c., &c., &c.

MAIS j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre; que la France a moins de finances que les autres Etats; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulans*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

ENFIN j'entends vanter la politique des Etats, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque (ajoute-t-on) quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'Etat : connoiſ-

ſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

VOILA les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre eſt ſolidaire: tous les citoyens de France ſe rendroient-ils, ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même? Tous ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXXX.

Amour du merveilleux.

UN homme à Londres annonce publiquement que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans

une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule; mais l'amour du merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun ſe diſoit: il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public; lorſque les affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en particulier: *venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte;* on lui auroit ri au nez: mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'aſſurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun ſe diſoit ſecrétement: *on ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme, emportant l'argent des curieux, &

laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans ?

DEPUIS, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la police, on en faiſoit ſubitement un Dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres, d'une machine *avec*

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Cizeaux, trente mille hommes diſoient: *c'eſt un prophete; il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie; mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit un air modeſte & ſimple: il étoit devenu *prophete* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant partir, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence, & plus de tranquillité dans la multitude.

laquelle il voyageroit dans l'air, & les cent mille livres ont été déposées chez un notaire.

L'AMOUR du merveilleux nous séduit donc toujours, parce que sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, est reçu avec transport.

UN *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau; & voilà pourquoi l'enthousiaste frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, son assurance, son œil enflammé, son air prophétique, feront tomber dans le piege jusqu'à celui qui le connoit.

LES convulsionnaires ont fait des tours de forces, qui surpassent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret; aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides, & les esprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire, quoiqu'on

ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme, & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

UN poëte nommé *Guymon de la Touche*, auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes, & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Fin du premier volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

PRÉFACE. Page v
CHAPITRE I. *Coup-d'œil général.* 1
CHAP. II. *Les greniers.* 7
CHAP. III. *Groſſeur démeſurée de la capitale.* 12
CHAP. IV. *Phyſionomie de la grande ville.* 15
CHAP. V. *Les carrieres.* 18
CHAP. VI. *Où eſt le gouvernement ?* 20
CHAP. VII. *Patrie du philoſophe.* 22
CHAP. VIII. *De la converſation.* 26
CHAP. IX. *La nouvelle Athenes.* 28
CHAP. X. *Jouiſſances.* 30
CHAP. XI. *Dangers.* 31
CHAP. XII. *Avantages.* 33
CHAP. XIII. *Eſprits rafinés.* 34
CHAP. XIV. *Pour qui les arts, hélas !* 35
CHAP. XV. *Au plus pauvre la beſace.* 36
CHAP. XVI. *Gaieté.* 39
CHAP. XVII. *Beſoins factices.* 41
CHAP. XVIII. *Le bourgeois.* 42
CHAP. XIX. *Population de la capitale.* 49
CHAP. XX. *Voiſinage.* 54

CHAPITRE XXI. *Des cheminées.* Page 57
CHAP. XXII. *Crainte fondée.* 59
CHAP. XXIII. *Caractere politique.* 61
CHAP. XXIV. *Mon grand pere.* 63
CHAP. XXV. *Gare ! gare !* 64
CHAP. XXVI. *De l'air vieié.* 67
CHAP. XXVII. *Détermination de l'habitude.* 73
CHAP. XXVIII. *Chambres garnies.* 75
CHAP. XXIX. *Fiacres.* 78
CHAP. XXX. *Porteurs d'eau.* 82
CHAP. XXXI. *Le Pont-neuf.* 83
CHAP. XXXII. *Pont-royal.* 90
CHAP. XXXIII. *Charmant coup-d'œil.* 92
CAHP. XXXIV. *Boulevards.* 94
CHAP. XXXV. *Nos grand'meres.* 95
CHAP. XXXVI. *Des groſſes fortunes.* 98
CHAP. XXXVII. *Les dîneurs en ville.* 102
CHAP. XXXVIII. *Le Monarque.* 107
CHAP. XXXIX. *Mobilité du gouvernement.* 108
CHAP. XL. *Eſpions.* 109
CHAP. XLI. *Les colporteurs.* 112
CHAP. XLII. *Hommes de police.* 116
CHAP. XLIII. *Le guet.* 120
CHAP. XLIV. *Lieutenant de police.* 124
CHAP. XLV. *Incendies, pompes.* 131
CHAP. XLVI. *Réverberes.* 134
CHAP. XLVII. *Enſeignes.* 137
CHAP. XLVIII. *Les halles.* 139
CHAP. XLIX. *Marchés.* 142
CHAP. L. *Quai de la vallée.* 144
CHAP. LI. *Tables d'hôtes.* 147
CHAP. LII. *Cafés.* 149

CHAPITRE LIII. *L'homme au cent soixante millions.* Page 152
CHAP. LIV. *Faiseurs de projets.* 155
CHAP. LV. *La douane.* 158
CHAP. LVI. *Trésor royal.* 160
CHAP. LVII. *Rentiers.* 162
CHAP. LVIII. *De l'habit noir.* 165
CHAP. LIX. *Les égrefins.* 167
CHAP. LX. *Batteurs de pavé.* 169
CHAP. LXI. *Pays latin.* 171
CHAP. LXII. *Colleges.* 172
CHAP. LXIII. *Anatomie.* 176
CHAP. LXIV. *La Sorbonne.* 180
CHAP. LXV. *Les écrivains des charniers-innocens.* 183
CHAP. LXVI. *Le fauxbourg Saint-Marcel.* 186
CHAP. LXVII. *Le Marais.* 190
CHAP. LXVIII. *Portrait d'une dévote du Marais.* 193
CHAP. LXIX. *On bâtit de tous côtés.* 194
CHAP. LXX. *Ameublemens.* 200
CHAP. LXXI. *Abbés.* 202
CHAP. LXXII. *Evêques.* 205
CHAP. LXXIII. *Succession des modes.* 208
CHAP. LXXIV. *Notaires.* 209
CHAP. LXXV. *Echevins.* 213
CHAP. LXXVI. *Avocats.* 217
CHAP. LXXVII. *Banquiers.* 221
CHAP. LXXVIII. *Médecins.* 226
CHAP. LXXIX. *Société royale de médecine.* 232
CHAP. LXXX. *Auteurs.* 236
CHAP. LXXXI. *Des demi-auteurs, quarts-d'auteurs, enfin, métis, quarterons.* 242

CHAPITRE LXXXII. *Secretaires.* Page 246
CHAP. LXXXIII. *Commis.* 247
CHAP. LXXXIV. *Maîtres.* 250
CHAP. LXXXV. *Libraires.* 253
CHAP. LXXXVI. *Livres.* 255
CHAP. LXXXVII. *Bouquiniſtes.* 256
CHAP. LXXXVIII. *Brochures.* 260
CHAP. LXXXIX. *Equilibre.* 264
CHAP. XC. *La Courtille.* 266
CHAP. XCI. *Des différens obſervateurs.* 269
CHAP. XCII. *Différences des eſprits.* 273
CHAP. XCIII. *Qui paie-t-on ?* 275
CHAP. XCIV. *Affaires.* 278
CHAP. XCV. *Gens d'affaires.* 279
CHAP. XCVI. *Vacations.* 280
CHAP. XCVII. *Etats indéfiniſſables.* 281
CHAP. XCVIII. *L'indolent.* 282
CHAP. XCIX. *Les élégans.* 283
CHAP. C. *L'homme décidément ſuperficiel.* 286
CHAP. CI. *Indépendans contempteurs.* 287
CHAP. CII. *Nouvelliſtes.* 289
CHAP. CIII. *Sort d'un bourgeois.* 293
CHAP. CIV. *Les lorgneurs.* 294
CHAP. CV. *Palais-royal.* 296
CHAP. CVI. *Du perſiflage.* 300
CHAP. CVII. *Revendeuſes à la toilette.* 301
CHAP. CVIII. *Les coëffeurs.* 302
CHAP. CIX. *Parures.* 306
CHAP. CX. *Economie.* 310
CHAP. CXI. *Les écriteaux des rues.* 313
CHAP. CXII. *Penſions.* 315
CHAP. CXIII. *Domeſtiques, laquais.* 318

CHAPITRE CXIV. *Les marchandes de modes.* Page 322
CHAP. CXV. *Maîtres d'agrémens.* 326
CHAP. CXVI. *Les bijoux.* 329
CHAP. CXVII. *De la mode.* 330
CHAP. CXVIII. *Remarques.* 334
CHAP. CXIX. *Promenons-nous.* 341
CHAP. CXX. *La Sainte-Chapelle.* 358
CHAP. CXXI. *L'église de Sainte-Genevieve.* 364
CHAP. CXXII. *Noviciat des Jésuites.* 368
CHAP. CXXIII. *Piliers des halles.* 371
CHAP. CXXIV. *Rue Tire-chappe.* 374
CHAP. CXXV. *Le chiffonnier.* 376
CHAP. CXXVI. *Rue de la Huchette.* 378
CHAP. CXXVII. *Le Gros-Caillou.* 379
CHAP. CXXVIII. *L'île Saint-Louis.* 381
CHAP. CXXIX. *Les j'ai vu.* 382
CHAP. CXXX. *Amour du merveilleux.* 390

Fin de la Table du premier volume.

TABLEAU
DE
PARIS.

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Fumier.

LE fumier abonde dans la capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire ? Il en eſt de

même des esprits, on les fume en quelque sorte; c'est-à-dire, qu'on les pousse, qu'on les surcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition fastueuse; on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans; ils ruinent leur santé, pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'université achevent de tourner la tête à ces peres qui s'imaginent que c'est-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés sur l'écolier qu'embrasse le Premier président. Aussi le Parisien qui, en général, a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.

CHAPITRE II.

Jardinage.

LE jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils ſont un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

LES plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi que les légumes, participent à cette heureuſe culture, & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe,

quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornemens. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard, & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers, promettent le charme non-interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance qui ne préſente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus la maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'AI vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en

France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table; mais on a négligé ailleurs cette culture. Elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre étudier les procédés ſimples & ſavans du jardinier Anglois, qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres, non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers, eſt celui du duc de Penthievre à Anet: la vue en eſt mille fois plus agréable, que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais, & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le duc de Chartres, de M. le duc de Biron & de M. Bontems, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE III.

Bibliotheque du Roi.

CE monument du génie & de la ſottiſe, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſide ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine ſcholaſtique; *quarante toiſes* de droit civil; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c., ſans compter *ſix mille* romanciers & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifians* qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut venir à bout de les arranger. Auſſi ne les arrange-

ton pas, & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne fert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux cahos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables (comme le dit Fontenelle) pour arriver à des choses raisonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisé toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie, de jurisprudence, de médecine, d'histoire, &c., en sont la preuve. L'esprit humain paroit bien misérable dans cette riche collection, & c'est-là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme, & gémir sur ses incroyables productions.

La folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio*; & l'huitre dans sa coquille, paisible sur son rocher, paroit supérieure à ce *docteur* qui déraisonne pendant six mille pages, & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus, que de contempler en silence ces épaisses archives de la démence la plus orgueilleuse & la plus profonde; on est tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poison, & de s'enfuir à toutes jambes.

CEPENDANT la lie des opinions humaines se dépose insensiblement, malgré ceux qui la soulevent & se plongent dedans, & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir sera pur & saine.

MAIS qui saisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoissant ses propres forces, & se confiant en autrui, va consulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un tems précieux..... Que dis-je? réprimons ce premier mouvement: ne brûlons rien; cessez de frémir, pesans érudits, bizarres bibliomanes, fastidieux compilateurs de faits inutiles: allez, gorgez-vous d'une science déplorable, copiez les erreurs anciennes, composez-en un nouveau magasin, oubliez votre siecle pour celui de Séfostris. Votre pédanterie m'amuse & le mépris suffit..... Oh! disons-nous quelquefois pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes, l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres, & il refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

MAIS, comme un sot devient plus sot avec

des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre, elle est dans le Lecteur..... m'entendra qui voudra, je ne veux pas ici être plus clair.

CHAPITRE IV.

Fusiliers aux spectacles.

ON ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif ; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

CE pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

LE parterre (excepté dans quelques fievres paſſageres) eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence, des ſoldats aux gardes ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

ON vous mene enſuite chez un commiſſaire, mais *c'eſt l'officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le commiſſaire n'eſt-là que pour ſauver les apparences: vous êtes condamné *militairement*; c'eſt l'officier qui vous envoie en priſon: car le commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

CET abus vexatoire eſt aſſez connu; mais l'on ne ſavoit pas, ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un commiſſaire, que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos ſpectacles auroient beſoin d'un écrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tint regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection ? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat ; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates, qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chef-d'œuvres ? Tel comédien s'aguerrit aux ſifflets, & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille, que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuie le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant qui, au nom du public,

poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs ; le chasseroit infailliblement de la scene, ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent insupportable.

Le même censeur intimideroit la paresse, rappelleroit au théatre (qui le paie) le comédien avide qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même tems de justes louanges à l'acteur zélé & assidu, & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théatrales, tandis qu'il feroit sentir que si tel autre s'y refuse, c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit Le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théatre de la capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en province, en représentant

deux fois par jour ; alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus ; on le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude ; de-là son jeu circonscrit : car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens, que renfermoit son coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet : aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens beaucoup plus étendus étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE V.

Petites loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un uſage indécent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens, qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité *luxurieuſe*.

PAR l'arrangement des *petites loges*, les comédiens enrichis, dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe : la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante : & tel comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs : cette ſomme lui eſt payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque acteur par repréſentation. En payant de ſa perſonne, il déploieroit ſes talens : l'émulation naîtroit de la néceſſité, & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite maîtreſſe s'écrie : " Comment, l'on veut m'aſtreindre à „ entendre une comédie toute entiere, pen„ dant que je ſuis aſſez riche pour n'en écou„ ter qu'une ſcene ? Oh ! c'eſt une tyrannie : il „ n'y a plus de police en France. Puiſque je „ ne peux pas faire venir la comédie chez moi, „ je veux au moins avoir la liberté d'y arriver „ à ſept heures, d'y paroître en ſimple déſha„ billé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je

„ veux y apporter mon chien, mon bougeoir,
„ mon vaſe de nuit; je veux jouir de mon fau-
„ teuil, de ma dormeuſe; recevoir l'hommage
„ de tous mes courtiſans, & m'en aller avant
„ que l'ennui me faiſiſſe : me priver de tant
„ d'avantages, c'eſt attenter à la liberté que
„ donnent le bon goût & la richeſſe (1) „.

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite-loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chaufferette; mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les acteurs. Cependant la dame a dans ſon éventail une petite ouverture où eſt enchâſſé un verre, de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du ſpectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites-loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides au détriment des amateurs, qui ſe rejetent ſur les boulevards, déſeſpéres qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le théatre national.

(1) Ce morceau, avec des guillemets, eſt pris d'une brochure intitulée *les vues ſimples d'un bon homme.*

L'AVANTAGE

L'AVANTAGE de l'art, du public, des auteurs & même des comédiens, exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la desire, la demande, en sent la nécessité ; mais que fait la voix du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art : *Tu n'avanceras point* ; au public, *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner* ; aux auteurs, *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art, & le public & les auteurs se sont vus sous le joug bisarre des gentilshommes de la chambre.

COMMENT & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout à la fois la dignité & les plaisirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théatre ? De quel droit soumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne sait, c'est ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal ; & comme il n'y a rien de petit, dès que la passion s'en mêle, la régence des princes & princesses des cou-

liſſes, & de tout ce qui a rapport aux planches, eſt pour eux une affaire de parti, auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

LES droits des auteurs, peres du théatre, nourriciers des comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottans, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

ILS ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer ces droits & les faire valoir. L'orateur eſt M. Caron de Beaumarchais qui, dans ſes plaiſans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëſman & ſon Parlement : bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs écrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence & à eux-mêmes.

CHAPITRE VI.

Comédiens.

LES comédiens ſeront toujours des *excommuniés*, juſqu'à qu'il plaiſe au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathême : tel eſt l'empire de la coutume, des préjugés ; ou ſi vous l'aimez mieux, de l'inconſéquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de *l'excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

LA demoiſelle Clairon ayant fait un *mémoire à conſulter* ſur cet objet, l'avocat entreprenant & téméraire fut auſſi-tôt *rayé* du tableau, & l'amante de Tancrede ſe trouva obligée de procurer un état à ſon défenſeur, qui avoit perdu le ſien, en tâchant de la réconcilier avec l'égliſe. L'avocat plein de ſon ſujet, monta quelque tems après ſur le théatre, mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla ſe placer ſur ſa tête, ainſi que ſur celle de la demoiſelle Clairon.

ELLE prit quelque tems après de l'humeur contre le public. Un acteur ou une actrice ont toujours tort de bouder cet auguſte ſouverain. Elle avoit refuſé de jouer, la ſalle étant pleine & le rideau levé, à raiſon de je ne ſais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au Fort-l'évêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent, & de ceux qui l'avoient empriſonnée, elle abandonna le théatre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent faute d'exercice. Elle paſſa dans l'obſcurité & loin des applaudiſſemens, des jours qui auroient été remplis & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

LOUIS XIV n'a jamais reçu de comédiens, qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théatre de la nation, où revivent les héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit parmi les acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût

pour le beau : quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des acteurs de petite taille favoriſe la réception d'acteurs encore plus petits, parce que ceux-là s'imaginent par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcene; mais ſi cette manie de rapetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui en voulant faire les héros, ne ſeront que groteſques.

Un acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien quand il ne préſente plus que des os, revêtus d'un parchemin livide, a beau avoir une certaine intelligence, les efforts de ſa fréle poitrine font ſouffrir; & plus il geſticule avec fierté, plus il paroit ſe rapetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiôme relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre, tout l'écraſe & l'anéantit : il eſt trop diſproportionné avec ce

qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puissent lui faire grace.

ALEXANDRE, dira-t-on, pour justifier *le nain tragique*, étoit petit & portoit le col penché ; je l'aurois admiré, de son vivant, dans sa tente, avec sa taille exiguë, & sa tête sur une de ses épaules ; mais mort, j'exige qu'il prenne une stature, un front, un port & un geste qui répondent au conquérant dont le nom rempli l'univers.

CHAPITRE VII.

Langue du Maître aux Cochers.

ON distingue parfaitement le cocher d'une courtisanne, de celui d'un président ; le cocher d'un duc, d'avec celui d'un financier ; mais à la sortie du spectacle, voulez-vous savoir au juste dans quel quartier va se rendre tel équipage ; écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher : au Marais, on dit *au logis* ; dans l'Isle de St. Louis, *à la maison* ; au fauxbourg St.

Germain, *à l'hôtel* ; & dans le fauxbourg St. Honoré, *allez* : on ſent (ſans avoir beſoin d'un commentaire) tout ce que ce dernier mot a d'impoſant.

A la porte des ſpectacles ſe trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor* , qui crie : *Le carroſſe de M. le Marquis! Le carroſſe de Madame la Comteſſe ! Le carroſſe de M. le Préſident !* Sa voix terrible retentit juſqu'au fond des tavernes où boivent les laquais ; juſqu'au fond des billards où les cochers ſe querellent & ſe diſputent : cette voix qui remplit un quartier couvre tout , abſorbe tout , le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers à ce ſignal retentiſſant , abandonnent les pintes & les queues , & courent reprendre la bride des chevaux , & ouvrir la portiere.

CET *aboyeur* , pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine , renonçe au vin & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué , mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable , qui reſſemble à un tocſin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace ; il hurle de même , boit de

même, & meurt comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

CHAPITRE VIII.

Messes.

ON dit par jour à Paris six à sept mille messes, à quinze sols piece. Toutes ces messes ont été fondées par nos bons aïeux, qui pour un rien, commandoient le sacrifice non-sanglant. Entrez dans une église; à droite, à gauche, en face, en arriere, de côté, un prêtre, ou consacre, ou éleve l'hostie, ou la mange, ou prononce l'*Ite missa est.*

DES prêtres Irlandois se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour; & vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnoître la supercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

ON appelloit *messe musquée*, une messe tardive qui se disoit, il y a quelques années, au St. Esprit à deux heures; le beau monde pa-

reſſeux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'à cette heure ; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu la meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *meſſe muſquée*.

. . . . . .

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la meſſe ; on n'y va que le dimanche, pour ne pas ſcandaliſer les laquais, & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

. . . . . .

Le 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord huguenot, puis catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'hoſtie, l'épée à la main, au moment que le prêtre la levoit, dans l'égliſe Notre-Dame, à l'autel de la Ste. Vierge. En voulant percer ladite hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le prêtre qui prit la fuite ; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

. . . . . .

Aussi-tot toutes les meſſes ceſſerent, on

dépouilla les autels de leurs ornemens, l'égliſe fut fermée juſqu'au jour de la *réconciliation.*

LE 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots: *ſacrilege impie.* On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve; il ne donna aucun témoignage de repentir ni de regret de mourir.

LE 12 ſe fit la réparation ſolemnelle du ſacrilege commis. Il y eut une proceſſion générale, où aſſiſterent toutes les Cours ſouveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du ſieur de la Reynie, lieutenant de police. *Voyez la gazette de France 1670, page 771, juſqu'à la page 796.*

AUCUN ſacrilege de cette eſpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre ſiecle, malgré les écrits, les diſcours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aſperſion d'eau-benite, & juſques dans les proceſſions publiques du jubilé, le culte toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que de la Barre d'Abbeville a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce *Crucifix* ſur un pont. Ce crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charrettes, & le chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un crucifix; il avoit de la raiſon & de la philoſophie; il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition; il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus tems.

L'on peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit, ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE IX.

La Fête-Dieu.

LA Fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du catholiciſme. Paris ce jour-là eſt propre, fûr, magnifique & riant; on voit que les égliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamans, que les ornemens ſont d'une richeſſe peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté exceſſivement au peuple; car tous ces tréſors ſtagnans ont été pris ſur lui.

ON dit qu'on a vu, il y a quelques années, à la proceſſion de Saint-Sulpice, deux chevaliers de Saint-Louis careſſer l'orgueil & le faſte des cardinaux, en portant l'extrêmité de leurs longs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appas d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

QUI ne croiroit, en voyant la pompe de cette fête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans ſon ſein? Tous les ordres de l'Etat environnent le Saint-Sacrement, toutes les portes ſont tapiſſées, tous les genoux fléchiſſent, les prêtres ſemblent les dominateurs de la ville, les ſoldats ſont à leurs ordres, les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils meſurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage, la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege; les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés, tout feroit croire que le catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits..... Eh bien! l'on a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion, le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoirs, qui jailliſſent à tems égaux, la beauté des ornemens; l'on a entendu la muſique militaire entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges; l'on a compté les cardinaux, les cordons-bleus, les évêques, les préſidens en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité; l'on a comparé les chaſubles & les chappes des différentes paroiſſes; l'on a parlé des repoſoirs. Voilà ce qui a frappé tous les eſprits;

voilà ce qui a attiré leur respect & leurs hommages.

Le marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoy cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'église, il rassembloit de tous côtés des ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornemens magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une maniere splendide. Comme ses parens sollicitoient son interdiction, à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir un interrogatoire : " Si j'avois donné cet argent à une courtisanne, on ne l'eût pas trouvé » mauvais ; je l'ai appliqué à la décoration du » culte catholique, dans un royaume catholique, & l'on m'en fait un crime ».

Ce millionaire a été interdit sur la requête de ses parens. Les détails de son procès sont infiniment curieux, & le caractere du marquis de Brunoy est un phénomene moral.

CHAPITRE X.

Proteſtans.

LES proteſtans avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir quatorze mille perſonnes; ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes donné par Henri IV ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

ON imagina d'établir ſur ces ruines un couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été préché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de Notre-Seigneur J. C. dans l'Euchariſtie.

AUJOURD'HUI les proteſtans n'ont plus de temple; ils vont chez les ambaſſadeurs proteſtans: ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni

à ceux qui le profeſſent ; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

POURQUOI le Parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civile en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles ? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maîtriſes ?..... J'examinerois le *pourquoi* ; mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

CHAPITRE XI.

Liberté Religieuſe.

LA liberté religieuſe eſt au plus haut degré poſſible à Paris ; jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans ſur une paroiſſe ſans y mettre le pied, & ſans connoître le viſage de votre curé : vous aurez ſoin toutefois d'y rendre le pain beni, d'y faire baptiſer vos enfans ſi vous en

en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres ; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand vous ferez malade, le curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne ſoit impoli, ou que vous ne ſoyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, ſi ſa viſite vous déplait trop fort.

Le prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette claſſe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agoniſe : alors on envoie à la paroiſſe ; le prêtre accourt avec les Saintes-Huiles ; il n'y a plus perſonne ; la bonne intention eſt réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent piſtoles, & l'on a à l'enterrement un ſimulacre de confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie : on lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le curé, le confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content : ainſi le ſage décampe à petit bruit pour l'autre monde, il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer des ſcandales.

IL y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les églises que les personnes qui veulent bien les fréquenter. Elles sont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule ; les femmes composent toujours les trois quarts au moins de l'assemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur style, leur éloquence & leur débit.

ON disoit à un évêque, de quoi vous plaignez-vous ? Avez-vous vu un seul sacrilege ? Un seul philosophe a-t-il troublé le moindre cathéchisme ? Ceux qui prêchent en chaire ont-ils rencontré un seul argumentateur ou contradicteur ? Ils ont constamment joui du plus beau droit possible, celui de n'être jamais interrompus, quoiqu'ils disent..... L'évêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de tems en tems quelques sacrileges ! On penseroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de respect.*

ON n'a refusé la sépulture (que je sache) qu'à M. de Voltaire, & le curé de Saint-Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de sa religion. Dix autres curés, à sa place, l'auroient

enterré, parce qu'il étoit mort; ils l'auroient enterré de plus comme converti & bon catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été dépoſé en terre ſainte; & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'égliſe catholique, par ordre du roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en méle. Le ſang de l'agneau a coulé ſur la tombe de l'auteur de Mahomet; le parti opiniâtre des philoſophes n'en a pas eu le démenti; il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage; car tel eſt leur plaiſir.

Les juifs, les proteſtans, les déiſtes, les athées, les janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des moliniſtes, les *ricciniſtes*, vivent donc à leur fantaiſie. On ne diſpute plus nulle part ſur la religion; c'eſt un vieux procès définitivement jugé, & il étoit bien tems, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un prêtre dans une ſociété: il fait ſon métier gaiement, ainſi qu'un officier fait le ſien. On ne ſcandaliſe plus perſonne, & l'on n'eſt plus ſcandaliſé.

QUAND il arrive un *Jubilé*, on court les égliſes *par ton*; mais cette ferveur eſt paſſagere, & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyans* pour ſe diſtinguer, oublient trois mois après leur rôle, & retombent dans l'inſouciance générale, qui caractériſe aujourd'hui, à ce ſujet, tous les hommes de la capitale qui ne ſont pas peuple.

LES lumieres ont amené ce calme deſirable, & le fanatiſme eſt réduit à ſe dévorer lui-même. On n'entend plus parler du janſéniſme & du moliniſme, que dans quelques maiſons obſcures, où regnent la ſottiſe & l'hypocriſie, & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaiſirs du monde, s'occupent de ces vieilles diſputes devant les habitués de paroiſſe, directeurs nés de la canaille, & preſque confondus avec elle.

CHAPITRE XII.

Plébéïens.

MAIS auſſi la *liberté politique*, qui ſeroit encore plus précieuſe à Paris, eſt nulle. Je ſuppoſe que l'on veuille reſſuſciter parmi nous le nom de *plébéïens*, eh bien! cela ſeroit impoſſible, parce qu'il n'y auroit aucun ſens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire *le plébéïen François*, ainſi que l'on dit le *plébéïen Anglois*. Le plébéïen n'exiſte pas à Paris: il eſt peuple, populace ou bourgeois; il a des titres, des maiſons, des privileges ou des charges; mais il n'a point d'exiſtence politique: il n'a ni l'habitude, ni le pouvoir d'expoſer ſans contrainte ſa haine ou ſon mécontentement. Le plébéïen Anglois juge, pour ainſi dire en corps, ſes intérêts & ſes guides: il a un caractere de raiſon & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en maſſe, n'a point cet inſtinct ſûr qui déméle ce qui lui ſeroit convenable, parce qu'il manque d'inſtruction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le plébéïen Anglois.

COMME il ne jouit point de la liberté de la preſſe, il manquera long-tems de capacité ; il eſt voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, eſt néceſſairement foible : on ne connoît que des ſaillies qui ſe refroidiſſent. Il n'a pas même la liberté de ſe livrer à ſes affections : l'on redouteroit peut-être ſes applaudiſſemens autant que ſes murmures.

PARIS enfin n'a point de bouche publique, par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité : elle ne tonne jamais à l'oreille du ſouverain ; elle ſort d'une maniere timide & détournée, du ſein du petit nombre qui, ſupportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les mépriſes du gouvernement.

AINSI point d'activité, point d'énergie pour les choſes publiques, parce que le peuple n'a pas le droit de parler & d'être écouté. Il ſait très-bien qu'on métamorphoſeroit en attentat ſéditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience, & il ſe rend ſimple ſpectateur des opérations miniſtérielles. Auſſi la ſtupidité & l'ignorance po-

litique font le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe, & je n'en excepte aucun.

CHAPITRE XIII.

Capitation.

TOUTE tête laïque la paie, même le dauphin de France, comme premier sujet. Jean-Jacques Rousseau s'étoit obstiné à ne point payer de capitation, allégant que le bureau de la ville, qui avoit alors le département de l'opéra, lui devoit *soixante mille francs* pour son Devin du village.

ON étoit sur le point d'envoyer garnison dans son grenier, lorsque le receveur, averti à tems, porta le cas litigieux au tribunal du prévôt des marchands, échevins & quarteniers. Il y eut assemblée, & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreusement les *trois livres douze sols* de capitation (1) à l'auteur d'Emile.

(1) C'est la taxe ordinaire d'une servante.

J'OSE atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de reſpect pour les grands écrivains, quels qu'ils fuſſent. *Eh bien!* répondit-il, *ſi l'on s'empare de ma chambre & de mon lit, j'irai m'aſſeoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort.* Il étoit homme à le faire, comme il le diſoit : heureuſement qu'on reconnut à tems quel homme pauvre & illuſtre on pourſuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande poſte.

CET impôt, qui n'a point un titre honorable, alarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il ſoumet ſa perſonne. Il rapporte peu en comparaiſon des autres impoſitions. Il ne diſpoſe pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil ; mais grace au travail financier, il prend depuis quelques années un accroiſſement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, ſi la voix des

réclamations n'étoit pas ouverte. Le prévôt des marchands eſt juge en cette partie ; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation ſe joignent les quâtre ſols pour livre, & la taxe impoſée pour le rétabliſſement du palais, &c. Tout cela compoſe un ſecond impôt, preſque équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raiſon & de l'humanité, l'impôt ſeroit aſſis ſur les arts & le luxe ; tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville, & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas ſa capitation, il n'y auroit pas *d'exécution civile*, c'eſt-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre ſur le carreau ; mais il y auroit *exécution militaire*. Le receveur, au nom du roi de France, vous enverroit *garniſon*, & vous auriez chez vous des ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'OPÉRA donne tous les ans quelques repré-

ſentations extraordinaires pour la *capitation des acteurs* : ainſi ils paient en monnoie de ſinge, c'eſt-à-dire, en ſauts & en gambades : le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols*, & l'on envoie des commandemens *de par le Roi*, dans des recoins placés ſous des ruines, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres paient le tribut avec des poux ; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle s'acquitteroient beaucoup plus facilement ſelon la méthode indienne.

CHAPITRE XIV.

Filles d'opéra.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'opéra ſur-tout eſt entretenu à grands frais, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la Nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchanteresses prodigue ces molles postures, qui jettent l'étincelle des desirs dans de jeunes organes. La hardiesse de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeunesse. On oublie que ces beautés sont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne sont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles semblent pleines du Dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent, & ce n'est que dans leur bras qu'on se désabuse de leurs charmes. Toute victime de la débauche est toujours une froide prêtresse de l'amour.

Une fille est enlevée au pouvoir paternel, dès que son pied a touché les planches du théatre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus solemnelles. Cette fille d'opéra se montre aux foyers toute resplendissante de diamans: elle est respectée de ses compagnes, à raison de sa robe éclatante, de sa voiture légere, de ses chevaux superbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, selon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute, elle traite avec

les airs d'une femme de qualité, le bijoutier ſéduiſant & l'induſtrieuſe marchande de modes. Le magiſtrat déride ſon front en ſa préſence, le courtiſan lui ſourit, le militaire n'oſe la bruſquer. Sa toilette eſt tous les matins ſurchargée de nouveaux préſens : le Pactole ſemble rouler éternellement chez elle.

MAIS la mode qui l'éleva vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, ſe met inſolemment ſur les rangs, brille, l'éclipſe, & la fait déſerter ſon ſallon. La courtiſanne ſuperbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, ſe trouve l'année ſuivante ſeule, avec des dettes immenſes. Tous les amans ſe ſont enfuis ; & quand ſes affaires ſeront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer ſa chauſſure & ſon rouge.

CHAPITRE XV.

Répugnance pour le mariage.

TANDIS que tant de filles jouiſſent d'une liberté licencieuſe, & qui ne tourne pas même au profit de la population, que ferez-vous de ce nombre infini de filles, ſous l'aile de leurs parens, auſteres gardiens de leur pudicité, & qui ſont condamnées par leur indigence ou par leur ſotte fierté, à paſſer leur vie dans le célibat ? Ne ſont-elles pas inceſſamment ſur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

LA beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, ſi une dot ne vient à leur appui : il faut qu'il y ait un vice radical dans notre légiſlation, puiſque les hommes fuient & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en se livrant au luxe, ou nous ne sommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes sans dot; les hommes ne se marient plus ou ne se marient qu'à regret. Quel renversement dans l'ordre social, & quel est le remede à apporter à ce vice politique!

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités, & comment la dissipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes, sur les suites d'un nœud que l'usage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal est fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au scandale!

Détaillons dans les chapitres suivans ce qui fait, pour ainsi dire, du mariage *un objet de dérision.* Tout l'avantage est pour le vice; & que reste-t-il à la vertu?

CHAPITRE XVI.

Le nom que vous voudrez.

LA foule nombreuse des courtisannes qui arrêtent dans leurs filets la jeunesse la plus brillante, & qui l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une espece de femmes qui, sans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'austere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même assurance dans le maintient, mais le regard à-peu-près aussi complaisant : elles ne reçoivent point d'argent, mais elles acceptent des bijoux, qui ont un air de décence. Elles déclament affreusement contre les *filles*, leurs rivales & leurs ennemies ; mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles se plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête secrétement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles savent craindre & non respecter.

L'HOMME qui veut les posséder n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boites, parce que l'or ne sera point de

plusieurs couleurs, & qu'il est indispensable que la mode à cet égard soit constamment suivie.

La mode autorise que ces femmes se montrent au bal, au colisée, aux spectacles, & qu'on ne dise pas en les rencontrant ; *c'est une telle*, mais *c'est Madame une telle, à qui M*** donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire ! tout le cercle des bonnes amies qui, de proche en proche, se prolonge jusqu'à l'infini, prendroit feu, & toutes les fois que le médisant se présenteroit quelque part, on auroit des migraines à son service ; il seroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangemens de société ; & pour se servir du terme reçu, un *monstre*. Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le chapitre.

CHAPITRE XVII.

De certaines femmes.

SI les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace paſſionnée & leurs amoureux tranſports ? La nature leur a donné la pudeur, qui eſt une ſuite du défaut de forces qui leur ont été ſagement refuſées. Aujourd'hui certaines femmes, par déſœuvrement, par curioſité & ſur-tout par ambition, ne s'interdiſent point l'attaque, mais le ſyſtême de la nature n'eſt pas rompu pour cela; les hommes ont le droit de refuſer, ou en ſont quittes pour une *paſſade*.

CE petit chapitre ne ſera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence : ailleurs il ne le ſera que trop. Je n'ai donc pas beſoin de l'achever. C'eſt bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes ; mais je peins Paris.

CHAPITRE XVIII.

Des filles publiques.

ELLES se donnent après tout pour ce qu'elles sont; elles ont un vice de moins, l'hypocrisie : elles ne peuvent causer les ravages qu'une femme libertine & prude occasione souvent sous les fausses apparences de la modestie & de l'amour. Malheureuses victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parens, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offensent, ni de l'outrage, ni du mépris; elles sont avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles se jettent du côté opposé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

MAIS il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption; l'une se livre tout à la fois au plaisir & à l'argent; l'autre est une brute qui n'a plus de sexe, & qui ne sent pas même la dérision qu'elle inspire.

NOUS n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes, ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les faillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires, voués à quarante mille proſtituées. Elles vont à ce nombre.

UN peintre qui a du génie, M. Rétif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti :* les touches en ſont ſi vigoureuſes, que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles ; car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

DISONS ſeulement que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

NOUS ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſa-

tion avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elles abondent en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques, en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit tems de corriger ce mauvais ton ; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules*.

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer, que celles dont le déréglement paroît excuſable ; enſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête-femme, que la *femme galante*.

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la capitale. Il ne faudroit pas que le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché ; il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte, dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée

mise élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au sein de la débauche, & jouir sous la protection des loix mêmes, de sa licence effrénée? Le retour qu'elle fera sur elle-même lui dira qu'il n'y a aucun prix solide attaché à l'exercice de la vertu, & elle se lassera de se combattre elle-même: la raison ne pourra point lui faire appercevoir distinctement les avantages qui résultent de la sagesse; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des séducteurs, sur-tout pour son sexe.

Aussi n'est-il guere possible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles: la corruption dans le dernier ordre des citoyens, ainsi que dans le premier, n'a presque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques*, c'est-à-dire *vulgivagues*, & dix mille environ moins indécentes, qui sont *entretenues*, & qui d'années en années passent en différentes mains. On les appelloit autrefois, *femmes amoureuses*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne sont point *amoureuses*; & si elles sont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent sont beaucoup plus insensés.

LA police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agens mettent ces malheureuſes à contribution, ajoutent leurs déſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyrannique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il n'y a plus de loix pour elle : ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la vile proſtituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils ramportent le prix de la baſſeſſe ! Oui, il y a des êtres au-deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie, & ces êtres ſont *des hommes de police*.

UNE ordonnance de police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la *ſemaine* ou à la *journée*, des *robes*, des *peliſſes*, des *mantelets* & *autres ajuſtemens* ; ce qui prouve d'un côté l'extrême miſere, & de l'autre l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures, qui n'ont ni meubles, ni vêtemens, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer, afin d'être payée à un plus haut prix ; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin*.

TOUTES les ſemaines on en fait des enléve-

mens nocturnes, avec une facilité qui, trop excessive, ne sauroit manquer de déplaire au spéculateur politique, malgré le mépris qu'inspire l'espece que l'on traite ainsi : le spéculateur songera à la violation de l'asyle domestique dans les heures de la nuit, à la foiblesse du sexe, aux mauvais traitemens qu'il essuie, & aux inconvéniens qui en peuvent résulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les dispense pas toujours d'être meres.

On les conduit dans la prison de la rue Saint-Martin, & le dernier vendredi du mois *elles passent à la police* ; c'est-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la sentence qui les condamne à être enfermées à la Salpêtriere. Elles n'ont ni procureurs, ni avocats, ni défenseurs. On les juge fort arbitrairement.

Le lendemain on les fait monter dans un long chariot qui n'est pas couvert. Elles sont toutes debout & pressées. L'une pleure, l'autre gémit ; celle-ci se cache le visage ; les plus effrontées soutiennent les regards de la populace qui les apostrophe ; elles ripostent indécemment, & bravent les huées qui s'élevent sur leur passage.

Ce char scandaleux traverse une partie de la ville en plein jour, & les propos que cette marche occasione, font encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrônes*, avec un peu d'argent, obtiennent la permission d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les visite, & on sépare celles qui sont infectées, pour les envoyer à bicêtre y trouver la cure ou la mort; nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémissant de le tracer, & non guéri de l'impression horrible qu'il a laissé dans tous mes sens.

O toi qui, loin des villes, respire en paix l'air des monts, heureux habitans des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures & intactes, comme la neige qui couronne les sommets resplendissans de ces montagnes qui ceintrent l'horison; dans ce séjour des vertus, aussi éloigné par tes mœurs du siege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts simples & paisibles, ap-

prends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſemens d'une tendre épouſe, & les carreſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante, prêtent de charmes & d'intérêts à la beauté; quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire maniéré, & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt encore un mot ſans idées! Ah! trop heureux républicains, conſervez tous dans vos paiſibles retraites cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques; pleurez ſur le jeune imprudent qui, épris d'un vain faſte, amoureux d'un luxe puéril, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la capitale; retenez-le, enchaînez-le; & de peur que des mots honteux ne viennent à frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire: *Siſte miſer! ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro; ibi horribilis cacomonades veneris tem-*

plum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ ſeu ſaltem vanæ & prorsùs inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirundo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Undè proverbium frequens & ſolemne : omne malum ab urbe.

On peut évaluer à *cinquante millions* par an l'argent que l'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions* ; diſproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitution venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe ; & une infinité de mé-

tiers ne ſubſiſtent que par la circulation rapide des eſpeces qu'entretient le libertinage. L'avare lui-même tire ſon or de ſon coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le beſoin lui ſoumet, & une paſſion plus forte a domté ſa paſſion chérie. Il regrette ſon or, il pleure; mais l'or a coulé.

CHAPITRE XIX.

Courtiſannes.

ON appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamans, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, ſans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui ſe vend à bas prix. Mais le caprice, le ſort, le manege, un peu d'art ou d'eſprit, mettent une énorme diſtance entre des femmes qui n'ont que le même but.

DEPUIS l'altiere Laïs qui vole à Long-champs dans un brillant équipage (que ſans ſa préſence licencieuſe on attribueroit à une jeune ducheſſe), juſqu'à la *raccrocheuſe* qui ſe morfond

le soir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier ! Que de distinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une seule & même chose ! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure, causent ces dénominations qui ne marquent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

ON peut placer les courtisannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un auteur les a très-bien définies. " On les prendroit, dit-il, pour les femmes „ des courtisans; elles ont effectivement tous „ les mêmes vices, emploient les mêmes ru„ ses & les mêmes moyens, font un métier „ aussi désagréable, ont autant de fatigues, „ sont aussi insatiables; en un mot, leur ref„ semblent beaucoup plus, que les femelles „ de certaines especes ne ressemblent à leurs „ mâles „.

CHAPITRE XX.

Le payſan perverti, par M. Rétif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire, malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives, parce qu'il n'eſt pas un pere en province qui, d'après cette lecture, ne fixent conſtamment ſon fils auprès de lui; & c'eſt un très-grand mal que cette manie récente d'envoyer tous les enfans à Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

LES villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la capitale dévore non-ſeulement l'or des parens, mais encore l'honnêteté & la

vertu native de leurs fils, qui paient cher leur imprudente curiosité.

Le silence absolu des littérateurs sur ce roman plein de vie & d'expression, & dont si peu d'entr'eux sont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous engage à déposer ici nos plaintes sur l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & qui ne savent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappans & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoresque.

Est-ce que le regne de l'imagination seroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne sauroit plus s'enfoncer dans ces compositions vastes, morales & attachantes, qui caractérisent les ouvrages de l'abbé Prevost & de son heureux rival, M. Rétif de la Bretonne? On se consume aujourd'hui sur des hémistiches, *nugæ canoræ*: on pese des mots; on écrit des puérilités académiques: voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux! Que nous devenons secs, & étroits!

Il reste à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuse, qui se trouve pressée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant sa fille, qui combat longtems, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ses souffrances, & qui attendoient d'elle ce sacrifice horrible & forcé, elle meurt avec la conscience de la vertu, il est vrai; mais sa mort est sans fruit. Le lendemain de son trépas, sa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il est du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé, sans doute, des meres faciles & criminelles, & à un tel point, que je n'ose ici l'écrire; mais il saura en même tems qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la classe des fictions imaginaires.

CHAPITRE XXI.

Bal de l'Opéra.

LE bal de l'opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé : plus il y a de cohue, & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

QUAND la preſſe eſt conſidérable, les femmes ſe jettent dans le flux & le reflux, & leurs corps délicats ſupportent très-bien d'être comprimés en tout ſens au milieu de la foule, qui tantôt eſt immobile, & tantôt flotte & roule.

IL faut avoir bien peu d'eſprit, dit-on, pour n'en avoir pas ſous le maſque ; ce qu'on y entend eſt cependant beaucoup moins ſpirituel que ce qui ſe dit dans nos cercles. On n'y parle point des perſonnes ni des événemens, & tous les

les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le gouvernement permettoit pour un seul bal un *franc parler absolu*, cela feroit très-piquant.

LES filles entretenues, les ducheſſes, les bourgeoiſes ſont cachées ſous le même domino, & on les diſtingue ; on diſtingue beaucoup moins les hommes, ce qui prouve que les femmes ont en tout genre des nuances plus fines & plus caractériſées.

IL régnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté ; il n'y en a plus ; on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'AI vu à Paris un bal où cinquante **** avoient ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain, mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'EST au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris, ſur-tout, l'on rencontre des ſaideurs aimables.

JE ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement

cette tournure attentive & polie, que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

LES calambours y circulent. Qu'eſt-ce qu'un Calambour, me demandera un étranger? C'eſt ce qu'un ſot trouve bien plus facilement qu'un homme d'eſprit.

QUAND un carme, un cordelier, un bénédictin s'échapant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets, qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

LA ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

ON ſait que l'on envoie une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger; mais ſait-on que dans une lettre on envoie le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille

figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec justesse & précision à cinq cents lieues de distance ?

Le bal de l'opéra a donné lieu à un événement qui tiendra sa place dans l'histoire, en ce qu'il aura servi à prouver que, malgré les changemens des siecles, les anciens usages reviennent rapidement sur leurs pas, lorsque quelques circonstances frappantes rappellent le génie national.

On donne six livres par tête pour entendre une symphonie bruyante & monotone ; mais on se sert de spectacle les uns aux autres. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie ; mais on y va pour dire le lendemain : j'allai hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

CHAPITRE XXII.

Les Demoiſelles.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre comédie*, où l'on fait l'amour à des *demoiſelles*. Notre théatre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des couvens juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules ; & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute bourgeoiſie ſont auſſi dans des couvens ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere, & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

IL n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du ſimple marchand & du peuple, qui aient toute liberté d'aller & de venir, & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les

autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parens. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres, de couturieres.

Plusieurs d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'opéra. Elles ſont plus réſervées & plus décentes; elles ſont ſuſceptibles d'attachement: on les entretient à peu de frais, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les dimanches & fêtes, & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*, qui dédommage de l'ennui de la ſemaine; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir. Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſon.

Or, un auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une demoiſelle, que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parens; & le mariage alors eſt

ordinairement arrêté. Ainſi nos auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théatre des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

ILS doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi, pourquoi dans toutes les comédies *des filles de qualité*, ainſi que des *Comtes* & *Marquis*, tandis qu'un étage plus bas la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la comédie : & ni les Rois, ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiôme. C'en eſt un que l'auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces,

CHAPITRE XXIII.

Galanterie.

ELLE remplace l'amour qui régnoit encore à Paris il n'y a pas plus d'un ſiecle. Du tems de Louis XIV, on mettoit dans ſes goûts de la décence & de la délicateſſe.

LES fortes paſſions ſont rares aujourd'hui ; mais auſſi n'ont-elles pas ce caractere farouche, qui faiſoit ſuccéder la vengeance à la tendreſſe, & les crimes aux plaiſirs les plus doux. On ne ſe bat plus pour les femmes ; leur conduite a rendu ces combats ridicules.

CE que l'imagination, ou exaltée ou trompée, avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé : & à conſidérer le changement d'un œil philoſophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foibleſſe de notre caractere, & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendre un certain reſſort. Nous nous paſſons de force & de gran-

deur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour ?

ON ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux : il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvemens frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

IL ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre ſa liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'ESTIME vraie & ſentie (ajoute-t-on), quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé : & une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages s'évaporent & ne ſont pas dus

à son ame. C'est ainsi que l'on prétend justifier nos mœurs ; mais la patrie dont on parle y a tout perdu.

L'AMOUR, proprement dit, n'est donc plus à Paris, si nous osons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne soumet que nos sens, sans tyranniser la raison ni le devoir ; aussi éloigné de la débauche que de la tendresse, décent dans ses vivacités, quand il peut l'être, & délicat dans son inconstance. Il n'exige point de sacrifices qui nous coûteroient trop chers. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les momens qui sont consacrés au devoir ; il respecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les resserre : enfin, il fait passer l'honneur avant tout, & proscrit également toute foiblesse & toute lâcheté.

LE législateur pourroit effacer aujourd'hui de son code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le séducteur ne l'est que pour celle qui veut bien être séduite, & la véritable vertu peut se conserver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on honneur à mon

ſiecle de l'abſence d'un tel vice ? Je ne le crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'AMOUR ne ſera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs ? Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui : il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

JE dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talens. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglans étoient comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos aïeux : ainſi tout eſt compenſé.

LES grandes paſſions, diſent les apologiſtes du ſiecle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur : il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai ; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la ſomme des plaiſirs,

N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de fortes paſſions.

CHAPITRE XXIV.

Des femmes.

LA remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont pris leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

AJOUTONS que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les miniſtres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amans, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les paient.

ON voit beaucoup de femmes qui diſent

d'après Ninon : *Je me suis fait homme.* Aussi une insultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offensant.

JAMAIS autrefois en parlant du sexe, on ne disoit *les femmes* ; on auroit proféré une expression grossiere.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a dit des choses si dures aux femmes de Paris, que je n'ose même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je pense, en effet, qu'il s'y trouve beaucoup de femmes sensées, véritablement sensibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande constance en amitié. Mais en amour..... Oh ! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui seul a su leur plaire, en ne les flattant pas.

MILORD CHESTERFIELD, après avoir encensé de son mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de son fils, que les femmes parmi nous sont de grands enfans qu'il faut amuser avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

NOUS avons des mines charmantes, des yeux

vifs & malins, des phyſionomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

POURQUOI les femmes aiment-elles la capitale? parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne, elles ne déguiſent pas l'averſion qu'elles reſſentent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

QUELQUE impérieuſe que puiſſe être une femme Pariſienne, elle reconnoitra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme. Mais comme les trois quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité, il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes, & inſolemment altieres.

C'EST le principal défaut de nos femmes que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce ton étrange, parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces,

de sa dignité & de son empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-dessus d'un homme, par son geste ou par son accent, sous peine à l'instant même de paroître odieuse & ridicule. Rien ne la dispense de cette subordination éternelle, fût-elle sur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les passions despotiques & même orgueilleuses: mais il ne lui est pas permis d'être insolente envers un homme, c'est-à-dire, d'oser mépriser son maître.

Les femmes qui ne comprennent guere une idée politique, pour peu qu'elle soit vaste & un peu compliquée, ont des notions admirables sur l'ordre & l'économie domestique. Elles sont précieuses chez un peuple qui vient de naître, & en même tems chez celui qui est tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maisons, le mal que la législation fait au dehors.

Chez les républicains, les femmes ne sont que des ménageres. Mais les femmes sont pleines de lumieres, de sens & d'expérience. Lorsque la nation n'existe point encore, ou bien lors-

qu'elle n'exiſte plus, c'eſt alors qu'il faut les conſulter : car, étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement les doux liens de la ſociabilité.

VOILA leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtiques elles font payer à ce qui les environne la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde. Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe, elles ſe piquent de perfectionner leurs vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

IL eſt néanmoins une claſſe de femmes très-reſpectables ; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfans, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles ſont à Paris l'honneur de leur ſexe.

LA coutume de Paris a trop accordé aux

femmes, ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment, il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès.

De-la, la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon directeur, & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & ſur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immenſe par les agrémens de l'eſprit, les graces du langage & des manieres; elles ſont plus courues, moins reſpectées: on les aime ſans croire à leur amour; elles ont des amans & des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci ont

ont le malheur de les ennuyer. Elles se trouvent seules sur le retour de l'âge, après avoir passé au milieu de tant d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'estime.

Elles ont fait trop de chemin, pour pouvoir revenir à leur sexe ; il faut qu'elles se fassent hommes tout-à-fait, au risque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors sera plus sérieux.

CHAPITRE XXV.

Cocarde.

Ces mêmes femmes qui présidoient aux tournois, qui enrichissoient de leurs mains les cotes-d'armes des leurs amans, qui leur présentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire en donnant une *cocarde*. C'est que l'amour pour la patrie est d'un poids tout aussi léger que le présent.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres, comment les aiment-elles? Savent-elles réellement les apprécier? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

CHAPITRE XXVI.

Séparations.

Le divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſemens qu'y portent des époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage offre une foule d'hommes que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

Notre légiſlation, en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée ſur-tout dans les pays où l'éducation dépouillant le cœur de ſon énergie par-

ticuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce :* car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

Le divorce, dans les pays où il eſt permis eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-il s'étonner ſi ne pouvant briſer cette loi inflexible, & liée mal-à-propos à la religion la plus auſtere, l'homme eſt parvenu, pour ainſi dire, à la ridiculiſer, en la violant tant de fois & ſi ouvertement.

Les ſéparations volontaires ſont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu inſupportable. On le délie de ſoi-même, & ni les loix civiles, ni les loix eccléſiaſtiques, ne vous interrogent ſur cette déſunion, pourvu qu'aucun des contractans ne ſe plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CHAPITRE XXVII.

Contraſte.

LES femmes dans la capitale jouiſſent non-ſeulement de la plus grande liberté poſſible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres ſecretes & particulieres, elles ſont l'ame inviſible de toutes les affaires, elles réuſſiſſent ſans preſque ſortir de chez elles, elles déterminent la voix publique dans des circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

QU'IL y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort, & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive ſe manifeſte de tous côtés : en vain les avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux ; tout cela eſt caſſé à un autre tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques ; & après

avoir ameuté les esprits, finissent par les entrainer.

Mais malheur à celle qui n'est pas mariée; rien ne lui est permis : on lui fait un crime de tout. Les meres sont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoissent tous les tours que les passions peuvent inspirer. Ainsi le rôle de fille est le plus cruel rôle du monde. On la dresse à tous les rians atours de la mignardise & de la coquetterie ; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui servent & embellissent la volupté ; on ne lui impose d'autre devoir que la science de plaire ; & l'on veut que, renonçant au but de tant d'instructions, elle soit froide, sourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

Il faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf, & qui ne sembloit pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien ; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique, elle est tourmentée, dit-on, du desir & du besoin d'avoir un amant.

Eſt-elle gaie, folâtre? Cet enjouement touche à peu de réſerve. Elle ne peut ni rire, ni ſoupirer : on veut qu'elle ſoit fille, & qu'elle ne le ſoit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuient avec les femmes, & les femmes avec les filles. Auſſi ne peuvent-elles pas cauſer enſemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à ſon terme.

CHAPITRE XXVIII.

Les vapeurs.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire eſt d'un phyſicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enleve aux fibres l'élaſticité néceſſaire, pour que les ſecrétions ſe faſſent avec régularité.

De-la, les *vapeurs* qui naiſſent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination eſt d'autant plus active, qu'elle regne ſur des organes délicats qui, inceſſamment flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions, parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'est l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles, & celles-ci ſont ſi-tôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment; il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter & qui voudroit des plaiſirs à l'infini, tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état! c'eſt le ſupplice de toutes

les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans les voluptés dangereuses, & qui, pour se dérober aux travaux imposés par la nature, ont embrassé tous les fantômes de l'opinion.

Nos docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoissent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle est malade, ils disent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre chose que de se traîner de sa baignoire à sa toilette, & de sa toilette à son ottomane. Suivre dans un char commode une fille ennuyeuse d'autres chars, cela s'appelle *se promener*, & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci est même réputé trop violent, & elle n'en use que deux fois le mois.

Ainsi les riches sont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil sec la misere d'autrui, ils n'en sont pas plus heureux ; & ne sachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils sont maudits, sans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE XXIX.

De l'idole de Paris, le joli (1).

J'ENTREPRENDS de prouver que le *joli*, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime ; que l'avantage d'être aimable l'emporte ſur tous les autres, & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer, ſans contredit, pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

ON a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt, comme on ſait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument ? On lui prête des ornemens qui ſeuls

(1) Ce chapitre ironique a déja été imprimé ; mais c'eſt ici ſa véritable place.

le font valoir. Il en eſt de même des mœurs ; on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à rafiner.

LORSQU'UNE nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte au milieu des déſerts brûlans où il s'égare. On fait alors de grandes choſes, mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce, en effet, que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire ? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré : la rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'EST une nature brute qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil ; on s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé ; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſans qui battent majeſtueuſement ſes rives.

ON idolâtre le fantôme de la liberté, &

l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage, qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs : état délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſemens variés ! où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée ! On refuſe dans ces tems groſſiers d'élever des Rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une cour brillante, qui réunit & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans peintres, ſans ſtatuaires, ſans muſiciens, ſans coëffeurs, ſans cuiſiniers, ſans confiſeurs. Il regne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des cloîtres ; tous les divertiſſemens publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, n'allument le feu de l'amour que dans le cœur de leur époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes, elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'au-

torité maritale (noms si judicieusement devenus ridicules parmi nous), jouissent de tous leurs tristes droits. Les mariages sont féconds, & une maniere de vivre uniforme & sérieuse, & le caractere dominant de ce peuple qui ne differe guere des ours.

MAIS, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il sort de cette gravité imposante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il se crée des regles: le goût & la délicatesse viennent & enfantent le *joli*, mille fois plus séduisant. On ne voit plus sur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un sanglier ou d'un cerf. On ne voit plus des héros grossiers dévorer des moutons, des princesses filer ou faire la lessive. On s'honore d'une noble oisiveté; & des mets délicats, remplis de sucs quintessenciés, se succedent pour réveiller un appétit sans cesse éteint & renouvellé.

LES guerriers (si toutefois ils mangent), effleurent l'aile d'un faisan ou celle d'une perdrix; quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de sucreries. On ne vuide plus des outres, on goûte des liqueurs fines;

poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'EST l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'aiſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſemens pour chaſſer l'immortel ennui.

ON voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes, & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'AMOUR n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & forêts; c'eſt une affaire de vanité, & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes, à proportion de ſes amans. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire un grand nombre d'heureux. Tout change, mais c'eſt pour le mieux. Fils! vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere qui penſoit bonnement que la nature lui avoit donné quel-

qu'empire sur vous. Femmes! vous vous moquerez de votre époux; plus de liens gênans, chaque individu est libre, & n'est soumis qu'au joug politique.....

O comme tout devient facile & naturel! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, est à peine un sujet de plaisanterie. Ces idées sublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inspiré ce fanatisme opiniâtre, qui tient à de fortes pensées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroissent plus que sur un stérile papier où elles sont jugées, non sur leur degré d'élévation & de force, mais sur l'expression qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakespear, &c., sont des écrivains *monstrueux*: il est vrai que M. l'académicien est éloigné de cette *monstruosité*.

Ce beau même qui, comme une statue inanimée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne semble plus qu'une image intellectuelle faite pour les rêveries des philosophes. Mais le *joli* est venu à son tour. Le *joli* a touché tous les sens, le *joli* est toujours charmant, jusques dans ses

caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté, il eſt l'orateur des cercles, il attache la curioſité, il orne les talens de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature qu'il imite, ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'est-ce que la beauté ? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le *joli* n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chef-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes, l'œil s'y fixe avec complaiſance, l'œil admire, & l'imagination, toute active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

TRANSPORTONS en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe ſous les noms de Tartares, de Hongrois, &c. : vous appercevrez une haute ſtature, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif; il couche ſur la terre, il brave l'ennemi, les faiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant que les graces ont femblé carreſſer en le formant; il exhale au loin une odeur d'ambre; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs; à peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité; ſa jambe eſt fine & légere; ſes mains ſemblent créées non pour les travaux de Mars, mais pour piller les treſors de l'amour. La ſaillie étincelle en ſortant de ſa bouche de roſe; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle dans le calice des fleurs; il gronde le zéphir, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine

peine s'arrête-t-il sur une idée : son imagination est aussi prompte, aussi changeante, que son être est sémillant.

Eh bien! prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous causera de plaisir à voir ou à entendre.

Passons aux arts. On s'est donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les personnages sont agités de mouvemens convulsifs, où les passions sont peintes sous leurs vraies couleurs: cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majestueux qui regne dans nos grandes salles de spectacle. Mais lorsqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus nécessaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faisoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakespear ou de ce triste Sophocle? O que le tems est bien mieux employé! Le rimeur plaisant, le chansonnier aimable l'emportent même sur les maîtres du Parnasse. Un couplet de chanson, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les

eſprits attentifs; bons ou mauvais, on rit toujours, parce que le *joli* eſt le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorſque l'homme rendu à lui-même & dépouillé de ſa robe, oſe avouer ſes goûts, ſes caprices, & paroître ce qu'il eſt.

LÉGERS Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez aimables frivoliſtes, & faites diſparoître le ſublime Homere, le divin Platon, & tous ceux qui leur reſſemblent.

OUI, le *joli* eſt le Dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures & leur donne un reſſort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le ſublime ne ſont point rares; ils abondent dans la nature; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténebres de ce temple ſolitaire; il ſe déploie ſur la voûte radieuſe du firmament; il vole ſur les ailes des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan, dont la flamme rouge & ſombre embraſe la nue; il accompagne

la majesté de ces vastes débordemens ; il règne sur cet océan qui joint les deux mondes ; il descend dans ces cavernes profondes où la terre montre ses entrailles ouvertes & déchirées. Mais le *joli*, le *joli*, qu'il est rare ! Il se cache avec un soin égal à sa gentillesse ; il faut le découvrir, c'est-à-dire, savoir le reconnoître. Où se trouvent les yeux fins & exercés qui sont dans la confidence de ses graces ? C'est une fleur passagere qu'un rayon va brûler, qu'un souffle va détruire ; c'est à la main de l'homme à la cueillir, sans flétrir son doux velouté ; c'est à elle seule qu'il appartient de composer le bouquet fait pour le sein de la beauté.

C'EST peu ; l'homme unit son industrie à l'ouvrage de la nature, & soudain le goût de l'un surpasse l'orgueilleuse création de l'autre. C'est alors qu'on voit naître ces parterres dessinés, ces bocages soumis à l'ingénieux ciseau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces estampes, ces ariettes & ces vers étincelans, qui mousset comme les perles liquides du Champagne.

HEUREUSE nation, qui avez de jolis apparte-

mens, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies femmes, de jolies productions littéraires; qui prisez avec fureur ces charmantes bagatelles, puissiez-vous prospérer long-tems dans vos jolies idées! perfectionner encore ce joli persifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleusement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere existence!

CHAPITRE XXX.

Les convois.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en est tems. Tout change, tout passe avec une effrayante rapidité; le son des clohes funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt se fondre dans les cercueils; ils sont tout ouverts; ils attendent leur proie. Le magasin est plein; on sait que le nombre des victimes ne diminuera jamais; on a l'expérienee journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le spectacle du trépas fasse moins d'impression. On

est accoutumé aux enterremens, & qui veut être pleuré après sa mort, ne doit pas mourir à Paris. L'on y regarde passer un convoi avec une extrême indifférence.

Les prêtres & les fossoyeurs comptent sur des trépas périodiques; ils connoissent le mois de l'année où la grosse sonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & savent quand les cierges du poids de deux livres sortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés-crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les fosses sont creusées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hiver*, a dit La Fontaine), a reçu ordre de l'église d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le curé & les fabriques calculent chacun de leur côté l'argent que produira la mortalité.

Dans les sociétés, rien de si vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, insérée depuis dans la comédie du Cercle. Monsieur un tel est mort, —— je coupe en cœur, ——

cela eſt fâcheux aſſurément ; ----- vous jouez trefle, Madame, --- c'étoit un honnête homme ; de quoi eſt-il mort ? ---- carreau, --- il s'eſt avifé de mourir ſubitement..... & la partie continue ſans que la moindre altération ſe manifeſte ſur les viſages ; on a froncé les ſourcils par air, mais le cœur eſt demeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterremens, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parens & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer ; il frappe du pied, & dit : *cela eſt bien déſagréable* !

Dans l'eſpace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus dépoſent leurs oſſemens & leurs chairs alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence ; & dans cette eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand nombre de cadavres. Chaque paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de ba-

taille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante, ces mots de la guerre : *ſoldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chaque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité qui, des eſprits, paſſe ſur les fronts.

Un convoi n'eſt pas une cérémonie triſte ; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'égliſe, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poële richement brodé, un *de profundis* en faux-bourdon, quatre-vingts prêtres en ſurplis blancs portant des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiſſent au loin dans les airs : on chante poſément les vêpres ; un maître des cérémonies guide & place l'aſſemblée ; un beau goupillon paſſe dans toutes les mains, on ſe range ſur une même ligne, on ſalue & l'on eſt ſalué avec preſque autant de grace que dans un ſallon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pale lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur

des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indispensable *de profundis*, & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité, le jetter dans la fosse. Un petit goupillon dont les barbes sont rares & usées, trempe dans un sale benitier où l'on a versé l'eau-benite d'une main encore avare ; le plus souvent il est à sec, & la main du fils ou de l'ami (s'il lui en reste un), ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déja loin, quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide, il se trouve seul sur la tombe de son pere, & jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Les billets d'enterremens ressemblent à des invitations : *vous êtes prié d'assister*, &c. on trouve au bas : *de la part de Madame sa veuve*, *de la part de M. son gendre*. On devroit y marquer l'âge du décédé ; mais il n'y a rien de si incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivans.

On paie toujours d'avance à l'église le con-

voi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un *tarif* tout imprimé : vous choiſiſſez combien vous voulez de prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande ſonnerie ? vous paierez tant ; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande : *vous en aurez*

Monſieur le mort, laiſſez-nous faire,
Il ne s'agit que du ſalaire :

tout cela ſe calcule ; tant pour la préſence de M. le curé, &c.

CELUI de Saint-Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de Saint-Pierre-aux-bœufs, attendu qu'il eſt plus gros ſeigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction : cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe ; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps ; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel ; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur ; *tant* pour le confeſſeur ou ſon ſimulacre ; *tant* pour ſes gants blancs.

ON ne viendra chercher le défunt que lorſ-

que vous aurez délivré votre argent : il ne vous feroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier, l'égliſe en tient magaſin & doit ſeule vous la vendre ; c'eſt un accaparement : elle gagne ſur votre biere près de la moitié du prix intrinſeque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier ſoupir, qu'on l'arrache encore chaud de ſon lit ; on ne cherche plus qu'à ſe débarraſſer de ſon corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieuſement dans cette derniere cataſtrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théatrales qu'adore la nation. Elle ne ſe départira jamais de ces deux mauvaiſes & cruelles regles.

On fuit, on abandonne le corps à un *vieillard*. Ce *vieillard* eſt un prêtre indigent & ſubalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt ſols & une bouteille de vin*. Il lit quelquefois à côté du cadavre, au lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle* : familiariſé avec le trépas, il veille indifféremment ſous ſon étole la beauté qui n'eſt plus, & le vieillard qui a terminé ſa carriere ; le cierge

funéraire ne l'attriſte pas : tandis que le benitier eſt au pied du lit, il tire ſa bouteille cachée ſous un coin du linceul, & il abrege, en la vuidant, les longues heures de la nuit.

AVANT les vingt-quatre heures, le corps ſera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere & porté dans le trou.

LE lendemain, on ne diſtinguera plus ſon cercueil ; quatre ou cinq nouveaux peſeront ſur le ſien : c'eſt ce qu'on peut voir, puiſqu'ils ſont le plus ſouvent à découvert, & l'œil (s'il en a le courage), a la permiſſion de les compter. Le foſſoyeur ne jettera de la terre deſſus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requiſe ; ils ne ſeront en terre, proprement dit, que quand il y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera rempli.

ON s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine ; mais les avertiſſemens, ceux mêmes des naturaliſtes, ne font rien ſur les uſages enracinés : plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

CHAPITRE XXXI.

D'un pauvre.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville où les mourans ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

DANS le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où par excellence domine la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée, une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le tems de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les confeſſeurs ne ſor-

toient pas d'une maiſon, & l'extrême-onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourans; car la communauté des prêtres de la paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un capucin vénérable: il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu ſur des haillons dégoûtans. Il étoit ſeul: une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller; pas un meuble, pas une chaiſe; il avoit tout vendu dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés, pendoient une hache & deux ſcies: c'étoit-là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir: mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever: *Prenez courage, mon*

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment l'on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

ami, lui dit le confeſſeur, *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines..... Que des peines*, reprit le moribond d'une voix éteinte? *Vous vous trompez; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie: mon ſommeil étoit tranquille. Je fatiguois le jour, mais je repoſois la nuit. Les outils que vous voyez me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté juſqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui, juſqu'à préſent, a pris ſoin de moi.* Le conſolateur étonné ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit: *Mon fils, puiſque cette vie ne vous a pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu..... Sans doute* (reprit le

moribond, d'un ton de voix ferme & d'un œil assuré), *tout le monde doit y passer à son tour. J'ai su vivre, je saurai mourir : je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire passer par la mort pour arriver à lui. Je sens le moment..... le voici.... adieu, mon pere.*

Voilà le sage, je crois; & cet homme pendant qu'il vivoit, fut peut-être méprisé du riche, qui ne sait point faire usage de la vie, & qui se désole en lâche lorsqu'il s'agit de mourir.

CHAPITRE XXXII.

Aux riches.

Usez, usez donc du moment qui vous reste, pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point sentir l'inévitable remords qui vous attend, si vous endurcissez votre cœur. Entendez-vous les cris des nécessiteux? ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent. Venez, appro-

chez. Quel ſpectacle déplorable ! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville !

Ici, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mamelle, voit ſon ſein épuiſé tromper la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtans la mort prête à l'enlever. Là l'homme, vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective que la conſolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous ! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel, plonge ſur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ces maux ſoient ſans remedes, ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé, le bien qui reſte à faire, & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres,

pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas assez loin, & que son superflu appartenoit de droit & en entier aux indigens. Mais on étouffe cette voix secrete, qui est autant le cri de la justice, que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend son nécessaire au-delà de ses vraies dimensions: on le sent, on cherche à se le cacher; mais on s'avoue à soi-même, qu'on n'a qu'une charité mesquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & secret aveu; tant la conscience est un sentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laisse ceux qui me liront sur cette réflexion, persuadé que s'ils la négligent, elle s'élevera un jour terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien, qu'il sera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée consolante d'avoir été humains, secourables, qui applanira pour eux ce passage si redoutable, pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

CHAPITRE XXXIII.

Suicide.

FERAI-JE ici le tableau du ſombre déſeſpoir? Dirai-je pourquoi on ſe tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans? On a voulu mettre ſur le compte de la philoſophie moderne, ce qui n'eſt au fond, je l'oſerai dire, que l'ouvrage du gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté, le jeu & les loteries trop autoriſées, voilà ce qui occaſione les nombreux ſuicides, dont on n'entendoit preſque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repouſſent; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait paſſer dans la main du Roi; argent, charges, privileges, &c. Les agens de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup

de cabeſtan, ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchainent l'induſtrie.

CEUX qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des philoſophes: ce ſont des indigens, las, excédés de la vie, parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficile.

QUAND rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

(1) De-là le proverbe: *Enfans de Paris, mauvaiſe nourriture.*

La police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un commiſſaire vient ſans robe, dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le curé de la paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie, ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir de dangereuſes ſuites, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus, la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue, parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet

le plus ſouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

PLUSIEURS ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au lieutenant de police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'hiſtoire d'après ces papiers, pourront révoquer en doute ce que j'avance ici; mais il n'eſt que trop vrai, que le ſuicide eſt plus commun aujourd'hui à Paris, que dans toute autre ville du monde connu.

CHAPITRE XXXIV.

Filets de Saint-Cloud.

LES corps des malheureux qui ſe noient, n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent (excepté pendant les tems des glaces), *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce

monde ſans laiſſer ancune trace, eſt reconnu ; ſes reſtes viennent atteſter à la *morgue* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

DANS une fête publique que l'on donna il y a trente-deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes, le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva *les filets de Saint-Cloud*, afin que rien n'atteſtât la multitude des victimes.

ON trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariés de la capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CHAPITRE XXXV.

Capitaliſtes.

LE peuple n'a plus d'argent, voilà le grand mal. On lui ſous-tire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des capitaliſtes & de leurs adhérens recele au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

STAGNANTE pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abyme tout concurrent, eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou ſix années tout l'argent paſſe

tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce, l'on demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend que ce mot: de *l'argent*, de *l'argent*, encore de *l'argent*; qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de *l'argent*. Que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés, qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglemens, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

CHAPITRE XXXVI.

L'hôtel des fermes.

JE ne passe point devant l'hôtel des fermes, sans pousser un profond soupir : je me dis ; là, s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il rentre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux ! quel contrat funeste & illusoire a signé le souverain ! Il a consenti à la misere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverser cette immense & infernale machine, qui saisit à la gorge chaque citoyen, pompe son sang sans qu'il puisse résister, & le dispense à deux ou trois cents particuliers, qui possedent la masse entiere des richesses. Chaque plume de commis me paroît un tube meurtrier, qui écrase le commerce, l'activité, l'industrie. La ferme est l'épouvantail qui comprime tous les desseins hardis & généreux. On ne songe plus dans cette anarchie qu'à se jetter du parti des voleurs ; & l'horrible finance se soutient par

ſes déprédations mêmes. Là enfin, on tient école publique de pillages rafinés ; là, on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois; mais il faut bien que ſes gains ſoient encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de ce ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres ! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-tems au déſavantage du ſouverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être ſûr que ſon nom ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi ceux que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que

voilà ce qu'il a fait de mieux : le reſte..... il auroit peut-être dû ou anéantir la finance d'un ſeul coup, ou mieux la ménager, juſqu'à un moment déciſif..... Il auroit peut-être dû..... mais ceci n'eſt pas de mon ſujet. C'eſt à lui d'achever ſes opérations, & à moi d'achever mon livre.

CHAPITRE XXXVII.

Les Egoïſtes.

JE les rencontre en foule, ces êtres vils & mépriſables, qui concentrent toutes leurs penſées dans leur cercle étroit & borné, & qui immoleroient volontiers tout ce qui les environne, au point où ils réſident. Ils ont tout à la fois une ame inſenſible qui ſe peint ſur leurs phyſionomies avides, & une raiſon bornée qui ſe décele dans leurs moindres diſcours. Ils ont détruit les rapports qui font la force des ſociétés; ils ont interrompu la circulation des ſervices mutuels. Si chacun ſuivoit malheureuſement le ſyſtême qu'ils ont adopté, il n'y auroit plus l'ombre de concorde; on ne verroit

plus que des individus armés les uns contre les autres.

Et comment, après cela, auront-ils le front d'exiger, n'aimant perſonne, que quelqu'un les aime; qu'avilis par la cupidité, quelqu'un les eſtime; qu'ayant opprimé l'Etat, ſans lui rien rendre, leurs noms ſoient à côté des hommes qui en ſont la gloire & l'honneur? Ils oſeront regarder d'un œil dédaigneux l'écrivain incorruptible qui, loin d'envier leurs coupables richeſſes, les a en horreur. Qu'ils tremblent! Il tient le burin immortel, qui les gravera au front du ſceau de leur infamie.

Méprisables égoïſtes, je m'adreſſerai ici à l'un de vous: ---- que deviendra, au milieu de vos principes, l'amitié, la bonté, la charité, tout ce qui ôte à l'homme une partie de ſes miſeres & de ſa foibleſſe? Ingrat! ſi tu n'es pas totalement endurci & mort au bien, ouvre les yeux; regarde autour de toi; conſidere ce que tu dois à tes concitoyens. On a ſongé que tu viendrois ſur la terre bien avant ta naiſſance; on t'a préparé des jouiſſances dont tu n'es pas digne aujourd'hui, puiſque tu veux jouir ſeul.

Ces maisons bâties, ces rues alignées, ces chemins, ces arbres antiques & chevelus, ces arts consolateurs, ces vaisseaux qui couvrent les mers, ces agriculteurs qui ont défriché les terres, ces loix sages, cette police, qui fondent ta tranquillité, qui t'assurent la propriété du trésor que tu couves des yeux, tout porte l'empreinte d'un génie bienfaisant, qui a étendu ses vues dans l'avenir, qui ne s'est point borné à des commodités personnelles & passageres, qui a embrassé dans une prévoyance généreuse les êtres qui dormoient encore dans la nuit du néant : & lorsqu'avançant dans l'âge, & participant à des siecles de travaux accumulés & de combinaisons infinies, tu jouis des agrémens de la société perfectionnée; lâche! tu croirois être quitte envers elle, en te déclarant un personnage opulent & isolé; tu rapporterois tout à toi sans honte & sans pudeur; tu croirois pouvoir disposer de ton or à ta volonté, pour satisfaire tes vains caprices & tes folles fantaisies; tu ne feras rien d'utile, rien de grand!.... Tu me fais horreur : ta froideur annonce une corruption profonde, & le dernier degré d'insensibilité. Ah! puisque ton cœur est mort, & ne peut sentir la joie de l'homme qui a été utile

à ſes ſemblables, contemple du moins les hommages qu'on lui rend, quand il a payé la dette premiere & ſacrée, quand il a laiſſé ſur la terre quelques traces d'une ame généreuſe & bienfaiſante. S'il t'es interdit de goûter les ſatisfactions intérieures, qui dilatent l'ame de cet homme juſte & bon, ſoit témoin de l'eſtime, de l'admiration, du reſpect qui accompagnent ſes pas, & vois qu'il eſt d'autres avantages que ceux que l'or procure : car il ne s'ennoblit réellement, qu'en ſervant au bonheur des humains.

Il y a enſuite les égoïſtes littéraires, c'eſt-à-dire, ces auteurs qui ne parlent que de leurs ouvrages, de leurs querelles, qui vous forcent violemment à les admirer, qui ſont dans une adoration perpétuelle de leurs talens. Inſupportables dans la ſociété, on ne peut les écouter, que pour ſuivre curieuſement toutes les ruſes mal-adroites de l'amour-propre, & pour voir juſqu'à quel point il rabaiſſe quelquefois un homme d'eſprit au niveau d'un ſot.

Les Coryphées de l'égoïſme littéraire, ſont : Cicéron chez les anciens, Buſſy-Rabutin dans

le ſiecle dernier ; & de nos jours. . . . .

. . . . . Je laiſſe les noms en blanc, afin que chacun y écrive celui des auteurs qui nous faſtidient de leur mérite réel ou prétendu.

CHAPITRE XXXVIII.

Ce qu'on ne voit point.

IL n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux : les plus riches meurent, & ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs cœurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres : ils ſont égoïſtes même dans le tombeau : infideles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins, que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens, lorſqu'on n'en pourra plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas

quitter la vie, ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

ON n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je ſache, laiſſer un legs à un homme pauvre & utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort, comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité, & ce qui ſeroit plus pur encore, ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité & en devient la récompenſe.

RIEN n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſéchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections qui caractériſent les teſtamens: il en faut dix mille, pour en citer un qui ſoit digne d'un être fait pour être regretté; de grands hommes mêmes n'ont pas ſu faire ce dernier acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté & de nos vertus. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre? Comment

ment ne compose-t-on pas à loisir cette œuvre où l'ame paroit à nud ?

CHAPITRE XXXIX.

Usurier.

TEL usurier voilé fait gagner le tiers de son capital chaque année, sans industrie & sans risques. La foule de ces agioteurs effrontés ne dissimule guere les voies criminelles qu'ils emploient ; ils en font même une espece de trophée quand ils se rassemblent entr'eux.

ON soupe souvent en bonne compagnie à côté d'un usurier de cette sorte, mais qui n'en porte pas le nom, parce qu'il a des agens subalternes qui exposent leur front à la honte & au mépris. Pour le prêteur en chef, on ne le voit jamais ; aussi conserve-t-il l'estime publique, quoiqu'on soupçonne qu'il fait valoir son argent de cette maniere.

L'AFFAIRE du comte de Morangiés (si fameuse par les plaidoyers de Linguet, & sur-tout

par ſon iſſue), véridiquement détaillée, mettroit peut-être dans un jour éclatant, de quelles ſources illuſtres découle ſouvent l'uſure qui ravage la capitale.

Les Pariſiens, dit le proverbe, *mangent le pain blanc avant le pain bis.* Les jeunes gens, maîtres de trop bonne heure de leur fortune, prennent leurs fantaiſies pour des beſoins, & ils ne ſe réveillent de cette folie que dans l'âge où l'on eſt incapable de réparer le vuide.

C'est à eux ſur-tout que les uſuriers s'attachent: je ne parle pas ici de cette foule de mercenaires qui prêtent à la petite ſemaine; ceux-ci ſont ſouvent moins âpres, moins barbares; d'ailleurs ils ſont pauvres. Mais je parle de ces riches qui s'étudient encore à dépouiller ceux qui entrent dans le monde, qui mettent à profit leurs foibleſſes & leur inexpérience, & qui jouiſſent de leurs larcins, *par des contrats paſſés devant notaires.* Comment les qualifier? On dit néanmoins M. un tel vient d'acheter une terre; on ne dit pas que le même qui l'a fait ſaiſir pardeſſous main, eſt celui qui ſe l'approprie pour une ſomme modique.

Ces uſuriers là ne prêtent pas ſur gages ; ils ſont cent fois plus dangereux ; ils eſcamottent les biens & apanages des familles les plus diſtinguées, & l'opprobre n'accompagne point leurs pas !

Il ne faut point ranger dans la claſſe des uſuriers, les *eſcompteurs* à ſix, à ſept & même à huit pour cent par an : ils font un métier honnête & utile. L'argent eſt une marchandiſe ; l'intérêt en peut hauſſer dans certaines circonſtances ; le meilleur papier n'eſt pas à l'abri des accidens ou des retards : l'eſcompte peut donc être proportionné à ces différens riſques ; & quand des loix bizarres ont voulu régler l'intérêt de l'argent, ces loix ont été faites par des hommes deſpotiques, qui vouloient emprunter à bas prix. Rien ne gêne plus la circulation, n'enchaîne plus l'activité & l'induſtrie, que ces petites loix eccléſiaſtiques ; loix aveugles qui contrediſent les grandes loix politiques, leſquelles font la ſplendeur & la richeſſe des nations. C'eſt ce qui a été très-bien développé dans un ouvrage moderne fait pour en enfanter d'autres ſur ces matieres peu débrouillées parmi nous.

CHAPITRE XL.

Mont de piété.

MAIS l'on vient enfin d'établir un *mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *lombard*; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement ſi long-tems deſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vus forcés dans leurs inviſibles retranchemens. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnanime; car l'on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

RIEN ne prouve mieux le beſoin que la capitale avoit de ce *lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. L'on raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici, avant d'avoir pris des informa-

sions plus particulieres, qui m'autorisent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer sans doute la quantité prodigieuse qu'on y en a porté. Ce que je sais, c'est que j'ai vu sur les lieux soixante à quatre-vingt personnes qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excedoit pas *six livres*. L'un portoit ses chemises, celui-ci un meuble, celui-là un débris d'armoire, l'autre ses boucles de souliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule se renouvelle presque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la disette extrême où sont plongés le plus grand nombre des habitans.

QUE donneroit-on à un auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuscrit? Par exemple *l'Esprit des loix* ou *l'Emile* non imprimés: qu'en diroit l'huissier priseur? A quel taux mettroit-il l'ouvrage?

L'OPULENCE emprunte de même que la pauvreté. Telle femme sort d'un équipage enveloppée dans son capot, & y dépose pour vingt-cinq mille francs de diamans, pour jouer le soir.

Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

LE mont de piété a fait tomber les diamans, parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage, & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec ce brillant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe, dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple: le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette fréle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés; nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font offrent beaucoup d'objets de luxe à un vil prix, ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands; mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

IL s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration: on rudoie un peu trop

le pauvre peuple : on prise les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix, ce qui rend le secours presqu'inutile. Il faudroit que le sentiment de la charité dominât entiérement, & l'emportât sur de futiles & vaines considérations. Il ne seroit pas difficile de faire de cet établissement le *temple de la miséricorde*, généreuse, active & compatissante. Le bien est commencé ; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à satisfaire sur-tout les plus infortunés ?

CHAPITRE XLI.

Monopole.

UN homme s'empare d'une espece de denrées en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppressif. C'étoit originairement un échange équitable ; il n'y a plus de proportion, elle est rompue ; une partie des contractans est écrasée ; ce n'est plus un *commerce*, c'est un *monopole* ; je suis violenté. Cet homme tyrannique me

vend la chose plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la possede seul : il doit être puni par les loix.

Mais si cette marchandise est de premiere nécessité ; si c'est du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c., il est mon véritable assassin. Que l'on entasse les sophismes ; que les économistes viennent me prouver que le bled est à lui, & qu'il est libre d'y mettre un prix arbitraire, ce vendeur sera toujours un barbare ; il me voit souffrir, & il augmente le marché suivant ; il fait la famine & il en rit.

Il sera puni, me dira-t-on, il se trompera tôt ou tard dans ses calculs ; mais ses spéculations erronées auront été bien plus dangereuses pour moi que pour lui ; car s'il perd son argent, moi j'aurai perdu la vie.

Non, tant que les hommes seront avides, intéressés, insensibles, il ne faut pas que les denrées de premiere nécessité soient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il est ridicule & honteux de livrer à l'étranger, pour 30 sols de plus sur un setier, le bled que j'ai vu croître sous mes yeux ; le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de son sol.

LES monopoles, tantôt sur les œufs, tantôt sur les légumes, tantôt sur les fruits, tantôt sur les épices, ne sont que trop fréquens dans la capitale, & l'on pourroit accuser les suppôts de la police de complicité ; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font détester l'existence.

QUELQUEFOIS les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croient impénétrables, ils jouissent des fruits infames de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms jusqu'alors respectés ; c'est un nouveau forfait de l'opulence, & presqu'inconnu avant ce siecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires & même les laitues.

VOICI quatre vers sur les monopoleurs, par M. *Dorat.*

Ils engloutissent tout par un trafic honteux,
Souvent même leurs mains par de lâches adresses,
Détournent de Cérès les solides richesses,
Et la fertilité disparoît devant eux.

CHAPITRE XLII.

Le regrat.

LE *regrat* eſt encore ce qui tue la partie indigente des habitans de la capitale. Cette malheureuſe portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens. N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ces proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette claſſe infortunée, qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail, ce qu'ils ont déja acheté en détail.

AINSI le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. paient le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le duc d'Orléans & le prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus, qui em-

péchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les comeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret; car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace:* plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple *treize ſols la livre* (1), eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures, qui en compoſent près de la moitié. La ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regratiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce ſel treize ſols: ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte. Un abus auſſi intolérable eſt public.

(1) Treize ſols une livre de ſel! tandis que la nature le donne à notre royaume preſque pour rien.

LA ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement : car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres, & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent.

LE vin que l'on vend dans les cabarets en détail, eſt de même falſifié, & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin, pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes.

IL n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier compoſe ſecrétement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux, & toujours criminels, ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

ENFIN, les farines gâtées ont été diſtribuées

quelquefois de force aux boulangers des faux-bourgs, parce que l'adminiſtration qui avoit fait magaſin de farines, quand elles furent endommagées par pluſieurs accidens, ne voulut pas perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1). O ſoleil, tu éclaires de ſemblables forfaits!

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux dans la main des hommes puiſſans : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi ?* diſoit un ſouverain à qui on propoſoit un accaparement.

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

CHAPITRE XLIII.

Falsifications.

ON devroit bien éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c., parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes qui, pour la plupart, nuisent à la santé des citoyens. L'invigilance de la police à cet égard, mérite qu'on lui en fasse des reproches ; mais souvent aussi les présens que ces falsificateurs font aux subalternes prépposés, leur assurent une impunité dangereuse. Quoi de plus important néanmoins à surveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la santé publique ?

ON poursuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne poursuivroit pas de même celui qui m'empoisonne ! Quelle contradiction !

*

CHAPITRE XLIV.

Mendians.

ET comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville qu'on appelle ſuperbe, ne pullule pas de mendians? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre, & il ne revient point de ſa ſurpriſe. Autant de mendians, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer, comme on a fait, dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

ON n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre, ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé pluſieurs plans également bons, & ils n'ont qu'à choiſir.

IL paroît que chez les anciens il y avoit des pauvres, mais point d'indigens. On voit que les

eſclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs amis : il n'eſt point dit, dans aucun auteur, qu'on rencontrât dans les villes de ces objets ſales & dégoûtans, qui déterminent violemment la pitié, ou repouſſent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémiſſemens qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la légiſlation, plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoiqu'en diſent les ſyſtêmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims. Ils s'épuiſent en jardins-fleuriſtes, & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres en 1779, & dans les années ſuivantes, avec une atrocité & une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle humain & éclairé. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſon où l'indigence eſt punie comme le crime.

On vit des enlévemens qui se faisoient de nuit par des ordres secrets. Des vieillards, des enfans, des femmes, perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jettés dans des prisons infectes, sans qu'on fût leur imposer un travail consolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miséricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit que l'indigence est voisine du crime, que les séditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre: & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le désespoir de cette foule de nécessiteux, parce qu'on sentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, étouffons-les d'avance, & ils furent étouffés; on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont cessé en grande partie. On ne sauroit en accuser que des subalternes avides, qui outre-passent leur pouvoir, & qui frappent sur le pauvre sans défense, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus séveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs

bras, ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre dans la capitale; ce qui jette dans la mendicité des hommes las de tourmenter leur exiſtence preſque infructueuſement.

LE voyageur, dont le premier coup-d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre, corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, qui eſt le plus mal nourri, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement. Enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la muſique. L'Anglois bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraiſſe ſans ſoucis. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé

dans les carrieres, perché sur les toits, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puissans, & écrasé comme un insecte, dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la sueur de son front une chétive subsistance, qui ne fait que prolonger ses jours, sans lui assurer un sort paisible pour sa vieillesse.

CHAPITRE XLV.

Mendians valides.

MAIS, s'il est plusieurs mendians que la misere force à tendre la main, & qui, affaissés sous le poids du malheur, ont dans le geste l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu sombre du désespoir, il est aussi un grand nombre de gueux hypocrites qui, par des gémissemens imposteurs & des infirmités factices, surprennent votre libéralité, & trompent votre compassion.

D'UNE voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu,

& vous pourſuivent dans les rues avec ce nom ſacré ; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant : entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouffrans, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent.

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple. Mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous, vous verrez tous ces eſtropiés droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boiteux a jeté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin, le manchot prend un violon, le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique, de la violence qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets ; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La com-

munauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne connoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentimens de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfans qui proviennent de ces commerces infames & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux qui ont beſoin d'un objet innocent, pour exciter la pitié du public. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qu'on lui a donnée.

Lorsqu'ils manquent d'enfans, ces miſérables enlevent ceux d'autrui: alors ils contournent & diſloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent des *jambes & des bras de Dieu.*

Cet infame & criminel métier enrichiſſoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu

la sévérité de la police sur cet article. On a vu des mendians donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

MAIS comment ose-t-on punir la mendicité, lorsqu'on voit celle des ordres religieux revêtue d'une apparence légale, & pour ainsi dire, consacrée ? Ces ordres sont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité ; mais l'exemple n'est-il pas dangereux ? Et comment peut-on établir une différence entre des fainéans vêtus d'un froc, & des fainéans de profession qui subsistent de la charité publique ?

TOUTES ces filles qui, le soir vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être considérées comme de jeunes mendiantes ; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.

CHAPITRE XLVI.

Néceſſiteux.

IL n'eſt preſque pas poſſible dans la ſituation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne ſe trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *néceſſiteux* qui n'ont qu'une exiſtence précaire, & que la premiere loi eſt qu'il faut vivre. L'horrible inégalité des fortunes qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout, & la multitude rien, les peres de familles dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & rentes viageres, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfans que des contrats en parchemin, annullés à leur décès, le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche, qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier, les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des Etats, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, tout précipite l'infortuné dans un nouveau déſordre.

ARRIVENT les loix pénales, entourées de bourreaux, mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point fu prévoir. Les potences, les échafauds, les roues, les galeres, inutiles vengeances! Les mêmes délits recommencent, parce que la fource n'en a pas été fermée; il en eft de même de ces plaies qui verfent toujours un fang corrompu, parce qu'on n'attaque pas la maffe infectée.

LES riches ne font pas devenus plus humains. L'injufte diftribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les fupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiffoit de leur fituation : leurs befoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obfervateurs des loix, fi les loix les euffent protégés en quelque chofe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouffoit. La faim d'un côté, de l'autre, des peines atroces, les tenoient en fufpens. Jugez de l'impérieufe & cruelle néceffité, puifqu'ils ont hafardé leurs vies. Je ne parle point ici de ces crimes atroces & réfléchis, qu'enfante la vengeance & la trahifon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens. C'eft la fociété qui a commencé le mal, parce

qu'elle n'a pas assez travaillé sur la subsistance commune, que tous ont droit d'attendre, & le malheureux qui monte sur l'échafaud, me paroit toujours accuser un riche.

CHAPITRE XLVII.

L'Hôtel-Dieu.

J'IRAI à l'hôpital, s'écrie le pauvre Parisien ; *mon pere y est mort, & j'y mourrai aussi ;* & le voilà moitié consolé. Quelle abnégation ! quelle profonde insensibilité !

CRUELLE charité que celle de nos hôpitaux ! Fatal secours, appas trompeurs & funestes ! Mort cent fois plus triste & plus affreuse que celle que l'indigent recevroit sous ses toits, abandonné à lui-même & à la nature ! La maison de Dieu, & on ose l'appeller ainsi ! Le mépris de l'humanité semble ajouter aux maux qu'on y souffre. Le médecin, le chirurgien sont payés, d'accord : les remedes ne coûtent rien, je le sais : mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre ; on lui mettra le

ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déja ſon ame épouvantée..... la maiſon de Dieu! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent; la pitié même ſera aveugle & meurtriere; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la compaſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité..... la maiſon de Dieu! tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraire feront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

QUI ne fuiroit ces hoſpices ſanglans & dénaturés? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger, & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe

mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette administration importante est confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand scandale subsiste; que, tandis que tous les biens du clergé appartiennent de droit aux pauvres, disent les saints canons, le clergé n'a point secouru puissamment l'humanité souffrante, & que son zele a paru tiede sur le devoir le plus sacré que ses obligations lui imposoient.

QUE seroit-ce, si le vol sacrilege des biens destinés au soulagement des misérables, si ces richesses détournées faisoient sortir la cruauté, des établissemens même fondés par la bienfaisance? Est-il sous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuse hautement ces régisseurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendrissement & respect.

L'HOTEL-DIEU a été fondé en 660, par Saint-Landry & le comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre sexe, sans exception de personnes. Le juif, le turc, le protestant, l'idolâtre, le chrétien, y entrent

également. Il y a douze cents lits, & le nombre des malades se monte à cinq ou six mille. Comptez pour l'hôpital général dix à douze mille personnes, pour bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne savent où poser leur tête. Car dans nos gouvernemens modernes, on reçoit l'existence sans obtenir le point où doit reposer cette même existence.

Il est presque impossible de savoir quels sont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils sont immenses; & ce qui le feroit croire, c'est l'attention que l'on a d'en dérober la connoissance au public. Les abus paroîtroient beaucoup plus révoltans à côté de cette opulence. Rapprochez la *maison de charité* de Lyon, & l'*hôpital de Versailles*, de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la soulevent & qui ne lui permettent pas de passer sur cet objet sans exhaler sa profonde indignation.

On espéroit que le dernier incendie tour-

neroit à l'avantage des malades ; qu'on bâtiroit ſur un nouvel emplacement un édifice plus ſpacieux, plus ſain ; mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'HOTEL-DIEU de Paris a tout ce qu'il faut pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon atmoſphere humide, & peu aéré ; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

LES maladies les plus ſimples dans leur principe, acquierent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air ; c'eſt par la même raiſon que les plaies ſimples à la tête & aux jambes ſont mortelles dans cet hôpital.

RIEN ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à bicêtre : il meurt le cinquieme des malades ; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifférence !

IL eſt prouvé par l'expérience & par les ob-

ſervations des phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte : on peut ajouter que toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

PUISSE-T-IL ſe rencontrer des hommes aſſez courageux, pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger, cette partie de l'adminiſtration publique ! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement ! puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité !

ON croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la capitale ; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi longtems, & dans le choix des moyens & dans l'exécution.

CHAPITRE XLVIII.

Clamart.

LES corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement ſont portés à clamart : c'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere ; ils ſont couſus dans une ſerpiliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit, & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul ; d'autres ont crié qu'ils étoient vivans, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

CE chariot eſt traîné par douze hommes : un prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre ; mais alors tout eſt égal.

CE chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin ; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dor-

ment : il faut ſe trouver ſur la route pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

ON l'a vu dans certains tems de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures : il peut contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfans entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde, on y jette enſuite de la chaux vive ; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitans que renferme Paris.

L'ARRET du Parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

LA populace ne manque pas le jour de la fête des morts d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de de funérailles, eſt le champ où les jeunes chirurgiens

turgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres, pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté : ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

CHAPITRE XLIX.

Les enfans-trouvés.

L'HÔPITAL des enfans-trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la province de Normandie, on a calculé d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfans ſur cent huit : voyez la gazette des Deux-Ponts, du 9 Avril 1771 ; le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil dans pluſieurs provinces du royaume.

SEPT à huit mille enfans légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y

a donc sept mille peres malheureux qui renoncent au sentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de nécessiteux, & ce fut de tout tems l'indigence qui causa la plupart des désordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aisance, les citoyens même des dernieres classes sont fideles à la loi de la nature ; la misere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne considérer que les causes ordinaires qui précipitent les enfans dans ce malheureux gouffre, mille raisons pressantes excusent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de se trouver réduits à cette cruelle nécessité. Les calamités nationales ont épuisé peu-à-peu les forces & les ressources du corps politique, mais il est une foule d'autres causes secondes, qu'il sera très-aisé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir à la constitution politique de la capitale.

La difficulté de vivre s'y fait sentir de plus

en plus. Quelque envie qu'aient tous les individus de ſe procurer de quoi ſubſiſter honnêtement, il ne leur eſt pas également poſſible d'y parvenir. Et comment ſonger à la ſubſiſtance des enfans, quand celle qui accouche eſt elle-même dans la miſere, & ne voit de ſon lit que des murailles dépouillées!

Le quart de Paris ne ſait pas bien ſûrement la veille ſi ſes travaux lui fourniront de quoi ſubſiſter le lendemain. Faut-il être étonné qu'on ſe porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal phyſique?

En tout tems, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalités, on reçoit tous les enfans nouveaux-nés qu'on préſente à cet hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets: l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois, ce qui prouve que la légiſlation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a une foibleſſe, la dérobe à

tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe, d'accord : mais, outre qu'il eſt des inconvéniens inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

ON avoit propoſé de faire de tous ces enfans-trouvés autant de ſoldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

LA tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint-Vincent-de-Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele), offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction ou au libertinage.

J'AI dit que le nombre des enfans-trouvés

montoit à ſept mille par année ; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfans viennent de la province. Là, quand un fille devient mere, elle fait partir ſecrétement l'enfant qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé au moment de ſa naiſſance, eſt recueilli de lieue en lieue par des mains mercenaires. Hélas ! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un le *Sueur* qui, dans ce tranſport, va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage ; l'oſerai-je dire, au défaut de la nourriture ; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie, à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris, parce que le ſort lui aura donné à la *creche* une nourrice Normande ou Picarde.

C'est un homme qui apporte ſur ſon dos les enfans nouveaux-nés, dans une boite matelaſſée qui peut en contenir trois. Ils ſont de bout dans leur mailliot, reſpirant l'air par en

haut. L'homme ne s'arrête pas pour prendre ſes repas, & leur faire ſucer un peu de lait. Quand il ouvre ſa boîte, il en trouve ſouvent un de mort ; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'hôpital, il repart ſur-le-champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne-pain.*

PRESQUE tous les enfans qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu dans une ſeule année neuf cents enfans expoſés. Quelle matiere à réflexion !

IL ſeroit tems de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels ; ou il faudroit épargner à ces enfans ce tranſport pénible qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

EN Pruſſe toutes les filles nourriſſent leurs enfans, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui les offenſeroit de paroles dans cette au-

guſte fonction de la nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres ; voilà ce qu'a fait un Roi philoſophe ; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

CHAPITRE L.

Loterie royale de France.

Autre ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, ſous peine de banniſſement : pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes

les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit assez de maux intestins à combattre sans celui-là.

LES entrepreneurs savent très-bien que leur gain est immense & infaillible ; que le nombre des perdans doit surpasser de beaucoup ceux qui gagnent ; que presque toutes les chances sont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la mise & le lot ; & ils font jouer au pauvre peuple deux fois par mois le jeu le plus insensé & le plus dévorant. Le stupide vulgaire se flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quines*.

LES suites funestes de cette cruelle loterie sont incalculables. L'illusion fait porter aux cent douze bureaux, l'argent réservé à des devoirs essentiels. Les domestiques, incités par un appas dangereux, trompent & volent leurs maitres. Les parens aveuglés par leur tendresse, croient doubler leur fortune, & la perdent entièrement. Les commis, les caissiers hasardent leur dépôt, & se donnent ensuite la mort par désespoir. Plusieurs maisons sont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivresse s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier

soutien de leur vie défaillante. On est pleinement instruit de toutes ces scenes tragiques, désastreuses & presque journalieres; & malgré toute l'évidence du danger, & toute la force du sentiment, qui fait voir cette lotcrie comme vexatoire, on en laisse subsister les funestes opérations, tant on a soif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité de familles!

Ces conquêtes odieuses de l'Etat sur les citoyens, & des citoyens sur leurs freres, sont-elles dignes de la mere-patrie? & la société devroit-elle immoler ainsi ses enfans, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables désordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune?

On parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aisance & les mœurs en sont le plus bel ornement*, disoit Zénon. La divinité ne manque ni de temples, ni d'autels; mais ce qui doit sur-tout réjouir ses regards, c'est la subsistance aisée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique est l'œil des autres vertus.

EXTRAIT, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quines*, mots ci-devant inconnus au peuple, quels déſaſtres ne lui avez-vous pas déja cauſés ? Quel argent ne lui avez-vous pas enlevé furtivement ? Hélas ! il ignore que cette loterie eſt toute à l'avantage des banquiers, & il paſſe ſa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'eſpérance le rendent ſuperſtitieux & hébêté, & ne ſachant pas même *calculer*, il reſte dans la plus groſſiere illuſion. Son ignorance à cet égard devroit être ſa ſauve-garde.

LE roi de Pruſſe, ſage légiſlateur, a banni les loteries de Berlin & de ſes Etats : ce grand exemple donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raiſonnemens ; & ſa longue expérience dépoſe contre ces jeux, qui deſſechent les forces vitales d'un empire, en ôtant au peuple une partie de ſa ſubſiſtance.

CHAPITRE LI.

Le chapitre équivoque.

COMMENT préſerver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ſes habitans, inſenſiblement ruinés par les ſéductions les plus perfides & les plus multipliées? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la ſociété a admis & conſacré par ſes loix mêmes une prodigieuſe inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir ſa maniere d'exiſter. C'eſt un combat perpétuel, où tout fait effort ſur la maſſe des richeſſes, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici de loix platoniques; il faut conſidérer aujourd'hui le renverſement de la ſociété naturelle, les effets monſtrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat eſt un corps malade, gangrené; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ſes plaies preſque incurables.

LE luxe seul peut guérir les plaies du luxe : c'est un poison devenu nécessaire à l'ensemble. La premiere loi est de vivre. Le spectacle le plus hideux est le visage de la misere oisive, & qui attend la mort les bras croisés, en poussant quelques gémissemens inarticulés : & comme la capitale est un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui sont écrasés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une industrie prompte & particuliere, il faut, puisque le mal est fait, & qu'on a toléré tant de sortes d'abus, il faut donner des moyens de subsistance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'ETAT autorise publiquement une loterie, qui n'est qu'un jeu de hasard, toujours favorable au banquier, & dont le gain est pour lui seul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuse pour chacun d'eux ? C'est l'Etat qui joue, mais qui joue à coup sûr. Qu'il restitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices : il vaut mieux qu'un homme soit joueur, que d'être un usurier, un

escroc, un voleur. Dès que l'oisiveté regne dans une grande ville, le seul moyen de parer à sa destruction inévitable, est de faire ensorte que les moyens de subsister ne soient refusés à personne; car la loi voulant être raisonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu est un commerce momentané, rapide, susceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviser merveilleusement les trop grosses fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circulation abreuve, vivifie, & de plus, favorise les consommations. Ceux qui ne jouent pas, se ressentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivresse du gain, l'argent coule, échappe, & se répand sur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuse, & tous les fronts sont déployés par le mouvement actif de l'espérance & de la joie.

Une circulation très-rapide est imprimée à l'argent; tous les marchands s'en ressentent, & de proche en proche, tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris

des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tout ſens. Le ſyſtéme de Laws fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées & tous les petits états jouiſſoient. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

NE nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui, tout eſt vaine décoration.

LES dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons comme l'Anglois, non plus *quel homme eſt-ce?* mais, *combien a-t-il?* L'égalité des individus, qui le croiroit! ſemble devoir renaître des fermenta-

tions mêmes du luxe : en attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend, égaux ſur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos cités, que ceux qu'on ſe donne ; plus d'eſclaves, que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or peut regarder tout homme en face ; qui a payé l'impôt au ſouverain, eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage cet or ſi néceſſaire ; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancement, les différentes places que chacun occupe n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raiſon ! qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente que l'or ! qu'il faut donc le lancer en tout ſens, afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles ! Ne ſent-on pas que, conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable,

où tous les désavantages sont nécessairement pour ceux qui *pontent*.

Si ce remede paroît opposé à des réflexions plus sages, je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le tems au législateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'est Colbert qui a commencé le mal, & je suis pleinement justifié par ses institutions & celle de ses imitateurs. Colbert à la tête du commerce & des manufactures, leur a sacrifié l'agriculture. Il a porté dans le sein des villes cette foule d'hommes qui fertilisoient les campagnes ; il a créé la classe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que durant les troubles de France, qui précéderent le regne de Henri IV, le royaume produisoit des subsistances deux fois au-delà de la consommation des habitans, & que pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la sculpture, la nation souffroit de la disette ; disette qui depuis s'est fréquemment renouvellée, ce qui prouve un vice dans le ministere de ce Colbert si vanté,

vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la cour, qui a augmenté la puiſſance royale au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete ſe croiroit-il au-deſſus de celui qui vend ? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques ? Et de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne ? On ſoudoie le trône, on paie les autels ; le monarque & le pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont dans tous les Etats modernes l'argent pour baſe. Je vois les grands ſeigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les treteaux, juſqu'à ceux qui repréſentent dans les cours, ſont payés, & d'avance : conformité aſſez remarquable. Le commerce, dit-on, eſt fondé ſur le gain ; voilà ce qui l'avilit. Mais tout reſpire le gain ! Celui

qui se trouve au lever du Roi fait une espece de trafic de son tems, de ses courses, de ses assiduités, de ses courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Versailles. Le négociant visite tous les ports de l'Europe; il est utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ses voyages une multitude de connoissances, & tel gentilhomme qui ne veut vendre que son sang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe; & le voilà pauvre, lui & ses descendans, pour deux cents années.

Ai-je plaisanté, ai-je raisonné? C'est ce que je vous laisse à deviner, Lecteur.

CHAPITRE LII.

Mes regrets, & bien superflus!

En voyant tout ce qui déshonore sur ce point un peuple riche & policé, quel écrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public assemblé. On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne cessent en tous pays

que quand on les a dénoncés à l'animadverſion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune ; & aujourd'hui que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme ? Aujourd'hui dans les gouvernemens les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs & les vices de l'adminiſtration, que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

CHAPITRE LIII.

Souhait.

Cette population qui s'accroît, s'accroîtra encore ; car depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des provinces ſur la capitale ; des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toits paternels, ſoit

pour y faire fortune, soit pour y vivre avec plus de liberté; & de-là ce nombre infini de gens qui cherche de l'emploi & de l'occupation. La masse d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les provinces, & que les provinces y versent incessamment le leur. Mais cette masse se concentre en peu de mains.

Ces considérations ont fait desirer à plusieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il semble. Il est sûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un royaume aussi peuplé que la France, sur-tout si l'on considere que presque tout l'argent est dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du royaume: parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaisseaux qui courent les mers; parce que le propre commerce est de vivifier toutes les parties qu'il arrose; parce qu'avec le tems & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire presque exclusif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel surcroît

d'induſtrie naîtroit de ce nouveau point de vue! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos financiers, transformés en agioteurs, faute de plus grands moyens Il fourniroit une multitude de reſſources! à tant d'hommes qui languiſſent avec du courage & du talent!

Le projet de faire aborder les vaiſſeaux marchands au pied du ſuperbe palais des Tuileries, n'eſt pas jugé impraticable. On prétend même que pour vaincre toutes les difficultés, la dépenſe totale n'excéderoit pas quarante-ſix millions. J'ai vu un plan qui me ſemble devoir être vainqueur de tous les obſtacles, & qui rendroit la riviere navigable en tout tems.

Eh quoi! eſt-ce au peuple qui a joint la méditerranée à l'océan, eſt-ce au pays qui a enfanté Riquet & Laurent, à redouter une entrepriſe beaucoup plus facile? Et quand il fallut ordonner aux eaux du canal de Languedoc de paſſer ſur un pont, & de traverſer une riviere, de couler à travers une montagne percée à ſa crête, de monter, de deſcendre une autre montagne ſans s'égarer, c'étoient d'autres travaux, d'autres difficultés à domter; difficultés

regardées comme insurmontables. On en vint à bout néanmoins, sur plus de quarante lieues d'étendue, & la science des machines n'étoit point alors perfectionnée au point où elle l'est aujourd'hui.

QUELLE entreprise plus utile & plus nécessaire! On a dépensé bien davantage pour des bosquets peuplés de marbres stériles, & qui n'attestent que l'orgueil des Rois & non leur magnificence. Mes vœux hâtent le moment où cette ville aura un débouché pour ses nombreux enfans, obligés le plus souvent de s'expatrier, ou de ramper dans des occupations qui dégradent l'ame. Je lui vois alors un gage de subsistance assurée, un gage de félicité, & je ne tremblerai plus sur les futurs destins; elle aura un rang égal aux capitales du monde. Mais je ne la considérerai vraiment comme florissante, que quand elle se fera fait jour au sein des mers, pour appeller en ligne directe l'abondance dans ses murs: sans ce moyen, le revers le plus inattendu peut tout-à-coup la dessécher, la flétrir, & donner la mort à ses citoyens.

CHAPITRE LIV.

Paris-port.

TANDIS qu'on a dépensé trois ou quatre millions pour des guerres folles, inutiles, inconséquentes, comment n'a-t-on pas réalisé le projet de faire venir les vaisseaux à Paris? Rendre *Paris-port*, comme il l'a été autrefois; rétablir l'ancien commerce maritime de cette grande ville; y faire aborder les vaisseaux qui viendroient y mouiller des quatre parties du monde, ne feroit-ce pas donner tout-à-coup au commerce de la France la plus vigoureuse de toutes les impulsions? L'opulence de la capitale, sa population, l'activité de ses habitans, tout garantiroit les fonds, les matelots & le succès.

LE projet est praticable; il ne faudroit que creuser le lit de la riviere pour qu'elle fût navigable; & les frais devroient-ils être épargnés pour cette magnifique & importante opération?

ALORS peut-être, ſans la marine royale (cette coûteuſe & inutile décoration), les armateurs ſortiroient en foule, & ſe rendroient redoutables, parce qu'ils marcheroient avec toutes les forces réunies d'une ville peuplée, induſtrieuſe & riche. Le ſort de la capitale ne ſeroit plus incertain, des reſſources promptes ſeroient aſſurées à tous les regnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

TOUT ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce, l'uſure rougiroit quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes; enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter?

LA tête d'un pareil royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſ-

ſeaux ; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuiſant les environs, & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens ne ſeroit plus timide ni obſcure ; elle s'agrandiroit avec le projet, & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire, de relatif à la puiſſance réelle du royaume.

CETTE nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques iſles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

SI l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwerge, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête *Sigefroi*, vinrent en l'année 885 faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles, ſans compter les barques, en ſorte (qu'au rapport d'*Abbon*, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin oculaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux volumes en vers la-

tins), la riviere étoit couverte de leurs bâtimens l'espace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déja venus deux fois dans le même siecle.

JULES-CÉSAR rapporte dans le troisieme livre de ses commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hiver six cents vaisseaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps il fit monter sur ces vaisseaux son armée, avec armes, bagages, chevaux & provisions, & qu'il descendit la Seine, passa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'AVONS-NOUS pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le capitaine Berthelot arriver au Pont-royal, vis-à-vis des Tuileries, sur son vaisseau de cent soixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingt pieds de hauteur? Lorsqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandises, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'est-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaisseau est arrivé de Rouen à Paris en sept jours, de

Rouen à Poiſſy en quatre jours, & une autrefois du Havre à Paris en dix jours.

L'ACADÉMIE des ſciences, belles-lettres & arts de Rouen, annonça dans ſa ſéance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante cette queſtion: *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage?* En 1760 le prix fut remis, l'académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761 les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la matiere du prix.

LE projet n'a jamais été jugé impraticable par les ingénieurs, & le devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs architectes, a été mis ſous les yeux du miniſtère.

ON a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel; on n'en a point pour féconder une ville immenſe, & ſoulager les pro-

vinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE LV.

Les Priſons.

RETOMBONS de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves, pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle ; voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi : les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge.

LA loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit ; mais la priſon étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des regards du ſoleil & de l'air, me jetter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

Si le soupçon exige que je sois totalement privé de ma liberté, que je ne sois point à la merci de l'avarice d'un geolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers, on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence : d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout est & doit être subordonné ; mais que je n'emporte pas une affreuse maladie de ma captivité, tandis qu'il est si facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma solitude !

Les prisons sont resserrées, mal-saines, infectes : on les a justement comparées à de hauts & larges puits, aux parois desquels seroient adossées des masures étroites & hideuses. Si le prisonnier veut y être séparé, il paiera *soixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés :* tout s'y vend le double ; & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere pour rendre la misere des prisonniers encore plus profonde.

D'ÉNORMES chiens font la garde & même la police avec les geoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éleves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet & à le mener au cachot; ils obéiſſent au moindre ſigne.

UNE petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart-d'heure; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture paſſe par-là; il n'y a point d'autre entrée.

LES cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines: les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce-là dans de nouveaux crimes.

ON nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterrains. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce déplorable point de vue: tirons le rideau.

IL y a à la porte de la priſon un *cercueil bannal* pour les priſonniers & *pailleux* qui décedent; ils n'obtiennent point de biere de

la charité publique ; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-solide reçoit chaque jour tous les morts, & indistinctement ; quelquefois il en contient deux, quand les trépassés sont des adolescens. Le cercueil bannal de la prison du châtelet sert depuis plus de quatre-vingt ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté*. O sauvages errans dans les forêts de l'Amérique septentrionale ! vous mangez vos ennemis ; vous faites un trophée sanglant de leur chevelure, mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'historien les tableaux que j'aurois ici à tracer !..... Non, laissons les monstrueuses turpitudes de l'humanité dégradée sous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendrissent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur ministere.

Un édit bienfaisant & paternel va faire cesser une grande partie de ces abus, & le bien qui se fait devient le gage du bien qui se fera. Qu'il se fait lentement !

CHAPITRE LVI.

Sentence de mort.

QUELLE voix ſiniſtre & retentiſſante empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang-froid par un autre homme, au nom de la ſociété? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide; on l'achete pour ſavoir le nom du coupable, & apprendre quel eſt ſon crime; on a bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

LA populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourmens.

LE philoſophe qui, du fond de ſon aſyle, entend

entend crier la ſentence, gémit; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice; il examine ſi le gouvernement, la loi n'ont rien à ſe reprocher; & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups, le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante. Les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient dans ce long ſupplice demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'hôtel-de-ville, & compte les heures qui ſonnent; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle, le bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'ASSASSIN meurt, & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux ſoldats de la patrie que le fer & le feu de l'ennemi, qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux, cet homme vient bâtir un palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé! Il devroit y entendre le murmure de l'État, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition: il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçans errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols; à l'aide de calculs faux, il paroît innocent: ſon vil & infame métier s'accrédite pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes momens de bonne humeur, il raconte juſqu'à ſes exploits meurtriers; & comment, mettant le feu lui-même à des magaſins, il a revendu à l'État ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & aſſaſſin en Allemagne, il en plaiſante à Paris.

ET le millionaire qui médite invente des plans *extendeurs* d'impoſitions ingénieuſes &

calculées sur la partie indigente du peuple; lorsqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il est travaillé d'une digestion laborieuse.

Je ne lui pardonnerai jamais; je le citerai incessamment au tribunal de l'humanité; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un pistolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le signe représentatif des alimens dont il a besoin.

Oui, l'homme qui m'assassineroit me paroîtroit moins odieux que tous ces oppresseurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance si ce malheur doit m'arriver: partie offensée, je lui rends mon affection; je le justifie même, & je garde le sentiment de la haine pour l'être monstrueux qui égorge dans le sein du luxe & des richesses, & le sentiment du mépris pour des loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces détestables attentats.

CHAPITRE LVII.

Le Bourreau.

L'EXÉCUTEUR de la haute-juſtice a pour gage *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

IL n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris depuis quarante ans environ. Auſſi le bourreau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

LA derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure ; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

LES femmes ſe ſont portées en foule au

ſupplice de *Damiens*; elles ont été les dernières à détourner leurs regards de cette horrible ſcene.

LE petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres chevaliers de Saint-Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu; car il vend les cadavres aux chirurgiens, ou les garde pour lui, à ſon choix: le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

RIEN ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions, ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, galonné, en bas de ſoie blancs & eſcarpins, pour monter au fatal poteau, ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces momens terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination? & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

IL eſt, ſans contredit, le dernier citoyen de

la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets !

IL y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet argent de notre légiſlation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement ; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

IL marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de province. Entr'eux ils s'appellent, (à l'inſtar des évêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple une matiere inépuiſable. Tels faveteurs ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux, ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des rois de l'Europe & de leurs miniſtres.

CHAPITRE LVIII.

Place de Greve.

LA, ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment ils s'abuſoient à ce point extrême.) Un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*; & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra ſa froide intrépidité, & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au châtelet; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon avec l'auteur de la *Philoſophie de la Nature*, & j'allois viſiter l'écrivain.

DESRUES n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu & de religion: le génie du crime n'a guere été plus loin; & par la méditation & la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

CETTE place eſt encore étroite, quoique

nouvellement élargie. Les exécutions devroient se faire ailleurs; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltans d'une exécution; & rien de si hideux, de si indigne de la majesté des loix. Mais tout ce qui concerne la jurisprudence criminelle, est parmi nous dans un si déplorable cahos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur qui les distingue d'un meurtre sanglant ou d'une vengeance atroce.

L'ASSASSIN au fond des bois a-t-il jamais couché un homme sur une croix de Saint-André, pour lui casser les os de douze coups? puis l'a-t-il ployé sur une roue de carrosse, un confesseur à ses côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à souffrir? Certes, la justice est plus effrayante que le crime. L'assassin donne son coup de poignard, craint d'envisager sa victime, fuit avec le remords, tandis que la justice compte pendant vingt-quatre heures les cris désespérés d'un malheureux qu'environne un peuple immense.

ON reproche à la populace de courir en foule

à ces odieux ſpectacles ; mais quand il y a une exécution remarquable ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens, je le répete, & n'ont détaché que les dernieres leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais imaginé pour venger les Rois.

On reproche à la populace (l'auteur d'un ouvrage moderne ſur *la paſſion du jeu*), que ce que ce jour-là même *on joua à la grève*, *qu'on y joua de l'argent* en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient enfin écarteler l'aſſaſſin.

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public ; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre : on ne lui en octroieroit pas la permiſſion. Le général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*.

Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix, même à ſa derniere heure, & de haranguer un inſtant avant que d'expirer.

Les co'porteurs, qui crient les ſentences de mort (la médaille de cuivre ſur l'eſtomac), font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié; cruauté impardonnable! Ils appuient ſur-tout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention, mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *aſſaſſin*, & le peuple dit & dira toujours *aſſaſſineur*; cela lui ſemble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils ayant fait aſſaſſiner ſon pere, fut rompu *à la place Dauphine* avec ſon complice, exécuteur du crime. Le parricide qui avoit entraîné dans l'abyme un homme foible, par l'appas du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant (tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit), qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'AI cru que ce trait (peut-être unique), devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la capitale.

ON ne coupe plus de tête ; ce qui prouve que les *nobles* & les *grands* ne prévariquent point.

CHAQUE année offre une race nouvelle de voleurs & de scélérats qui ont un caractere différent : l'an passé c'étoient des empoisonneurs, connus sous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boissons un venin assoupissant, dangereux & mortel : cette année, ce sont des *voleurs d'église*, des sacrileges, qui pendant les nuits enfoncent, pillent les sacristies, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant sur la route de Flandre qu'aux environs de Paris, près de quarante églises.

ON a vu, dit-on, de ces sacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hosties au curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hosties comme *pain à cacheter*.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paroît constaté que rien n'est moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi se plaît à un meurtre clandestin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne sauroit être considérée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or, qu'est-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'insu des citoyens qui dorment; si vous lui faites grace de la publicité, faites-lui grace de la vie. Ce n'est qu'au nom de la société qu'il doit la perdre, & votre arrêt est un crime, si elle ignore tout à la fois le délit & le supplice.

CHAPITRE LIX.

Servante mal pendue.

Il y a dix-sept ans environ qu'une jeune paysanne, d'une figure très-agréable, s'étoit mise en service chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Épris de ses charmes, il tenta tous les

moyens de la séduire. Elle étoit honnête; elle résista. La sagesse de cette fille ne fit qu'irriter la passion du maître qui, ne pouvant la soumettre à ses desirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement dans la cassette où cette fille mettoit ses hardes, plusieurs effets à lui appartenant & marqués à son nom; puis il cria qu'il étoit volé, appella un commissaire, & fit sa déposition en justice: à l'ouverture de la cassette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre servante empriſonnée n'avoit que ses pleurs pour défense, & pour toute réponse aux interrogatoires, disoit qu'elle étoit innocente. On ne sauroit trop accuser notre jurisprudence criminelle, quand on songe que les juges n'eurent aucun soupçon de la scélératesse de l'accusateur, & qu'ils suivirent la loi dans toute sa rigueur; rigueur excessive & qui devroit disparoître de notre code, pour faire place à un simple châtiment qui laisseroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup

d'eſſai du fils de l'exécuteur des hautes-œuvres. Un chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le ſoir même y porter le ſcalpel, il ſentit un reſte de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il prit dans ſon lit celle qu'il alloit diſſéquer.

SES ſoins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même tems un eccléſiaſtique dont il connoiſſoit la diſcrétion & l'expérience, tant pour le conſulter ſur cet étrange événement, que pour être témoin de ſa conduite.

AU moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle ſe crut dans l'autre monde, & appercevant la figure du prêtre, qui avoit une groſſe tête & une phyſionomie fortement prononcée (car je l'ai connu, & c'eſt de lui que je tiens ce fait), elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous ſavez mon innocence, ayez pitié de moi ;* elle ne ceſſa d'invoquer cet eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-tems à lui perſuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon ima-

gination. Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre! quel récit pour un philoſophe! quelle inſtruction pour un homme de loi!

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle reviſion, ainſi qu'on l'a imprimé dans le *Journal de Paris*. La ſervante guérie de ſon effroi, revenue à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prières vers le ſeul Être adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblante de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteau qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime manifeſte aux yeux de témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des magiſtrats & des loix.

LE peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille ; il accabla d'injures le ſcélérat, auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore ; du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

UN livre à faire ſeroit le *recueil de tous les innocens condamnés*, pour voir les cauſes de l'erreur, & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important ?

CHAPITRE LX.

Baſtille.

PRISON d'État : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château*, dit Sainte-Foix, *qui ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

QUI ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé ? Mais comment écrira-t-on l'hiſtoire de Louis XIII, de

de Louis XIV & de Louis XV, ſi l'on ne ſait pas l'hiſtoire de la baſtille ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus curieux, de plus ſingulier, s'eſt paſſé entre ſes murailles. La partie la plus intéreſſante de notre hiſtoire nous ſera donc à jamais cachée : rien ne tranſpire de ce gouffre, non plus que de l'abyme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le tréſor royal à la baſtille. Louis XV y fit enfermer le dictionnaire encyclopédique.

Le duc de Guiſe, maître de Paris en 1588, le fut auſſi de la baſtille & de l'arſenal. Il en fit gouverneur Buſſi-le-Clerc, procureur au parlement. Buſſi-le-Clerc ayant inveſti le parlement qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la baſtille préſidens & conſeillers, tous en robes & en bonnets quarrés : là, il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la baſtille, qui avez reçu ſous les trois derniers regnes les ſoupirs & les gémiſſemens de tant de victimes, ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles

démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire !

AUPRÈS de la baſtille ſe trouve l'arſenal qui recele le magaſin à poudre ; voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

LA tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'État, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les *lettres de cachets* délivrées ſous les trois derniers regnes ?

ON a une hiſtoire de la baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & biſarres, mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre ; rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'État, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une rigueur inouie & une violence tyrannique, les priſonniers déja trop punis par la perte de leur liberté.

LE gouvernement aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la

mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

QUAND un priſonnier décede à la baſtille, on l'enterre à Saint-Paul, la nuit, à trois heures du matin. Au lieu de prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

DÈS qu'on parle de la baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *Maſque de fer* : chacun la fabrique à ſon gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

AU reſte, le peuple craint plus le châtelet que la baſtille : il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent il ne plaint guere ceux qui y ſont détenus, & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe : les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour

vivre, que le plus beau discours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aisée. On y mettoit autrefois les écrivains pour bien peu de chose; on a reconnu que l'auteur, le livre & ses opinions, en acquéroient plus de célébrité; on a laissé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain, & l'on a compris que lorsqu'on avoit la force physique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, versatiles & changeantes par leur nature.

CHAPITRE LXI.

Anecdote.

A L'AVÉNEMENT de Louis XVI au trône, des ministres nouveaux & humains firent un acte de justice & de clémence, en revisant les registres de la bastille, & en élargissant beaucoup de prisonniers.

DANS leur nombre étoit un vieillard qui, depuis quarante-sept années, gémissoit détenu entre quatre épaisses & froides murailles. Durci par l'adversité qui fortifient l'homme

quand elle ne le tue pas, il avoit supporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une constance mâle & courageuse. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis presque la rigidité du fer; & son corps, plongé si long-tems dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainsi dire la fermeté compacte.

La porte basse de son tombeau tourne sur ses gonds effrayans, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut sortir.

Il croit que c'est un rêve; il hésite; il se leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'espace qu'il parcourt. L'escalier de la prison, la salle, la cour, tout lui paroit vaste, immense, presque sans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu; ses yeux ont peine à supporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet nouveau; son œil est fixe; il ne peut pas pleurer; stupéfait de pouvoir changer de place, ses jambes malgré lui demeurent aussi immobiles que sa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il se sentit rouler dans la voiture qui

devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés; il ne put en ſupporter le mouvement extraordinaire; il fallut le faire deſcendre.

CONDUIT par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit; il arrive; ſa maiſon n'y eſt plus; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouvelles formes. En vain ſes regards interrogerent toutes les figures; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

EFFRAYÉ, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir: cette ville a beau être peuplée d'êtres vivans; c'eſt pour lui un peuple mort; aucun ne le connoît; il n'en connoît aucun; il pleure & regrette ſon cachot.

AU nom de la baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle; à la vue de ſes habillemens qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui: les plus vieux l'interrogent & n'ont

aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par hasard un vieux domestique, ancien portier, tremblant sur ses genoux qui, confiné dans sa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force suffisante pour tirer le cordon de la porte : il ne reconnoit pas le maître qu'il a servi, mais il lui apprend que sa femme est morte il y a trente ans, de chagrin & de misere, que ses enfans sont allés dans des climats inconnus, que tous ses amis ne sont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événemens passés & presque effacés.

Le malheureux gémit & gémit seul. Cette foule nombreuse qui ne lui offre que des visages étrangers, lui fait sentir l'excès de sa misere, plus que la solitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleurs, il va trouver le ministre dont la compassion généreuse lui fit présent d'une liberté qui lui pese. Il s'incline & dit ; faites-moi reconduire dans la prison d'où vous m'avez tiré. Qui peut survivre à ses parens, à ses amis, à une génération entiere ;

qui peut apprendre le trépas universel des siens sans desirer le tombeau ? Toutes ces morts qui, pour les autres hommes n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même instant. Séparé de la société, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi, ni avec les hommes nouveaux pour qui mon désespoir n'est qu'un rêve. Ce n'est pas mourir qui est terrible, c'est mourir le dernier.

Le ministre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de sa femme & de ses enfans. Il n'eut d'autre consolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il se fit au milieu de la ville une espece de retraite non moins solitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-siecle ; & le chagrin de ne rencontrer personne qui put lui dire, *nous nous sommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ses jours.

CHAPITRE LXII.

Maisons de force.

INDÉPENDAMMENT du château de la bastille & du château de Vincennes, affectés aux prisonniers d'État, les ministres avec des lettres de cachets ou par des formules particulieres, vous envoient à *bicêtre* & à *Charenton*. Ce dernier endroit est pour les insensés & pour les maniaques.

SUR les plaintes d'une famille, les jeunes libertins sont enfermés à *Saint-Lazarre*. Les femmes (car on les enferme aussi), sont conduites aux *filles de la Magdeleine*, à *Sainte-Pélagie* & à la *Salpêtriere*.

CES différens emprisonnemens sont nécessités quelquefois par des circonstances impérieuses; mais il seroit toujours à desirer, que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un seul magistrat, & qu'il y eût une sorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité (soustrait à l'œil des loix), cesse d'être illicite.

QUELQUES avantages réels compenſent ces formes irrégulieres ; & il y a en effet une infinité de déſordres, que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police, plus directes, le ſurveillent, le preſſent & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens ; mais beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active, qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

LES inſpecteurs de police ſont beaucoup écoutés du lieutenant de police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs ; mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du magiſtrat, qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet qu'un rapide coup-d'œil.

LES inſpecteurs de police qui occaſionent un grand nombre de détentions, ne devroient

être qu'*inveſtigateurs* des délits & *captateurs* ; mais faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainſi dire, puiſque c'eſt ſur leur ſimple dépoſition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables, il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les évêques dans les provinces faiſoient encore enlever les filles de proteſtans par *lettre de cachet*, pour les confiner dans un Couvent; & là, les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la capitale

CHAPITRE LXIII.

Dépôts ou renfermeries.

PRISONS de nouvelle inſtitution, imaginées pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendians, afin que l'on ne voie plus la miſere ſuppliante à côte du faſte inſolent.

ON les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere, ne tarde pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

CES *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer), offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſource & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infor-

tunés, au lieu de savoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté.

Ces oppressions condamnables & qui n'admettent aucune excuse, contriste l'ame la moins sensible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférens; mais il nous suffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien constatées aux hommes équitables & puissans. Il est même impossible qu'elles ne prennent pas fin sous un gouvernement fort distrait, il est vrai; mais d'ailleurs doux & humain. Il sentira qu'on ne doit pas traiter ainsi les pauvres qui n'ont commis aucun crime, & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oisiveté volontaire ou forcée, pour leur imposer cette même oisiveté, devenue un supplice, & le désespoir & la mort qui s'en suivent.

Quand un ministre fait arrêter un homme avec une lettre de cachet ou par un ordre verbal, & que pour des raisons à lui connues, il ne le fait pas conduire à la bastille, on l'enferme au châtelet, & là, l'homme victime reste *en dépôt*. C'est une expression toute nouvelle qui s'applique à une vexation assez nouvelle. Il

faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi, le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q. f. d.

UNE lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours ; mais cette même lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi, l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

CHAPITRE LXIV.

Vie d'un homme en place.

UN miniſtre ſe leve, ſon anti-chambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent : il paroît ; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux ſecretaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés : il ſort ; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture : il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'inveſ-

tiſſent pendant le repas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le deſſert; il rentre dans ſon cabinet; il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

COMMENT exiſte-t-il, dira-t-on ? Comment ! Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde, & d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelque intrigue de cour qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

LES gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : ils ne s'expriment que par monoſyllabes; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public : en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme qui pour un inſtant n'eſt plus dupe de ſa vanité.

LE valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre sous ses ordres. C'est le subalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artisée de Monseigneur; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main, & ne fait que la poser sur la tête ministérielle, où reposent les grandes destinées de l'État. Après cette fonction auguste, c'est à son tour de se faire habiller par ses gens; il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit son monde, protege & commande que l'on mette les chevaux à sa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il est très-bien servi.

TANDIS que le serviteur du Roi va représenter utilement à Versailles, le serviteur de Monseigneur représente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme se trouvant lui à la pricipale source.

MONSEIGNEUR est tout puissant à onze heures du matin; il donne audience, & son sallon est rempli. D'un coup-d'œil il distribue la faveur.

veur. Heureux ceux qu'il a regardés ! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table ; elles ſe proſternent, & ſon viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet & lui redemande *le porte-feuille*. Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *Demain, j'irai voir le ſucceſſeur & le féliciter.*

COMMENT cette portion de royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout-à-coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot ? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

ET que fait le pantin réduit à lui-même ? Il

cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir ; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur ; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien ; il abhorre la tranquillité & le loiſir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte & l'eſpérance, & à recevoir en qualité d'homme puiſſant leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés & leurs courbettes menſongeres.

On ne s'intrigue aujourd'hui (diſoit Duclos) que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres, mais c'étoit celui de l'honneur.

Un courtiſan de nos jours diſoit : *Il faut tenir le pot de chambre aux miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.*

CHAPITRE LXV.

Orateurs ſacrés.

LES prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération publique.

PROFESSEURS publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la religion, ils pourroient réellement combattre par la parole les abus les plus dominans; & développant les maximes de l'évangile, étendre juſqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malverſations les plus criantes.

TOUT crime, depuis le plus grand juſqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les prédicateurs pourroient ſoumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui cauſent les malheurs du peuple. Rien ne pourroit arrêter ce cri de l'ame : la vérité nue & ſimple a une force qui terraſſe ; d'ailleurs jamais l'autorité n'a oſé frapper directement la ſainte vérité.

SOUS ce point de vue, les prédicateurs, ſans offenſer le miniſtere, pourroient le ſervir. Qu'ils s'emparent des idées ſaines univerſellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité ſont dans l'évangile, qui ne recommande qu'amour & charité ; la philoſophie de nos jours eſt une branche du chriſtianiſme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en préſence du Monarque : & quelle ſublime fonction, que de porter à l'oreille du prince les gémiſſemens qu'il ne peut entendre, & les penſées auguſtes qu'on voudroit interdire à la royauté !

JE chéris beaucoup l'éloquence de la chaire ; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre

la place de ces orateurs, qui peuvent apporter des consolations aux calamités régnantes, parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du sacerdoce paroit dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus consolante, la plus propre à donner aux hommes l'amour de la paix & de la charité, quel sublime emploi !

QUANT à ces abbés beaux-esprits qui courent des bénéfices en faisant de belles phrases pour prêcher, s'il se peut, *un avent à la cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne disent rien à la foule qui souffre ; quant à ces énergumenes sous le froc, qui vomissent de plattes grossiéretés contre des philosophes qu'ils ne savent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raison ; qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuses, je les plains de profaner un aussi auguste ministere, de ne pas sentir

quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-jéſuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : *On nous accuſe d'intolérance ; eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?*

Tel autre prédicateur prêche dans un fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, en apoſtrophant un auditoire déguenillé, *la ſenſualité de vos tables, ces mets recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir.* ..... & il débite cela à de pauvres malheureux qui ne mangent que du pain, du lard le dimanche, & des choux à l'eau & au ſel.

Que fait-il ? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance.

CHAPITRE LXVI.

Anti-Anglois.

ON rencontre dans les sociétés quelques détracteurs de la France; mais les détracteurs des nations étrangeres & sur-tout des Anglois abondent, & n'ont pas plus de raison sans doute. Il est très-utile qu'il y ait une espece de rivalité entr'elles, qu'elles se reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs sottises; qu'elles s'oppose mutuellement le progrès de leurs arts, qu'elles se surveillent enfin. C'est par ce moyen qu'elles se mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres respectives.

LA France par sa position, par l'industrie & le caractere de ses habitans, paroit avoir de grands avantages sur l'étranger; & les injures qu'on lui dit, sont de vrais reproches d'amans, qui voudroient la voir aussi belle, aussi floriſſante qu'elle pourroit l'être.

VINGT millions d'habitans, cent cinquante

millions d'arpens de terre en quarré ou environ, quelle puiſſante Monarchie! à qui, d'ailleurs, le phyſique fournit abondamment toutes les denrées de premier beſoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage ſur tous les gouvernemens de l'Europe? La nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même État ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur?

CHAPITRE LXVII.

Tribunal des Maréchaux de France.

LE tribunal des maréchaux de France eſt le ſeul qui ſoit redoutable aux égrefins, & il faut avouer que les militaires ne ſont point délicats, lorſqu'il s'agit d'emprunter pour ne pas rendre. Il ſeroit à deſirer que les citoyens portaſſent à ce tribunal toutes les affaires d'honneur, ſur leſquelles nos loix groſſieres ſont muettes ou inſuffiſantes.

LES tribunaux ne connoiſſent que lorſqu'il

t'agit *d'argent*, & cette foule d'offenſes qui chagrinent les ames délicates & ſenſibles, reſtent pour la plupart impunies, parce qu'il n'y a pas des Juges faits pour venger cet honneur particulier, non moins précieux que la vie. Nos ancêtres étoient plus heureux que nous; ils avoient des tribunaux pour tout ce qui choquoit leur noble fierté.

CHAPITRE LXVIII.

Du ton militaire.

LE ton militaire a long-tems régné en France. On ne pouvoit ſe préſenter ſans un air diſpos, leſte & avantageux. On croyoit annoncer par-là l'homme d'honneur & de courage. Cette opinion tenoit au caractere national, qui a un extrême penchant à la légéreté; mais on paſſoit les bornes.

DES lumieres nouvelles ont répandu l'eſprit de juſteſſe, & l'on a tempéré cet air qui, dans ſon excès, n'avoit plus bonne grace.

DEPUIS, on a été moins jaloux des qualités extérieures. On a jugé ſenſément qu'il y en avoit de plus réelles, de plus relatives à nos vrais avantages. Le militaire a donc eu un air plus décent, & par conſéquent plus noble; & excepté quelques jeunes gens à qui l'on pardonne tout, parce que l'âge les corrigera bientôt, le point de la vraie politeſſe a été enfin rencontré: ce changement eſt dû à la philoſophie.

LE militaire ne craint point le péril, mais la fatigue, & ſur-tout l'abſence du luxe. Il faut que l'officier traîne des chariots de cuiſine & de garde-robe. Il renonce plutôt à la vie qu'à ſon équipage. Auſſi les vivres & les fourrages abſorbent-ils toute l'attention des généraux; & dans les campagnes de 1756 & de 1757, il falloit aux officiers du pain de Paris ſur leurs tables, & de l'eau de la Seine pour leur café.

PARIS amollit les militaires plus que toute autre ville. Ils y perdent l'habitude de la diſcipline & l'amour des exercices guerriers. Ils y entendent des maximes & des raiſonnemens qu'ils ne doivent point connoître. Il eſt donc

d'une saine politique de les éloigner de la capitale autant qu'il sera possible.

Le penchant à l'insubordination & à l'indiscipline se fortifie au milieu de cette foule d'hommes aisés qui ont dans la bouche, encore plus que dans le cœur, les principes & les expressions de l'indépendance & de la vanité.

CHAPITRE LXIX.

Champ-de-Mars.

Le champ-de-Mars, attenant l'école militaire & le gros-caillou, est un endroit peu spacieux, renfermé par de grands & inutiles fossés, revêtus de pierre: on a dit avec assez de justesse, *qu'il étoit trop resserré pour les soldats & trop vaste pour les généraux.* Les généraux y donnent aux Dames le spectacle d'une revue au lieu d'un bal. Elles y sont invitées, & les soldats manœuvrent pour elles. Il faut avouer que la *parade* des princes allemands est tout autre chose.

CHAPITRE LXX.

Courses de chevaux.

LES courses de chevaux sont devenues à la mode. Les princes font entr'eux des paris considérables; les jockets se crevent à leur service.

ON étoit étonné avant ces courses de voir l'importance que les Grecs mettoient aux jeux olympiques. Quelle gloire, disoit-on, que celle qui dépend de la viteſſe des chevaux? Falloit-il dire avec Horace, que l'on devient presque l'égal des Dieux, pour raser d'une roue fixe & rapide, & sans la toucher, la borne périlleuse?

MAIS on a reconnu qu'un coursier impétueux & docile suppose à la fois la perfection d'une branche d'agriculture, & l'art de croiser les races, de ne point les laisser dégénérer, ainsi que tout ce qui concerne l'équitation.

CE superbe animal ne sert-il pas à l'homme dans tous les tems, même aux guerriers dans

les combats? Ne décide-t-il point du gain d'une bataille? Dans tous les siecles n'a-t-il point fait les plus grandes forces de l'homme, & n'a-t-il pas été considéré comme une source de richesses? C'est ici qu'un luxe de culture ne sauroit être dangereux; car il tourne au profit de l'espece.

Les Anglois ont eu à-peu-près les mêmes jeux; ils ont la meilleure cavalerie de l'Europe. Nous avons bien fait d'imiter les Grecs & les Anglois. Un peuple entier ne commet pas de gaieté de cœur une illustre sottise, ou du moins il ne la renouvelle pas avec un appareil avoué des nations voisines.

Quand on voit un Euripide célébrer le vainqueur, il faut penser que le poëte & le vainqueur n'étoient pas des insensés.

Le plus noble compagnon de l'homme, le courtier, est ennobli par ces jeux. Si les paris montent quelquefois trop haut, ce sont des fantaisies de princes; l'essentiel est que la race de chevaux aille toujours en se perfectionnant. Elle ne dégénérera point avec ce goût qui,

au premier coup-d'œil, paroît très-frivole : il ne l'eſt pas, il y a des amuſemens moins nobles, plus triſtes & beaucoup plus dangereux.

Le côté plaiſant, c'eſt qu'on haſarde de groſſes ſommes au ſort d'une courſe ; que l'on purge, la ſurveille, les jockets, afin de les rendre moins lourds & plus diſpos, & que l'on gagne le prix de la courſe dans ſon lit.

Des jeunes gens ont *couru* un fille d'opéra, c'eſt-à-dire, l'ont fait l'objet de leur pari. L'un devoit la céder à l'autre en cas de perte.

Ce n'eſt pas là tout-à-fait l'ancien eſprit de la chevalerie ; mais il eſt entiérement éteint : & qu'importe un ridicule de plus ajouté à nos incroyables petits ridicules ? Le tout eſt de ſauver nos jours d'une peſante monotonie, & de varier nos goûts, nos modes, nos enthouſiaſmes, nos engouemens, afin de ne point perdre ce caractere de frivolité natale qui nous honore & nous diſtingue aux yeux de l'Europe.

CHAPITRE LXXI.

Duels.

AUJOURD'HUI les duels ſont peu communs, grace à la philoſophie. On ne ſe bat plus, lorſque les gardes de deux épées viennent à ſe choquer dans un paſſage étroit, lorſqu'on ſe marche ſur le pied par inadvertence, lorſque les regards ſe rencontrent ou ſe prolongent ſans une indécence marquée, ou bien lorſqu'on n'eſt pas du même avis, & qu'on défend ſon opinion avec une entiere & libre franchiſe. Les hommes ne ſont plus des bêtes féroces, prêtes à ſe déchirer pour un *oui* ou pour un *non*.

IL n'y a pas ſoixante ans que la manie de ſe battre étoit montée à un tel point, que l'homme le plus ſage & le plus circonſpect ne pouvoit éviter une querelle, & que l'honneur étoit compromis, dès que l'on ne s'appelloit pas ſur le pré, au moindre geſte équivoque, & pour le motif le plus futile.

Du tems de la régence encore, chaque jour étoit marqué par la mort de pluſieurs hommes, & l'on ſe choiſiſſoit un ſecond dans toutes les diſputes qui intéreſſoient la vanité; ce ſecond n'étoit pas libre de refuſer l'honneur dangereux qu'on lui faiſoit, & il alloit ſe couper la gorge ſans trop ſavoir pourquoi.

Cette honteuſe frénéſie eſt tombée, ſans que la légiſlation s'en ſoit mêlée. On ne s'en reſpecte pas moins dans la ſociété; mais on y eſt beaucoup plus libre en paroles, & ce droit étant réciproque, perſonne ne s'en formaliſe. Athenes fut ſubtile & diſputante; on diſpute tout autant à Paris, & la diſcuſſion ne fait qu'aiguiſer les eſprits ſans les aigrir: il faut qu'il y ait dans la répartie un caractere d'inſulte bien prononcé, pour qu'on ſoit obligé d'en tirer vengeance l'épée à la main; on contredit un homme ſans l'offenſer.

Les militaires, plus ſuſceptibles que les autres claſſes, ſouffrent eux-mêmes la contradiction; ils n'en ſont pas moins courageux, moins prompts à repouſſer un affront; mais ils ſavent quand ils doivent employer leur bravoure,

voure, pour réprimer la légéreté ou punir l'insolence.

On va par-tout sans armes, on ne porte plus l'épée; on ne la met plus au côté que lorsqu'on s'habille. On n'auroit pu désarmer le Parisien qu'avec beaucoup de peine; il s'est désarmé de lui-même, parce qu'on n'a pas songé à l'y contraindre.

Les maréchaux de France connoissent bien moins d'affaires qu'autrefois, parce qu'il est reçu, quand on se bat, que le tribunal n'en soit pas importuné, & l'on augure fort mal de ceux qui se laissent prévenir par *les gardes de la connétablie.*

Il est de fâcheuses circonstances, où l'honneur personnel force le plus doux, le plus honnête des hommes, à se mesurer avec son adversaire: l'opinion publique alors juge & absout le combattant, parce que chaque corps, chaque état a ses loix, & qu'il ne seroit pas bon d'étouffer ce sentiment qui repousse l'insulte à propos, & maintient la dignité de chaque individu dans le poste où il se trouve placé;

mais ces cas deviennent rares aux yeux de la prudence, de la raiſon & de la vraie valeur.

QUANT à ces ſpadaſſins obſcurs & forcenés qui, dans les garniſons, vont au-devant des diſputes, qui les provoquent par pure bravade, qui mettent leur gloire à ferrailler, qui penſent couvrir leur mauvaiſe conduite en expoſant leur vie, & attaquant celle d'autrui, je ne vois pas, dit le docteur Swift, qu'il y ait aucun mal politique à leur permettre de s'entre-tuer réciproquement, & de nous débarraſſer de leur perſonne par une méthode qu'ils ont imaginée, & que toute la ſageſſe des loix n'avoit jamais pu trouver.

CHAPITRE LXXII.

L'Académie Françoiſe.

L'ACADÉMIE françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceaux? Non; elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

RICHELIEU ne pouvoit former un établiſſement même par inſtinct, qui ne tendit au deſpotiſme. L'inſtitution de l'académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On a fait venir dans la capitale les gens de lettres, comme on y a fait venir les grands ſeigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir ſous la main. On les tient plus en reſpect de près que de loin.

L'ÉCRIVAIN qui veut être de l'académie, eſt contenu bien avant que d'y entrer; ſa plume mollit lorſqu'il ſonge qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette *cour* qui peut lui fermer la porte, malgré le ſuffrage unanime du corps. L'écrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce déſagrément, & la vérité n'a plus ſous ſon expreſſion dénaturé une phyſionomie vivante.

QUELQUES-UNS même flattent par ambition, & préferent la faveur de la cour à l'eſtime publique.

L'ACADÉMIE françoiſe n'a de conſidération, & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts contribuent même à la ſauver de l'oubli.

CE goût excluſif qu'elle s'arroge, eſt d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes ſont appellés à juger par eux-mêmes des arts de ſentiment ; ils le ſentent : ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes oſent donner leurs idées ſur les arts, comme les idées les plus juſtes, & leur eſprit pour l'eſprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

LA maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces ſortes d'aſſemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la ſervitude, & que chaque écrivain s'eſtimant libre dans ſon idiôme particulier, ne voudra pas modeler ſon attitude ſur celle d'autrui.

ENFIN, ce biſarre privilege qui déclare publiquement un homme homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos converſations, & les prétentions au titre d'académicien ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe juge pas intérieurement plus ſot que le

récipiendaire qui, la veille, étoit un mortel ordinaire.

L'ACADÉMIE enſuite établit une différence preſque injurieuſe entre les gens de lettres; ils paroiſſent, pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouiſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des républicains, jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne lutent pas néanmoins à force égale.

EN effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce, au détriment de tout autre ouvrage. Si l'auteur eſt étranger au corps, au défaut de la ſourde critique, on emploiera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la littérature un ſujet de plainte & de diſcorde.

LES ſervices que l'académie françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves ! Quoi de plus ridicule que ce ton dogmatique qu'elle prend quelquefois ! Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de *vieilles autorités*, comme des théologiens qui ergotent ſur les bancs ?

CE corps, compoſé d'ailleurs des bons écrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut beaucoup ; mais individuellement raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps ; ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, emploient de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime, c'eſt-à-dire, ſi au lieu d'un ton & d'une maniere locale (qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture), il appercevoit

enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il fût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu qui rend ſur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos ſentimens.

Les gens de lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il ſe dénature, s'oppoſe à lui-même, & recueille malgré lui ſes ennemis dans ſon propre ſein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une étrangere décoration; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeſte perdra bientôt la ſeule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenſer ſes travaux. C'eſt pour un grand une jouiſſance de plus, que de dépoſſéder un homme de lettres qui n'a pour lui que la voix publique.

Je crois que les gens de lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talens en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend

loin des murs de la capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre que pour bientôt y mourir.

DANS les académies, les gens de lettres ſe voient de trop près ; les défauts de chacun paroiſſent davantage ; l'amour-propre ſe tourne en aigreur ; les intérêts ſe diviſent ; plus de concorde ; l'harmonie eſt détruite.

J'AIME la réponſe du poëte Lainez. Un membre de l'académie françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps ; il répondit fièrement : *Eh ! qui vous jugeroit ?*

L'ACADÉMIE, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception qui ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

QUELQUES académiciens voudroient repréſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie

eſt comme la pudeur; il eſt impoſſible de le jouer.

L'ACADÉMIE françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue anuuellement: *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi*, ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV? Aujourd'hui les gens de lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice), ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

ÉCHAPPÉS à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie: elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer. Mais tous croient ou voudroient faire croire que l'académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût, & eſt fait pour le régler: que le titre d'académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts; ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere, leur dédain affecté pour tout ce qui

ne se soumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils sont sur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur paresse ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

CHAPITRE LXXIII.

Sur le mot goût.

UN théologien s'échauffe, devient fanatique & déraisonne au mot *grace*, & tel académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous subjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieur l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a sa marotte? Et l'académicien se moquera du théologien, quand il a comme celui-ci la prétention bisarre de se croire infaillible.

COMME on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuses intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minutieuse. Ceci est encore opéré par un aca-

démicien, ou jaloux ou chagrin, ou voulant trancher du docteur.

J'AI remarqué que les *souligneurs* soulignoient le plus souvent les mots les plus heureux & les plus expreſſifs. Ils ont tué la poéſie ſans retour; ils ont donné à la langue un ton monotone, & voilà l'ouvrage de ces prétendus *hommes de goût*.

TEL académicien dit: *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie*: il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître; il voit donc qu'il ne peut en impoſer là-deſſus, & il ſe renferme dans le titre *d'homme de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

QUAND il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût*: ce qui n'eſt pas; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

CHAPITRE LXXIV.

Triomphe de Voltaire.

LE nom des grands & celui des gens de lettres rivaliſent aujourd'hui, au grand étonnement des premiers; & la renommée ne laiſſant pas d'y mettre quelque différence, la guerre, comme de raiſon, eſt déclarée entre eux. Je n'en ſuis pas fâché : les grands perdront la bataille, parce que leur orgueil étant fondé ſur des miſeres & des armoiries, doit fléchir ſous un orgueil appuyé ſur de grandes choſes, & dont l'impreſſion eſt générale.

ILS ſont tous émerveillés de ce que la nation proclame aujourd'hui des noms roturiers qui lui ſont devenus chers, & qu'elle place parmi les noms illuſtres dont elle s'enorgueillit. Ils voudroient bien lui ôter ſa reconnoiſſance, & l'obliger à ne point parler de ces nobles écrits qui ſont ſes délices : ils ont peine à concevoir comment la repréſentation de *Zaïre* ou de *Mahomet* porte plus de volupté & d'enthou-

fiaſme dans l'ame, que la contemplation du cordon bleu & l'ordre du Saint-Eſprit.

On a laiſſé le blaſon pour lire Monteſquieu. L'arbre généalogique de tant de maiſons nobles & inutiles occupe moins les eſprits, que l'*Emile* & l'*Hiſtoire philoſophique & politique du commerze des deux Indes*. Voilà un renverſement d'idées auquel ils ne s'accoutument pas. Ils voudroient que le public s'échauffât pour leur oiſiveté ſuperbe, comme il ſe tranſporte pour les travaux qui flattent & agrandiſſent l'eſprit & le cœur de l'homme.

Le triomphe poétique de M. de Voltaire, les acclamations de tout un peuple, ſon empreſſement à le voir, l'eſpece de fête ſolemnelle dont on a ſalué ſon génie, les a percés d'un glaive de douleur : ſon couronnement enfin ſur le théatre, où ſes chefs-d'œuvres brilloient depuis ſoixante années, ils l'ont vu avec jalouſie ; la voix puplique n'auroit dû retentir que pour eux.

Les honneurs qui lui furent rendus de ſon vivant, priverent ſa cendre des honneurs fu-

nebres : l'orgueil se vengea sur un cadavre mort ; on ne redoutoit plus sa plume. Il fut ordonné que, sans pompe & sans funérailles, son corps sortiroit de Paris pour aller chercher au hasard un tombeau sur la route. On redoutoit la solemnité du convoi, qui eût surpassé par la foule des assistans le nombre de ceux qui suivent les dépouilles des Rois.

Les maîtres de l'opinion publique ont donc aussi leur empire, leur trône & leurs panégyristes. On poussa la précaution puérile jusqu'à interdire aux journaux l'annonce de sa mort ; on ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il avoit rendu les derniers soupirs dans la capitale, lieu de sa naissance : la même défense s'étendit sur Jean-Jacques Rousseau, lorsqu'il décéda à Armenonville deux mois après Voltaire. La célébrité de ces deux hommes, dont les noms étoient universellement connus, offensa sans doute l'orgueil des rangs, puisqu'il eut recours à des petitesses aussi inconcevables, & que la postérité sans doute aura peine à croire.

De tes écrits hardis Versailles un peu confus,
Défendit d'imprimer que tu ne vivois plus ;

La police ordonna que Melpomene en larmes
Ne récitât d'un mois tes vers remplis de charmes.
Un curé refuſa de bénir ton cercueil :
Tu devois bien t'attendre à ce dernier accueil(1)!

CHAPITRE LXXV.

Jeannot.

TROIS mois après le *triomphe de Voltaire*, le Pariſien accueillit *Jeannot* avec le même enthouſiaſme. Il repréſentoit dans une farce qui n'eut depuis que cinq cents repréſentations. L'idiôme de la derniere claſſe du peuple s'y trouvoit exprimé au naturel, & le jeu naïf de l'acteur, ſon accent ſûr, formoit un tableau qui, dans ſa baſſeſſe, avoit un mérite toujours extrêmement rare ſur la ſcene, la parfaite vérité.

VOILA ce qui lui a valu ce prodigieux ſuccès. Que les autres acteurs s'étudient chacun dans leur rôle, à y mettre autant de vérité que

(1) Ces vers ſont tirés d'une *épitre à Voltaire*, compoſée par un ſeigneur Ruſſe.

Jeannot en met dans le ſien, & l'art ne ſera pas ſi éloigné de la perfection.

J'AI vu Taconet & je l'ai toujours regretté. On tance le public parce qu'il va aux boulevards : mais il eſt aſſez commodément & à peu de frais. Le public a le droit de s'amuſer à ſon gré : quand les comédiens françois l'ennuient, il fait bien d'aller chez Jeannot qui le divertit, & Jeannot en vaut bien un autre.

C'en eſt, ce n'en eſt pas ; ces fameux mots, tirés de la parade dont je viens de parler, ont fait fortune. On les a prononcés dans les meilleures ſociétés, & aux meilleures tables. On n'a entendu pendant ſix mois que ces mots pris & reçus dans tous les ſens poſſibles, & commentés avec tout l'eſprit dont le Pariſien aſſaiſonne les nouveautés.

ON avoit fait entrer *Jeannot* dans la troupe des comédiens italiens ordinaires du Roi ; mais ce n'étoit pas là ſon théatre : il eſt retourné bien vîte aux pieces foraines où il excelle. Ce n'eſt point là que l'on voit la belle nature, ni que l'on rencontre l'éloquence & la morale ; mais

mais elles ont une certaine vérité qui, quoique rude & grossiere, manque à des théatres plus relevés. Jeannot est un très-bon acteur dans son genre, & l'engouement du Parisien prouve à quel point il chérit le spectacle, quand il n'y est ni rançonné, ni ennuyé, ni vexé.

On a modelé *Jeannot* en porcelaine, & on le trouve aujourd'hui sur toutes les cheminées, faisant pendant au *Préville*. Pourquoi ne fraterniseroient-ils pas ?

CHAPITRE LXXVI.

L'Académie des inscriptions & belles-lettres.

LA, l'antiquaire sourit d'un poëte moderne, qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide*. Aristote l'emporte encore sur Descartes & Newton : plus les idées sont anciennes, mieux elles valent : le siecle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoisie.

Tel érudit ne daigne pas appercevoir la

colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange macédonienne.

APELLES & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers; car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

SI nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence: les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts: *vivent les Grecs!*

NOTRE langue ne vaut pas l'hébreu qui eſt une langue ſacrée: nous ne commencerons à valoir quelque choſe que dans quatre mille ans.

TOUS ces contempteurs des tems modernes écrivent des in-4°. ſur les anciens; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens, & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homere

en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiôme & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs !* cela eſt adroit !

SPANHEIM s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphapet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de lettres eſt curieux ; c'eſt bien fait à lui ſi cela l'amuſe ; mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté (1).

LES membres de ce corps ſe nomment académiciens, mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pour-

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante, d'un de ces inveſtigateurs du tems paſſé. Elle eſt peu connue :

Ci-gît un antiquaire, opiniâtre & bruſque ;
Il eſt eſprit & corps dans une cruche étruſque.

quoi : c'eſt qu'il faut être de l'*académie françoiſe* pour être un véritable académicien.

D'ou vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine, ils devroient donc être rangés ſur la même ligne ; on fait des vers & de la proſe d'un côté & de l'autre.

Le public ou plutôt l'opinion a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il ſeroit facile néanmoins d'oppoſer l'*académie des belles lettres à l'académie françoiſe*, ſi la premiere vouloit s'humaniſer un peu avec les belles lettres, puiſqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire divorce avec le bel eſprit. Alors tous ces antiquaires paſſeroient pour des gens de lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux qu'ils ont de l'*eſprit* ; le goût prendroit peut-être enſuite, & les quarante ſeroient dépoſſédés du privilege excluſif à la réputation & à l'immortalité.

QUE cela arrive ou non, je dirai toujours à l'académie françoise :

Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.

CETTE académie ne veut plus, dit-on, que ses membres passent désormais à l'académie françoise, parce que c'est trop de gloire aussi pour un simple mortel, que de réunir sur sa tête les titres opposés de *savant* & de *bel esprit :* il faudra opter, & l'on ne pourra plus servir à la fois les deux maîtresses jalouses & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces.*

CHAPITRE LXXVII.

Journaux.

LES journaux sont les trompettes de la renommée, les plus menteuses & les plus impudentes : tel périodiste annonce un auteur comme un aigle, l'autre le traite d'oison : le panégyrique & la satyre de l'écrivain paroissent le même jour : à qui s'en rapporter ? à soi-même ; lire

l'ouvrage, & ne point demander bêtement à autrui ce qu'il en penſe.

LE critique impartial & neutre n'a point encore exiſté; mais l'homme en état de produire ne ſe rabaiſſe point à analyſer des ouvrages, il en enfante.

SE fait journaliſte qui veut, & l'écrivain *le plus honni* peut le lendemain *honnir* tous ſes confreres.

LE miniſtere protege & ſoudoie les petites feuilles ſatyriques où les auteurs ſont déchirés à belles dents, afin d'entretenir la rivalité, la haine & la jalouſie entre les membres de la république littéraire; il s'oppoſe par ce moyen à la paix & à l'union de la littérature.

LE public oiſif retient les injures & les épigrammes, & oublie les talens & les vertus de l'auteur. Le miniſtere ſent bien quelle prépondérance auroit la république littéraire ſur les eſprits, ſi l'eſtime univerſelle répondoit à ſes travaux: il tâche de lui ravir cette eſtime précieuſe, & une foule d'aboyeurs, doués d'un

esprit médiocre, & d'une rage incurable, servent le ministere au-delà de ses espérances.

De tous les écrits périodiques, celui qui rapporte le plus d'argent c'est le Mercure : il est le plus mauvais de tous ; le pédantisme le plus lourd y regne : tel écervelé s'y arroge la dictature du Parnasse, & veut corriger tout le monde, sans pouvoir apprendre à se corriger lui-même. Les préjugés ineptes se propagent ainsi tous les huit jours, dans ce livre bleu, *dédié au Roi.*

On ne doit jamais répondre aux journalistes, parce que l'ouvrage se défend de lui-même : il ne faut qu'un peu de tems pour faire tomber les critiques envenimées. Le silence du mépris est l'arme la plus sûre envers des rivaux dignes ou indignes. Rien de plus divertissant pour l'amour-propre des sots, que la guerre continuellement allumée parmi les auteurs. Tous ces esprits bornés, tous ces ignorans voient avec joie des hommes célebres se donner en spectacle.

En fait de goût d'ailleurs, quand on n'est

pas d'accord sur-le-champ, plus on dispute & moins on se rapproche.

MAIS le journaliste veut-il louer ? il ne connoît plus que l'emphase. Un acteur vient-il à mourir ? le ridicule écrivain s'avance dans le mercure de France, & dit : *Ce n'est qu'un individu qui manque, & c'est une nation entiere à consoler.* Qui diroit-on qu'il regrette ? Un prince bienfaisant, un législateur, un héros protecteur de la patrie, un naturaliste du premier ordre ? Non, il s'agit de *Lekain.*

CHAPITRE LXXVIII.

Le vrai Journaliste.

LA critique en littérature, est la chose du monde la plus inutile. L'ouvrage qu'on examine est imprimé, les fautes sont commises, & le tems qui plonge dans l'oubli les productions stériles ou frivoles, me paroît le vrai, l'irrévocable journaliste. On ne revient point de ses jugemens ; il n'écoute ni la cabale, ni les pré-

ventions ; il abſorbe le livre dans ſon gouffre ou le fait ſurnager ſur l'abyme.

POURQUOI donc ſe dévouer à la haine de ſes rivaux, & offenſer l'amour-propre des hommes vivans, pour opérer ce que le tems doit faire mieux que tout autre ?

D'AILLEURS, l'invective eſt preſque inſéparable de la critique littéraire : on a beau choiſir ſes termes, on veut toujours dire que tel écrivain eſt un ſot ou un ignorant ; on verſe le ridicule ſur ſon œuvre ; & delà à ſa perſonne, il n'y a qu'un pas.

LES lettres, faites pour répandre quelque charme ſur la vie, ne doivent jamais être le prétexte de troubler le repos d'un galant homme, qui aura mal réuſſi en voulant inſtruire ou amuſer les autres. Le critique le plus ſage a encore quelquefois le foible de la jalouſie ou de l'envie. Puis, quel eſt l'homme aſſez maître de ſes paſſions, aſſez impartial, aſſez éclairé & doué d'un tact aſſez ſubtile, pour être le juge ſuprême des talens & des réputations ? que le tems prononce ; c'eſt à lui ſeul qu'appartient cet emploi.

MAIS ce qui doit consoler les auteurs, c'est de voir que le plus impitoyable des critiques est toujours un auteur méprisé. Qui se sent des forces pour courir dans la carriere, ne s'amuse pas à jetter des bâtons aux jambes de ceux qui courent.

TOUS ces *jugeurs* sont plus intrépides dans leur prononcé, & plus orgueilleux de leurs *extraits*, que les auteurs ne le sont de leurs productions; ils prennent le talent de nuire pour la preuve d'une supériorité réelle & décidée.

Ainsi l'on ne voit plus dans l'attelier des arts
Que légions de rats & grouppes de lézards.
Leur souffle empoisonné flétrit les renommées,
Le Pinde est envahi par d'insolens Pigmées.
. . . . . ,
Ces Docteurs pointilleux dans leur triste manie,
Le scalpel à la main, disséquent le génie,
Et veulent qu'abaissant son vol audacieux,
Comme eux, il pense, écrive & qu'il rampe comme eux.

M. Guyetand.

CHAPITRE LXXIX.

Gêne de la preſſe.

LES ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe invitent à les braver : ſi l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il eſt des maux politiques que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déja un très-grand bienfait. La police intérieure des États a beſoin d'être éclairée par des écrits déſintéreſſés. Il n'y a que le philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile, & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup-d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

SI l'on adopte cet axiome, chaque jour nous

perdons ; car chaque jour la presse est plus génée.

Aussi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris, sont-ils pitoyables lorsqu'ils roulent sur l'histoire, sur la politique ou sur la morale des nations.

Laissez penser & parler ; le public jugera, il saura même corriger les auteurs. Le plus sûr moyen pour épurer l'imprimerie, c'est de la rendre libre : l'obstacle irrite ; ce sont les prohibitions, les difficultés qui enfantent les brochures dont ont se plaint.

Si le despotisme pouvoit tuer la pensée dans son sanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos semblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au philosophe, & lui couper les mains, il établit l'inquisition sur les routes, peuple les frontieres de commis, répand les satellites, ouvre toutes les caisses pour intercepter la progression infaillible de la morale & de la vérité ; vain & puéril effort ! attentat superflu au droit naturel de la société générale,

& aux droits patriotiques d'une société particuliere ! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat ; elle luira ſans nuages. On a beau craindre ou perſécuter le génie, rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité : l'arrêt que ſa bouche prononce ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes ſemblables le plus noble de tous les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être : il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe ; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre-humain, vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre iſle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'univers.

QUAND les oppreſſeurs croiront impoſer

ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité: l'opprobre les ſaiſira, pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. Le Camus de Néville*, & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere Monſeigneur le garde des ſceaux, ou Monſeigneur le chancelier de France, quand il a les ſceaux, permet enfin à une mince brochure, qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gevres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la capitale, & l'étranger en profite. La

(1) Il y eut jadis un édit du Roi qui défendoit au profeſſeur Ramus *de lire ſes propres ouvrages*.

graphomanie a un côté ridicule, mais elle fait subsiſter diverſes profeſſions. La montagne Sainte-Genevieve eſt peuplée de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, &c. qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la ſociété. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même demangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferons toujours en donnant notre argent aux preſſes Hollandoiſes, Allemandes, Flamandes & Suiſſes.

CHAPITRE LXXX.

Communautés.

UN premier édit avoit ſupprimé, ſous le miniſtere de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement, & tout rouloit aſſez bien. Dix-huit mois après un ſecond édit créa ſix corps de marchands, & quarante-quatre communautés d'arts & métiers.

LES entraves biſarres furent ſupprimées. Une

plus grande liberté eſt rendue au commerce ; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les tribunaux de leurs débats auſſi coûteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux communautés ; à qui ſe donne-t-il ? aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les bouquetieres, les coëffeuſes de femmes, les jardiniers, les maîtres de danſe, les favetiers, les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

Avant cet édit on pourſuivoit une malheureuſe femme qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire : on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On faiſiſſoit *de par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi-reſſemelés, & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit des

ſes papillottes ſur la tête d'une femme, ſans avoir la *patente* qui l'autoriſoit, & friſer & pommader ſes cheveux. Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions, & nous en avons encore pluſieurs à-peu-près de cette dignité là.

CHAPITRE LXXXI.

Agriminiſtes.

LES belles Dames, dont la fantaiſie commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les ouvriers qui façonnent les agrémens dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *agriminiſtes.*

L'OUVRIER donne à la ſoie toutes les formes poſſibles; c'eſt de ſon goût & de ſon génie que naiſſent la variété des deſſins, la diverſité des couleurs artiſtement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

ON admire une jolie femme, & ſon habil-

lement qui fait partie de ſon exiſtence : mais à la vue des effets très-galans qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le *fuſeau*, la *navette* & la main induſtrieuſe du pauvre *agriminiſte* : tout eſt pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aérienne.

CHAPITRE LXXXII.

Épingliers, Cloutiers.

UN ſauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle; vous en aurez mille pour douze ſols.

LES aiguilliers, épingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent qu'Hénoc en fut l'inventeur.

L'AIGUILLE eſt néceſſaire à preſque tous les métiers : pour que l'aiguille ne ſoit ni molle, ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles, & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris Saint-Cloud pour patron, & les épingliers Saint-Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

CHAPITRE LXXXIII.

Voitures publiques.

POURQUOI le miniſtre qui avoit ſi ſagement détruit les corvées & les communautés, qui s'étoit déclaré l'ennemi des *privileges excluſifs*, toujours nuiſibles & féconds en abus, a-t-il renoncé à ſes propres principes, en établiſſant des meſſageries royales avec *privileges excluſifs ?*

LE public eſt mal ſervi ; les commis ont de la hauteur & de l'inſolence ; les voitures ſont incommodes, trop étroites ; on y eſt gêné,

foulé, comprimé. On ne fait à qui ſe plaindre, de qui obtenir juſtice. Et pourquoi ne pas rendre au particulier la liberté de voyager à ſon gré, de faire ſon prix, & de choiſir ſes commodités ?

SUR la route de Verſailles c'eſt encore pis ; les carroſſes dits *pots-de-chambre*, ſont ouverts à tous les vents : on y brûle en été, on y gele en hiver ; la pouſſiere vous y étouffe ou la pluie vous y mouille.

ET qui connoît ſe majeſtueux *carrabas*, attelé de ſix chevaux, qui font quatre petites lieues en ſix heures & demie de tems ? Il renferme dans une eſpece de longue cage, ſale & fétide, vingt perſonnes qu'on preſſe, qu'on étouffe indécemment ; & il eſt défendu à la charrette oiſive, au cabriolet léger, au fiacre vuide, au fourgon commode, de voiturer perſonne ſur cette route.

QU'IMPORTENT de beaux chemins, ſi je ne puis y voyager à ma fantaiſie, ſi je ſuis gêné, contrarié dans ma marche, dans mon repos ? & pourquoi faut-il des papiers, des bureaux,

des commis, lorſque j'ai la volonté de me promener ?

DANS toute l'Angleterre on eſt voituré avec autant de promptitude que de commodité, parce qu'on choiſit & qu'on loue ſoi-même la voiture dont on a beſoin. Voulez-vous faire à Paris deux lieues dans les environs ? il faut vous rendre dans un bureau, attendre, intercéder, parler à un commis incivil, recevoir une pancarte. Le cocher de la plus miſérable brouette, preſque ſans culottes & ſans bas, a un habit bleu (livrée royale) ; la portiere démantibulée porte trois *fleurs-de-lis*, & l'on ne donne un coup de fouet à deux roſſes étiques, que *de par le Roi*.

ON diroit que c'eſt une affaire d'État, que le tranſport d'un particulier à une autre ville. Vous êtes environné de loin d'ordonnances, de prohibitions ; & les hommes de bureaux auxquels vous donnez votre argent, ſemblent moins appartenir au public qu'au gouvernement, qui ne nous veut rien laiſſer faire : chevaux, cochers, poſtillons, voyageur & valiſe, tout eſt ſous ſa main. Des couvertures de toile

cirée qui couvrent de longues charrettes, portent en gros caracteres : *Meſſageries royales* ; les armes de France & de Navarre pendent aux oreilles du moindre baudet.

CHAPITRE LXXXIV.

Gluck.

EN 1778 tout le monde étoit ou Gluckiſte ou Lulliſte ou Ramiſte ou Picciniſte, ainſi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniſte ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois & que je ſuis encore Gluckiſte. Pourquoi ? c'eſt que l'Orphée du Danube m'entraîne, & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée ; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

JE n'ai jamais goûté Quinault ; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault ſont fades, & M. Marmontel a manqué de goût en s'attachant à ſes miſérables opéra, dont le vuide

& la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettres tel que lui ; mais la routine eſt le tyran de tous les littérateurs françois.

CHAPITRE LXXXV.

Révolution muſicale.

LA politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à ſon chien pour diſtraire les Athéniens de ſa perſonne, eſt une politique renouvellée de nos jours. Nos bals, nos ſpectacles, nos hiſtrions nous font dire en d'autres termes : " Ce chien „ avoit une ſi belle queue ! quelle fantaiſie „ prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a „ dégradé le plus bel animal du monde : c'eſt „ un fantaſque, c'eſt un fou „.

ALCIBIADE dans ſon char doré portoit un Cupidon armé du foudre : cette deviſe, qui n'eſt pas ordinaire, il fut la rendre reſpectable. Mais ne comptons pas trop ſur nos Alcibiades : nos guerriers, à ce qu'il me ſemble, s'efféminent dans ces voluptés trop exquiſes. Ils auront le même courage, d'accord ; mais auront-ils la

force & la ſanté qui ſupportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille, ne ſe rappelleront-ils pas involontairement ces arts enchanteurs, qui font dire en ſoupirant, *hors de Paris point d'exiſtence.*

ON y achete, année commune, pour près de quatre millions d'ariettes, en y comprenant les violons, les hautbois, les flûtes & les baſſons : cela eſt un peu cher, & les autres arts coûtent infiniment moins.

L'ENNUI, la mélancolie habitoient pour moi l'opéra ; & je dis avec La Bruyere : *Je ne ſais comment avec une magnificence royale, on eſt parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le ſéjour de la muſique comme un lieu où je ſerois conſtamment ſourd, & jamais ému par le plaiſir. Gluck eſt venu, & j'ai connu les charmes de la muſique ; je me croyois mort pour l'art, & l'art a commencé à exiſter pour moi : c'eſt à ſon expreſſion ſimple, énergique, que j'ai enfin ſenti couler des larmes, que je n'avois jamais verſées dans le ſéjour des enchantemens.

TOUS les cœurs ont obéi à cette muſique

expreſſive & touchante ; il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre : mais le Saxon a de plus grandes puiſſances. C'eſt lui qui eſt terrible, touchant, rapide & vrai. Alceſte ! ah quel opéra !

Le Saxon a eſſuyé le premier feu de nos préventions, & ſon rival a eu moins de peine enſuite à faire ſon effet.

Puisse le génie triompher des derniers obſtacles qui s'oppoſent à la perfection de cet art, ſorti pour nous de l'enfance où nous le captivions ! La pratique de notre antique pſalmodie a roidi les organes, & durci le tympan de cette foule de chanteurs & de chanteuſes, dont la troupe étourdiſſante nous fatigue. Qu'on les chaſſe au plutôt ; qu'on raccourciſſe ces danſes ſi longues & ſi mal amenées ; qu'on choiſiſſe des poëmes où l'intérêt ne ſoit ni coupé, ni affoibli ; & que le décorateur ambitieux, le deſpotique maître de ballet, le lourd orcheſtre ceſſent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces ſubalternes, & les ſoumettre à ſon autorité.

JE crois qu'ils faut renoncer totalement à Quinault : il n'y a rien de si insipide au monde que ses opéra ; il n'a ni rapidité, ni diversité, ni chaleur. C'est une folie que de vouloir le rapetasser : tous les musiciens perdront leur tems, & hasarderont leur réputation sur ces canevas vuides qui repoussent le génie.

VOICI donc qu'à peine le buste de Rameau est-il placé dans sa niche, qu'il faut l'en déloger. La musique bâillante de Lulli a disparu, & c'est ainsi que tout art se forme en se recomposant ; car s'il s'arrête, il recule.

CHAPITRE LXXXVI.

Solfier.

DEPUIS que nos brillans opéra-comiques sont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés. C'est un air que se donnent ceux mêmes qui n'ont ni voix, ni oreilles.

Les enthousiastes du vieux plain-chant gothique de l'opéra, ont fait la plus belle défense contre la mélodie d'Italie ; la voilà néanmoins naturalisée. Puissions-nous de même changer le ton monotone de notre étroite tragédie, & nous modeler sur des compositions plus vastes, qui laissent aux faits & à l'intérêt des situations tout le jeu nécessaire ! Vienne la maniere du grand Shakespear..... Oh ! elle viendra.

CHAPITRE LXXXVII.

Filles nubiles.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge du mariage est innombrable. Rien de si difficile qu'un mariage, non pas tant parce que ce nœud est éternel, que parce qu'il faut aller consigner une dot pardevant notaire. Les filles laides & nubiles abondent ; les jolies ont encore beaucoup de peine à passer. Il faudroit peut-être renouveller à Paris ce qui étoit en usage chez les Babyloniens. On rassembloit toutes les filles nubiles dans un marché public : les jeunes gens venoient, & comme de raison,

achetoient les plus belles ; mais l'argent qui en provenoit ſervoit à doter les laides délaiſſées.

ON voit que le mariage eſt devenu un joug peſant, auquel on ſe ſouſtrait de tout ſon pouvoir : on voit qu'on a raiſonné depuis peu le célibat, comme une ſituation plus douce, plus ſûre & plus tranquille. La fille célibataire par choix, n'eſt point rare aujourd'hui dans l'ordre mitoyen : des ſœurs ou des amies s'arrangent pour vivre enſemble, & doubler leurs revenus en les plaçant à rentes viageres. Ce renoncement volontaire a un lien conſtamment chéri des femmes ; ce ſyſtême anti-conjugal, n'eſt-il pas bien remarquable dans nos mœurs ?

CHEZ les Lacédémoniens, les femmes chaque année fouettoient les célibataires dans le temple de Vénus. Que diroit Lycurgue, s'il voyoit aujourd'hui nos demoiſelles dédaigner l'autel de l'hyménée, embraſſer le célibat, s'en montrer les apologiſtes, & vivre dans une eſpece de liberté maſculine ; liberté qui, chez aucun peuple de la terre, ne fut le partage de leur ſexe.

QU'ARRIVE-T-IL de cet étrange déſordre ? Les gens aiſés qui ne ſe marient point ou qui ſe marient tard, ne font preſque point d'enfans : les gueux qui ſe marient intrépidement, & qui ſe marient trop tôt en font beaucoup ; de ſorte que les richeſſes ſe concentrent de plus en plus dans un très-petit nombre de mains ; celui à qui elles ſeroient le plus néceſſaires en a le moins.

DANS toutes les ſociétés on ne rencontre que de ces vieilles filles, qui ont fui les devoirs d'épouſe & de mere, & qui trottent de maiſons en maiſons. Affranchies des peines & des plaiſirs du mariage, elles ne doivent pas uſurper la conſidération & le reſpect qui ſont dus à la mere de famille environnée de ſes rejettons, & l'on devroit les regarder comme ces vignes infertiles qui, au lieu de porter des raiſins, n'ont pouſſé ſous les rayons du ſoleil que des feuilles jaunes & rares.

CES filles décrépites ſont ordinairement plus malicieuſes, plus méchantes & plus durement avares, que les femmes qui ont eu un époux & des enfans.

Il faudroit assujettir les vieux garçons & les vieilles filles à une contribution, reculer encore également pour les deux sexes, l'époque des vœux forcés ou indiscrets, abolir le célibat des soldats qui occasione le célibat des filles, d'autant plus que des soldats mariés seroient plus courageux & plus attachés à la patrie. Il faudroit enfin que le législateur fit revivre *les anciens mariages de la main gauche*, afin de diminuer les difficultés du mariage. Une concubine étoit autrefois une femme non mal-honnête. En voulant trop gêner la liberté de l'homme, on l'a précipité dans de nouveaux écarts; & c'est bien le cas de répéter ici, que *c'est souvent la loi qui fait le péché.*

CHAPITRE LXXXVIII.

La petite poste.

Son auteur avoit conçu deux cents projets de différentes especes, tous relatifs au bien public: celui-là seul a pu recevoir son exécution.

Cette poste roule du matin au soir, portant

lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier : on lui écrit ; les billets économiſent le tems, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

Les amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble ; le commerce de la vie s'embellit de cette facilité. Mais on écrit pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement, le tout étant entre les mains de la police qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'inconvénient eſt que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contrebalancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes : cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte corref-

pondance eſt un malheur attaché à la renommée ; on perd des heures précieuſes à répondre à des futilités, & à tracer ſur le papier des complimens ſtériles ou des choſes extrémement vagues.

On ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées : on eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils ſont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude ; car combien de gens vous tendent des pieges ſous les apparences du zele, & ne ſont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent ſaiſir, contens d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité !

CHAPITRE LXXXIX.

Les viſites.

LES viſites emportent beaucoup de tems. Vainement ſe fait-on écrire chez les portiers: on eſt condamné à certaines époques à aller d'hôtel en hôtel faire la révérence, s'aſſeoir, dire quelques mots inſignifians, puis l'on s'échappe pour faire la même choſe dans la maiſon voiſine. C'eſt un travail & une occupation que de ſortir ainſi d'un hôtel, pour entrer dans un autre.

CEUX qui ont beſoin de protection ne viſitent les grands qu'à leur corps défendant. Le devoir, l'orgueil ou la cupidité, les traîne à travers les antichambres; ils ſouffrent, murmurent tout bas & ſubiſſent la loi commune. Un valet, qui doit avoir bonne mémoire, annonce à haute voix ceux qui entrent; coutume prudente. On ouvre les deux battans pour les femmes. C'eſt alors que les qualités ſonnent agréablement à l'oreille de l'individu qui ſe

préſente dans le cercle : un nom tout nud à quelque choſe de honteux.

ON a beaucoup abrégé les formules des premiers complimens. L'on s'aſſied, ſi l'on veut, ſans preſque rien dire. L'arrivante occupe le fauteuil le plus proche de la maîtreſſe de la maiſon, le cede à ſon tour, & ainſi ſucceſſivement. Les femmes s'examinent des pieds à la tête, tout en ſe faiſant des mines. C'eſt le moment où les nouvelles circulent ; de ſorte qu'un fait arrivé à huit heures du ſoir eſt ſu de tout Paris à dix heures. Le commentaire & les bons mots qui font arrêt, l'accompagnent déja, & il ne ſera plus permis d'en parler le lendemain.

APRÈS les nouvelles vient l'étalage de chaque doctrine particuliere ; mais le récit eſt court, excepté dans la bouche des officiers de marine, qui abuſent des circonſtances pour tenir école publique de pilotage. Les femmes diſſimulent leur ennui, & font gliſſer adroitement la converſation ſur le nouvel opéra ; on deſcend de la vergue du grand mât aux baſſons de l'orcheſtre, & l'on parle d'une tempête harmonique. Au moment que j'écris, les diſputes ſur la muſi-

que & sur la marine sont éternelles ; & pourquoi durent-elles si long-tems ? c'est qu'on ne s'entend pas.

Les parleurs de profession ont un répertoire tout formé, qui compose tout leur esprit. Ils n'ont pas l'attention de le varier ; & il y a beaucoup de gens qui vous étonnent, mais pour une seule fois. J'y ai été pris moi & bien d'autres.

CHAPITRE XC.

Retraite.

ON ferme sa porte à Paris quand on veut ; ce qui est impossible dans les autres villes. On se dit à la campagne pour un mois, & vous pouvez être assuré que pendant un mois personne ne viendra vous importuner. Les portiers sont d'un merveilleux secours pour vous faire voyager, tandis que vous boudez tout seul dans un coin. Ils vous servent de chevaux de poste.

J'AI lu jadis une pièce de vers intitulée : *Epî-*

tre à mon verrou. L'idée étoit plaisante. Un philosophe avoit mis en grosses lettres dans son cabinet ces trois mots, *épargnez mon tems;* avec cela faisoit-il fuir les importuns? j'en doute. Il n'y a d'autres remparts contre ces visites incommodes qu'un verrou : il ne faut donc point faire un *épître à son verrou*, mais le tirer.

COMBIEN d'amitiés, combien de liaisons inutiles! Il est un tems dans la vie où un homme raisonnable devroit savoir à quoi se fixer, éprouver ceux qu'il fréquente, & se débarrasser ainsi de mille soins que tous ces amis de nom usurpent aux véritables. La sagesse, la philosophie s'en trouveroient mieux, & l'on apprendroit de bonne heure à ménager le tems & à prévenir le regret de sa perte.

CERTAINES gens sont si fatigués d'eux-mêmes, qu'ils n'existent que quand ils ont quatre ou cinq personnes dans leur chambre, pour assister à leur lever & à leur toilette.

*

CHAPITRE XCI.

Les affiches.

ON affiche tous les jours de grand matin, les pieces que l'on donnera le ſoir aux trois grands ſpectacles : les théatres du boulevard & de la foire en font de même. On voit ſur la même ligne, Athalie & Jeannot chez le dégraiſſeur ; Caſtor & Pollux, & la danſe du petit diable ; il y a de quoi ſatisfaire tous les goûts : or, en fait de plaiſirs, je ſoutiens que perſonne n'a tort, pourvu que les pieces ne ſoient pas indécentes.

QUI croiroit qu'il y a une multitude de gens pauvres qui liſent les affiches ſans aller au ſpectacle, & qui ſe conſolent de n'y point aller en ſachant quelle piece ſera repréſentée ? Ils l'empruntent, la liſent en ſe couchant, & rêvent l'avoir vu jouer.

ON ne peut rien afficher ſans l'attache du lieutenant de police ; & ſi vous avez perdu un

chien ou un bracelet, il faut aller demander la ſignature du magiſtrat.

Il eſt vrai qu'elle eſt toute prête, & qu'il y a un bureau de blancs ſeings pour favoriſer la retrouvaille des épagneuls, des perroquets, des manchons & des cannes perdues.

Il n'y a que deux objets qui s'impriment à Paris ſans *permiſſion*; les *billets d'enterrement* & les *billets de mariage*. Mais une pareille licence ne ſauroit durer long-tems dans un gouvernement bien policé, & bientôt le *bon ordre* les ſoumettra ſans doute à la reviſion d'un cenſeur royal, & à l'approbation de Monſeigneur le chancelier ou de Monſeigneur le garde des ſceaux; car un épouſeur & un mort ne doivent pas imprimer *librement*, quelque preſſés qu'ils ſoient. C'eſt une témérité ſcandaleuſe & attentatoire à l'*autorité*.

Il faut que l'afficheur ait ſa médaille de cuivre ſur l'eſtomac, pour plaquer & coller contre les murailles les monitoires, les arrêts, les pieces de théatre, les mandemens, les livres & les terres à vendre. Ces mêmes

afficheurs crient & vendent les ſentences des criminels, & ſe réjouiſſent des exécutions, qui leur font gagner quelque argent, ainſi qu'à l'imprimeur.

Ces affiches ſont arrachées le lendemain pour faire place à d'autres. Si la main qui les colle ne les déchiroit pas, les rues à la longue ſeroient obſtruées par un eſpece de carton, groſſier réſultat du ſacré & du profane mêlés enſemble, comme des annonces de charlatans, des arrêts de la cour, des arrêts du conſeil qui les caſſent, des biens en décret, des ventes après décès & au dernier enchériſſeur, bref, de tous ces papiers que le public a ſous les yeux, qu'il ne lit pas, & qui ne ſervent qu'à déguiſer la nudités des murailles.

Si le peuple s'accoutumoit à lire ces affiches, il apprendroit peut-être à moins défigurer l'orthographe françoiſe; mais il ne s'embarraſſe ni de l'orthographe, ni de tout ce qu'annonce cette multitude de placards. On voit quelquefois des arrêts de la cour qui ont ſix pieds de haut ſur trois de large, & le caractere en eſt menu. Quel malheureux débordement d'inutiles paroles!

On regarde l'affiche avec étonnement, perſonne ne la lit. Il s'agit d'un procès obſcur entre deux particuliers qui ſe ſont ruinés pour couvrir d'un papier noirci un peu de muraille : cette proſe gothique coûte quelquefois ſoixante mille francs.

LES noms des notaires, des procureurs, des huiſſiers-priſeurs, &c. ſont imprimés en gros caracteres au coin de toutes les rues, & ces Meſſieurs n'en ſont pas pour cela plus célebres. Au défaut de renommée, ils empochent l'argent ; un *inventaire* rapporte beaucoup plus qu'un livre.

CHAPITRE XCII.

Les petites affiches.

LES petites affiches rendent de grands ſervices aux felliers, aux bijoutiers, aux marchandes de modes, aux jeunes ſeigneurs qui brocantent des chevaux, des tableaux, des diamans. On y annonce les *ventes après décès* ; & avec de l'argent, on peut meubler une maiſon

de la cave au grenier en moins de vingt-quatre heures : les choſes invendues & à vendre s'y trouvent en foule.

A travers les berlines à vendre, les laquais & les femmes-de-chambre à placer, les effets perdus ou volés, la paille, le foin & l'avoine, M. l'abbé Aubert veut avoir abſolument un avis ſur les productions littéraires & dramatiques. Juſqu'où la fureur de juger ne cherche-t-elle pas à ſe placer ? que de Perrins-Dandins littéraires !

CHAPITRE XCIII.

Le journal de Paris.

A L'INSTAR de la feuille de Londres, intitulée la *Poſte du ſoir*, eſt venu le journal de Paris qui paroît tous les matins. Cette feuille ſeroit extrêmement piquante & curieuſe, ſi.... mais parlez un peu de l'aventure du couſin, du neveu, de la tante, de la belle-ſœur, de la femme-de-chambre, de Madame***, & vous verrez tout en rumeur à la police, comme ſi le feu étoit aux quatre coins de la ville.

CETTE feuille cependant pourroit exercer utilement une juſte cenſure des mœurs, en expoſant quelquefois les extravagances des particuliers, & peut-être retiendroit-elle par la crainte du ridicule, & feroit-elle plus de bien que tous les ſermons.

LE *journal de Paris* ſoutient le *journal des ſavans*, qui ne produit pas de quoi payer les frais d'impreſſion; c'eſt un enfant en train de faire fortune, qui nourrit ſon vieux pere. Les journaux ſont claſſés rigoureuſement; & comme on les aſſujettit à des penſions, on conſerve leurs privileges, quelqu'ennuyeux & ſots qu'ils puiſſent devenir. Mais pourquoi ne laiſſe-t-on pas à chacun la liberté de s'exercer dans ce genre de productions, ainſi qu'il eſt permis de cultiver tout autre ?

AU bout de deux ou trois ans, les bons journaux domineroient, & les mauvais s'éteindroient dans l'oubli. On retrouveroit au moins la même ſomme d'argent, & le commerce de l'encre, du papier & des caracteres, iroit trois fois plus vîte : tout cela nourriroit le pays latin où ſont les imprimeurs, les brocheurs, les re-

lieurs, les colporteurs, &c., &c. qui commencent à crier famine.

Le gouvernement pensionne plusieurs écrivains, mais il ne débourse pas pour cela de l'argent. Voyez sa finesse ; il assujettit les journaux à une taxe, & paie les gens de lettres avec les travaux des gens de lettres. Tel auteur a une pension sur une feuille satyrique où il est déchiré à belles dents : ainsi *il boit & mange son jugement & sa condamnation*, ce qui est assez plaisant.

On trouve sur la même feuille l'article des spectacles & celui des enterremens. *Mon Dieu !* s'écrie-t-on, *M. un tel est mort ; le voilà enterré ! Vite, allons à l'ambigu-comique ; on y donne les Quatre fils Aymon.*

CHAPITRE XCIV.

Tableaux, deſſins & eſtampes, &c.

LA manie coûteuſe & folle des tableaux & des deſſins, que l'on achete à des prix foux, eſt bien inconcevable. Il n'y a point de luxe, après celui des diamans & des porcelaines, plus petit & plus déraiſonnable; non qu'un tableau ne vaille ſon prix, mais parce qu'il eſt biſarre, ridicule, indécent de couvrir d'or des peintures dont l'utilité & la jouiſſance ſont également bornées.

QUE des princes forment des cabinets, ils ſe doivent à tous les arts. Mais qu'un particulier entreprenne une collection toujours incomplete, ces dépenſes énormes l'empêcheront, à coup ſûr, d'être un bon parent, un bon ami, un obligeant citoyen: il n'aura plus d'argent que pour des toiles peintes. Plus il poſſédera, plus il voudra encore poſſéder: ſa maiſon, ſa famille, tout ce qui l'environne, ſe ſentira

des prodigieux sacrifices qu'il offrira sans cesse à une manie dont la nature est de ne jamais contenter celui qu'elle tourmente.

Les mépriſes étant faciles, & les erreurs ordinaires, nouvelle ſource de chagrins & de contrariétés : l'entêtement prend la place du goût, & la fureur de la poſſeſſion empêche la paiſible jouiſſance.

Je n'ai jamais pu concevoir comment on ne ſe contentoit pas d'une belle copie au défaut de l'original. Souvent l'œil le plus exercé héſite entre les deux peintures ; & quand on pourroit avoir par ce moyen trente beaux tableaux, pour le prix qu'on met à un ſeul, comment ſe ruine-t-on pour un tableau unique ?

Tel homme a vendu ſes maiſons & ſes terres pour faire une collection d'eſtampes renfermées dans des porte-feuilles inviſibles, & qu'il n'ouvre pas quatre fois l'année. Il ſe traîne encore aux ventes ; crie à l'huiſſier, d'une voix éteinte, *un ſol*, dit tout haut qu'il eſt un fou, emporte l'objet, & il lui faut de fortes

lunettes pour contempler ſon acquiſition. A ſa mort tout cela ſera diſperſé en différentes mains, & l'*œuvre* tant pourſuivie ne ſera jamais complete.

UN vieux tableau à moitié peint & effacé, dont on ne diſtingue plus rien, ſera préféré, parce qu'il eſt original, à un tableau moderne & intéreſſant, dont la couleur eſt fraîche & agréable. Quel eſt donc le défaut de ce dernier? Le peintre eſt vivant.

IL faut que les particuliers laiſſent aux princes ou aux grands, dont l'opulence eſt exceſſive, le privilege de mettre de groſſes ſommes en tableaux & en ſtatues. C'eſt une folie de conſumer ſon patrimoine en curioſités; c'eſt un vice d'oublier ſes parens & ſes amis pour des peintures ou des gravures. Ces arts ſont faits pour figurer dans des ſallons publics, & non dans des cabinets. L'amateur immodéré n'eſt qu'un maniaque.

ON n'a point encore ridiculiſé ſur notre ſcene cette folie ruineuſe : elle mériteroit bien les pinceaux d'un auteur comique.

CHAPITRE XCV.

Encan.

Nos seigneurs, sous le nom de *curieux*, sont des brocanteurs magnifiques, qui achetent sans besoin, sans passion, & seulement pour avoir de bons marchés, bijoux, chevaux, tableaux, estampes antiques, &c. Ils sont des haras ou des cabinets, qui sont bientôt des magasins: on les croiroit passionnés pour les beaux-arts; ils aiment l'argent.

Ces vases, ces bronzes, ces chef-d'œuvres auxquels ils semblent tenir, & dont ils se montrent idolâtres, appartiennent à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médaillier, malgré tout l'étalage du propriétaire; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes, & ils vous diront néanmoins qu'ils n'achetent que pour les artistes: ils en sont les tyrans.

Au reſte, c'eſt aux ventes que le prix réel des tableaux ſe manifeſte, & qu'ils n'en impoſent plus, comme dans le ſallon de l'orgueilleux poſſeſſeur. Là finit le rôle avantageux de l'homme uſurpateur & médiocre : là les prétendus connoiſſeurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là, la ſuperbe école françoiſe apprend à rabattre de ſa faſtueuſe préſomption. Un peintre a beau s'appeller premier peintre du Roi, on donne pour dix écus (c'eſt-à-dire pour la toile) une de ſes compoſitions de quatre pieds de hauteur. L'huiſſier-priſeur ne lui fait pas grace, & le livre impitoyablement à l'acheteur, qui va en décorer une antichambre enfumée, ou une ſalle à manger.

PHILIPPE, duc d'Orléans, régent du royaume, s'amuſoit à peindre ; mais la main de ſon alteſſe, habile à mouvoir l'Europe, ne ſurpaſſoit pas en peinture celle du plus miſérable barbouilleur. Qu'eſt-il arrivé ? Son principal tableau, (quoique décoré de ſon nom) ſucceſſivement chaſſé de tous les cabinets, ſe trouve actuellement expoſé dans un paſſage public des Tuileries, ſollicitant en vain un acquéreur qui lui donne un aſyle. On le regarde,

garde, on lit le nom auguſte, on ſourit, & perſonne ne veut en donner trente-ſix livres, ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE XCVI.

Où eſt Démocrite?

LA comédie n'eſt plus ſur le théatre, mais dans le monde. Pour un obſervateur déſintéreſſé, il y a de quoi rire comme Démocrite, & au fond, rien n'eſt meilleur pour la ſanté.

VOUS voyez l'abbé qui parle de ſes indigeſtions, vous entendez les gémiſſemens de l'avare, les plaintes du plaideur, la ſuffiſance de l'auteur: vous contemplez la morgue du grand, la fatuité du petit maître, qui vous fait admirer juſqu'à ſes énormes boucles de ſoulier; mérite du jour. Celui qui prête le plus à la ſatyre eſt ſatyrique, & les tons & les prétentions forment des ſcenes extrêmement variées.

QU'EST-IL besoin, après cela, d'aller entendre nos froides comédies modernes?

VOYEZ enſuite le ridicule inconcevable, & les prétentions reſpectives des hommes, leurs débats éternels, la montre de leurs privileges, & riez encore plus fort?

LES ſecretaires du Roi ne ſavent quel rang occuper: ils s'élevent, ils s'abaiſſent. Leur contenance eſt mal aſſurée. Ils poſent des lignes de démarcation; mais ces lignes ſont perpétuellement dérangées. Quel ſcandale pour la pépiniere de la future nobleſſe! Leur ſcrupule dans un tems, leur exceſſive indulgence dans un autre, tout place, ſous un jour comique, les tableaux des différens états qui luttent enſemble à Paris, armés les uns contre les autres, & ſe prévalant tour-à-tour des petits avantages qu'ils obtiennent, pour les perdre le lendemain.

CAR pendant cette guerre, le gouvernement en paroiſſant vouloir les accorder, les pompe & les deſſeche, pour les retenir tous ſous ſa main, & les faire mouvoir à ſa volonté.

QUI pourroit s'empêcher de rire ? La société est une vraie tour de Babel, pour la confusion des idées & des sentimens : la sottise y parle comme le génie, & même beaucoup plus haut.

CHAPITRE XCVII.

Censeurs publics.

J'ABHORRE les cyniques encore plus que les pédans ; mais je voudrois voir au milieu de Paris un Diogene dans son tonneau (l'indécence toutefois supprimée). Je voudrois qu'il fût permis à un homme de cette trempe d'apostropher ses concitoyens, & de leur reprocher leurs vices : Paris en auroit bien autrement besoin qu'Athenes.

DU moins des censeurs du scandale public des mœurs, tels qu'ils étoient établis chez les Romains, seroient très-nécessaires parmi nous. Car nos loix si imparfaites préviennent-elles la confusion des rangs, répriment-elles les extravagances du luxe qui ruine les fortunes médio-

cres, empêchent-elles les banqueroutes, arrêtent-elles la débauche qui va le front levé?

ON a créé des cenſeurs pour les livres: ces cenſeurs proſcrivent tout ce qui peche contre la décence, tout ce qui contredit les loix de l'honnêteté, &c., &c., &c. Pourquoi n'y auroit-il pas des cenſeurs qui demanderoient compte à cette foule de déſœuvrés, de l'emploi de leur tems, qui iroient au-devant des grands ſcandales, qui préviendroient les délits? Nous ne ſavons que punir: un acte public de dépravation eſt-il donc moins dangereux qu'une phraſe imprimée?

S'AMUSER, terme à Paris ſynonyme à celui de ſe *ruiner*. Nos danſeuſes ſont entretenues par des jeunes gens qui n'ont aucun frein, & dont l'exemple pervertit ceux qui ſortent de l'adoleſcence. On n'oppoſe aucune barriere à ces déſordres qui ſont la perte des familles: la police attend que le mal ſoit fait, & ne ſonge pas à l'anéantir dans ſon origine. D'un côté, de dangereuſes Circés; de l'autre, des intrigans audacieux, corrompent tous les ordres de la ſociété. N'eſt-il pas déplorable que le mot de

Moliere, *n'ayez de probité que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*, soit devenu un axiome réduit en pratique.

En 1661, il s'éleva en France une espece de compagnie qui, épriſe d'un zele ardent pour le rétabliſſement des bonnes mœurs, ſe mit à cenſurer toutes les actions mal-honnêtes que les loix ne puniſſent pas. Ils faiſoient des perquiſitions ſecretes ſur les mœurs & les perſonnes, en établiſſoient le rapport dans leurs aſſemblées, & d'après une délibération motivée & unanime, ils expoſoient au public les *délits* & la honte des coupables.

Ces redoutables écrivains avoient pris le nom de *compagnie des œuvres-fortes;* mais comme ils n'avoient pas ménagé des perſonnes puiſſantes, & qu'ils n'avoient pas plus épargné la conduite des Rois que celle des particuliers, Louis XIV ſe courrouça, & ordonna *qu'on eût à ſévir contre tous les membres de la compagnie.* Ils ne purent tenir contre l'autorité royale, & les *œuvres-fortes* qui, de jour en jour, s'animoient d'une chaleur nouvelle, n'eurent plus lieu dans la capitale.

DE grands noms appartenoient à cette eſpece de ligue offenſive, contre le vice & les mauvaiſes mœurs; mais l'on fit entendre à Louis XIV (ombrageux à l'excès ſur tout ce qui avoit un caractere d'union), que ces écrivains courageux & véhémens étoient un reſte de la ligue de la fronde; il le crut ſans examen, & menaça de les envoyer tous en Canada.

OR, comme l'a dit quelqu'un, *on n'eſt guere tenté de répondre à ceux qui exilent*: la compagnie ſe tut, & ne cenſura plus perſonne. Cependant quelques membres échappés ſe crurent loin de la capitale, & au ſein de la Bourgogne, plus à portée de reprendre leur hardi projet. L'autorité les pourſuivit encore, & la chambre du conſeil de la ville de Dijon lança contre leur aſſemblée un arrêt de proſcription, & les menaça des peines les plus graves. Ces auteurs des *œuvres-fortes* abandonnerent alors leur vocation, & ſe turent pour jamais..... Je les regrette.

EN 1742, on vit à Paris un hardi mendiant qui, dit-on, avoit du génie, de la force dans les idées & dans l'expreſſion. Il demandoit pu-

bliquement l'aumône en apostrophant ceux qui passoient, & faisant de vives sorties sur les différens états, dont il révéloit les ruses & les friponneries. Ce nouveau Diogene n'avoit ni tonneau, ni lanterne : il en vouloit sur-tout aux prêtres, aux catins & aux hommes de robe. On appella son audace *effronterie*, & ses reproches *des insolences*. Il s'avisa un jour d'entrer chez un fermier-général avec son habillement déchiré & crasseux, & de s'asseoir à sa table, disant qu'il venoit lui faire la leçon, & reprendre une portion de ce qui lui avoit été enlevé. On ne goûta point ses incartades ; & comme il avoit le malheur de n'être pas né il y a deux mille ans, il fut arrêté & mis en prison.

Ce mendiant auroit dû savoir, puisqu'il avoit de l'esprit, qu'on taxeroit infailliblement de folie à Paris, ce qu'on eût admiré dans Athenes. On souffre parmi nous le plus vil, le plus bas, le plus lâche coquin ; mais tout frémit & se souleve à la moindre approche de ce qu'on nomme un *cynique*, ou de ce qui lui ressemble : ce caractere-là n'existe pas même à Paris, parce qu'il est le plus diamétralement opposé

à la forme de notre gouvernement & de notre esprit de société.

Nous avons des discours moraux & politiques : peut-être pour nous corriger, nous faudroit-il des plaisanteries sanglantes, des satyres vives, des bourrades à bout touchant. Mais qui se chargera de fronder tout ce qui est vicieux, de mépriser tout ce qui est mauvais, de faire tonner la vérité, & d'épouvanter ses ennemis ? Que quelqu'un ait le courage de braver l'inimitié des méchans, on le nommera un *fanatique*, une *bête féroce*, un *chien enragé*, tandis que les flatteurs, les adulateurs, les menteurs feront les hommes polis, les hommes *comme il faut*.

CHAPITRE XCVIII.

La Saint-Louis.

LE jour de la Saint-Louis, on ouvre au petit peuple la promenade des Tuileries & des autres jardins royaux. Il y fait toujours quelques dégâts, parce qu'il n'y entre que ce

jour-là. S'il en avoit la poſſeſſion toute l'année, il ne ſongeroit pas à mal-faire. Il court auſſi à Verſailles, parce que le château lui eſt ouvert : il eſt ſtupéfait de l'air de magnificence qui y regne ; il n'imagine pas qu'il a payé tout cela.

Ce jour eſt la fête des arts. Les académies ouvrent leurs ſalles. On donne des prix au poëte, à l'orateur, au peintre, au ſculpteur, à l'architecte : le matin on récite de tous côtés des panégyriques de Saint-Louis, qui ſont des *tours de force* oratoires, & des chef-d'œuvres de bavardages. On en a débité plus de ſoixante mille en France, remplis des menſonges les plus impertinens.

Le ſallon de peinture ne s'ouvre que tous les deux ans. L'aſſemblée des quarante immortels ſe tient le ſoir au Louvre. Les femmes ſe ſont aviſées depuis quinze ans de venir en foule à cette aſſemblée, ce qu'elles n'oſoient auparavant. Le lecteur a toujours ſoin de gliſſer dans ſa compoſition quelque choſe de flatteur pour elles. Il y a peu de place, parce que le local eſt étroit ; tant mieux. Les académiciens

qui se souviennent d'avoir prêché dans le désert, ne renonceront pas à ce qu'on dise dans le monde; *on ne sauroit entrer à l'académie :* plus on se plaint, plus ils jouissent. On lit des vers, on lit de la prose; les juges sont jugés à leur tour, & le public se maintient dans l'ancienne & inconteſtable prérogative de décider en dernier reſſort sur le mérite littéraire.

Si le plafond s'abymoit ce jour-là, il n'y auroit plus d'écrivains, ni d'auteurs à Paris : adieu la race bruyante des beaux-esprits. Si un barbare ennemi des lettres vouloit les détruire, & faire une Saint-Barthelemy des philosophes, il pourroit avec avantage saisir ce jour académique. Dieu ! le sang opposé des poëtes tragiques & comiques, mêlé ensemble, coulant à grands flots, & se confondant avec celui des romanciers, des orateurs & des historiens; l'auteur épique tombant sur le chansonnier; le versificateur mourant, pardonnant au prosateur; l'académicien égorgé à côté du journaliste qui crieroit *je suis innocent*; les plus intrépides n'abandonnant point le fauteuil, à l'exemple de ces anciens sénateurs Romains, qui attendirent la mort dans leur chaire curule,

quel chapitre pour l'hiſtoire ! quelle épouvantable époque !.... Mais je m'apperçois que ce tableau (quoique chimérique) fait frémir le prêtre, le financier, le courtiſan, ces amis des lettres & de la philoſophie. Épargnons-leur des images qui offenſent leur profonde ſenſibilité, & qui les éloigneroient peut-être à jamais des ſéances académiques, où je ne ceſſerai pas d'aſſiſter, malgré le noir rêve de mon imagination.

On donne le ſoir au peuple dans le jardin des Tuileries, à l'entrée de la nuit, un grand charivari, qu'on appelle concert. C'eſt toujours l'ancienne muſique qu'on exécute ; on fait bien, car perſonne n'écoute. C'eſt un des plus ſinguliers tableaux & des plus animés, que celui que préſente tout ce peuple immenſe raſſemblé, ſurtout quand il y a clair de lune : tous les états s'y trouvent confondus, ce qui varie le ſpectacle, & le rend vivant, pittoreſque, curieux. J'avoue que c'eſt le ſeul jour de l'année où j'aime beaucoup les Tuileries : elles peuvent contenir alors environ deux cents mille ames. Je ſors toujours le dernier ce jour-là de ce jardin ſi bien peuplé. Je m'imagine être à la vallée de Joſaphat, mais où perſonne n'attend ſon jugement.

CHAPITRE XCIX.

Portes cocheres.

LES gens qualifiés font jeter pendant leurs maladies du fumier devant leurs portes cocheres & aux environs, pour que le bruit des carroſſes les incommode moins. Ce privilege abuſif change la rue en un cloaque affreux, pour peu qu'il ait plu, & fait marcher cent mille hommes en douze heures dans un fumier liquide, noir & puant, où l'on enfonce juſqu'à mi-jambe. Cette maniere d'empailler toute une rue, rend les voitures plus dangereuſes, en ce qu'on ne les entend pas.

POUR épargner quelque cahos bruyant à une tête malade ou vaporeuſe, on expoſe la vie de trente fantaſſins, dont la *cavalerie* ſe moque, il eſt vrai; mais qui ne doivent pas expirer ſous les roues ſilencieuſes d'un carroſſe, parce que M. le Marquis a eu un accès de fievre ou une indigeſtion.

SOCRATE alloit à pied, Horace alloit à pied;

(*ibam forte via ſacra, ſicut meus eſt mos*) ; Jean-Jacques Rouſſeau alloit à pied. Qu'un *Jourdain* moderne, qu'un faquin ait une berline angloiſe, & une porte cochere, à la bonne heure ; qu'il éclabouſſe les paſſans, eh bien ! l'on s'eſſuie ; mais qu'il ne nous écraſe pas, parce que ce n'eſt point un crime digne de la roue, que de ſavoir ſe ſervir de ſes jambes, ou de rêver un peu dans ſon chemin.

Souvent les portes cocheres vomiſſent des voitures qui ſortent à l'improviſte, & qui coupent la rue rapidement & tranſverſalement, de ſorte qu'il eſt impoſſible de ſe garantir de ce bruſque danger : on ſe jette dans le péril, ne ſachant ſi elles tourneront à droite ou à gauche. Ne pourroit-on pas obliger les portiers à prévenir les paſſans, & à ſiffler d'une certaine maniere, ce qui ſeroit un ſignal conſervateur ? Il y a moins de danger quand les voitures rentrent, parce que le laquais fait raiſonner le marteau.

Il eſt preſque ignoble de ne pas demeurer en porte cochere. Fût-elle bâtarde, elle a un air de décence que n'obtient jamais une allée.

Celle-ci conduiroit à l'appartement le plus commode, qu'elle ſeroit proſcrite, fût-elle encore large, propre & bien éclairée. Il y a des portes cocheres obſcures, embarraſſées par des équipages, où l'on riſque de donner de l'eſtomac dans le timon & dans l'eſſieu. Eh bien! l'on préfere ce paſſage étroit à cette voie roturiere qu'on appelle allée. Les femmes du bon ton ne vont point viſiter ceux qui ſont logés ainſi.

LES portes cocheres ſont fort utiles à ceux qui ont des dettes. Les exploits s'arrêtent à la loge du portier; les huiſſiers ne vont pas plus loin; & quand ils en viennent à une ſaiſie, l'exécution n'a lieu que ſur les miſérables effets qui garniſſent la loge. L'huiſſier pénetre l'allée juſqu'au ſeptieme étage, & il ne franchit jamais le ſeuil de la porte cochere. Voilà de ſinguliers uſages, & qui n'en regnent pas moins: que l'on s'étonne encore, après cela, de la défaveur des allées bourgeoiſes!

CHAPITRE C.

Le Suiſſe de la rue aux Ours.

ON brûle tous les ans, le 3 Juillet, l'effigie de ce Suiſſe ivre, qui donna, dit-on, un coup de ſabre à une ſtatue de la Vierge-Marie, ce qui en fit couler du ſang, ajoute la même hiſtoire. Rien n'eſt plus ridicule; mais cet uſage déja ancien ne s'en obſerve pas moins.

L'EFFIGIE portoit jadis l'habit Suiſſe; mais les Suiſſes ſe fâcherent, il fallut l'habiller d'une ſouquenille. Ne diroit-on pas que l'on ajoute foi à ce miracle, d'après ce bûcher qui ſe renouvelle chaque année? Tout le monde rit en voyant ce coloſſe d'oſier, qu'un homme porte ſur ſes épaules, & auquel il fait faire des révérences & des courbettes devant toutes les Vierges de plâtre qu'il rencontre. Le tambour l'annonce; & dès qu'on met la tête à la fenêtre, ce coloſſe ſe trouve de niveau à l'œil du curieux. Il a de grandes manchettes, une longue perruque à

bourſe, un poignard de bois, teint en rouge, dans ſa *dextre*; & les ſoubreſauts qu'on imprime au mannequin ſont tout-à-fait plaiſans, ſi l'on conſidere que c'eſt un ſacrilege que l'on fait danſer ainſi.

Les uſages les plus conſtans ne forment donc qu'un tableau très-équivoque de la véritable croyance d'un peuple: c'eſt le plus ſouvent un ſpectacle pour la populace, & rien de plus.

Nos plus majeſtueuſes cérémonies n'ont pas d'autre fondement. Ainſi l'on ſe ſert encore de la Sainte-Ampoule pour oindre nos Rois. Perſonne, dans l'aſſemblée, ne croit aſſurément qu'elle ſoit deſcendue du ciel au bec d'une colombe. Perſonne ne croit à la guériſon miraculeuſe des écrouelles, par l'impoſition & l'attouchement des mains royales. Cependant l'on ſe ſervira toujours de la petite fiole, & les Monarques toucheront toujours les écrouelleux ſans les guérir.

Que de faits pareils chez les voyageurs ont donné lieu parmi nous aux aſſertions les plus fauſſes! Rien de plus trompeur que les cérémonies

monies publiques, lorſqu'on ne rapproche pas de l'eſprit de leur inſtitution l'eſprit qui regne quelques ſiecles après.

On promenera donc encore *le Suiſſe de la rue aux Ours*, pour le plaiſir & la récréation des petits Savoyards que cela amuſe beaucoup. Ils l'accompagneront dans toutes les rues, en riant & danſant ; & dans la joie de leur cœur, ils attendront pour le ſoir les fuſées & les pétards qui doivent crever avec exploſion dans les flammes du bûcher.

Autrefois ce même peuple a vu brûler le Suiſſe iconoclaſte en réalité, & s'en eſt réjoui de même. Cette juriſprudence de nos aïeux eſt un peu changée & adoucie, ce qui prouve qu'il vaut mieux encore voir jetter au feu le mannequin que l'homme ; mais quand ne brûlera-t-on plus le mannequin ? .... Je n'en ſais rien.

CHAPITRE CI.

Savoyards.

. . . . . *Ces honnêtes enfans,*
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux, engorgés par la ſuie.
VOLT.

ILS ſont ramonneurs & commiſſionnaires, & forment dans Paris une eſpece de confédération qui a ſes loix. Les plus âgés ont droit d'inſpection ſur les plus jeunes; il y a des punitions contre ceux qui ſe dérangent: on les a vus faire juſtice d'un d'entr'eux qui avoit volé; ils lui firent ſon procès & le pendirent.

ILS épargnent ſur le ſimple néceſſaire, pour envoyer chaque année à leurs pauvres parens. Ces modeles de l'amour filial ſe trouvent ſous les haillons, tandis que les habits dorés couvrent les enfans dénaturés.

Ils parcourent les rues depuis le matin jusqu'au soir, le visage barbouillé de suie, les dents blanches, l'air naïf & gai: leur cri est long, plaintif & lugubre

La rage de mettre tout en *régie* en a formé une du *ramonnage de cheminées:* les régisseurs ont classe ces petits Savoyards, & l'on a vu dans des maisons neuves & blanches, tous ces visages basannés & noircis qui étoient aux fenêtres en attendant de l'ouvrage.

L'établissement de la petite poste a fait tort aux Savoyards. Ils sont moins nombreux aujourd'hui, & l'on dit que leur fidélité, si long-tems éprouvée, commence à n'être plus la même; mais ils se distinguent toujours par l'amour de leur patrie & de leurs parens.

Il est bien cruel de voir un pauvre enfant de huit ans, les yeux bandés & la tête couverte d'un sac, monter des genoux & du dos dans une cheminée étroite, & haute de cinquante pieds; ne pouvoir respirer qu'au sommet périlleux; redescendre comme il est monté, au risque de se rompre le cou, pour peu que la

vétusté du plâtre forme un vuide sous son frêle point d'appui ; & la bouche remplie de suie, étouffant presque, les paupieres chargées, vous demander *cinq sols*, pour prix de son danger & de ses peines. C'est ainsi que se ramonnent toutes les cheminées de Paris, & des régisseurs n'ont enrégimenté ces petits malheureux, que pour gagner encore sur leur médiocre salaire. Puissent ces ineptes & barbares entrepreneurs se ruiner de fond en comble, ainsi que tous ceux qui ont sollicité des *privileges exclusifs !*

Ces Allobroges de tout sexe & de tout âge, ne se bornent pas à être commissionnaires ou ramonneurs. Les uns portent une vielle entre leurs bras, & l'accompagnent d'une voix nazarde. D'autres ont une boite à marmotte pour tout trésor. Ceux-ci promenent la lanterne magique sur leurs dos, & l'annoncent le soir au moyen d'une orgue nocturne, dont les sons deviennent plus agréables & plus touchans, parmi le silence & les ténebres. Les femmes étalant leur étonnante fécondité, sous le masque de la laideur, vous montrent des enfans, & dans leur hotte, & pendus à leurs mamelles, & sous leur bras, sans compter ceux qu'elles chas-

ſent devant elles, le tout pour attirer les aumônes : dégoûtantes, maigres, noires, & paroiſſant âgées, elles ſont toujours groſſes, & à pleine ceinture.

Les vielleuſes des boulevards portent ſur une gorge fouillée un large cordon bleu qui quelquefois a ſervi à une majeſté. Ce cordon déchu leur ſert de bandouliere. Ainſi les marques de dignité périſſent ou retournent à leur véritable emploi.

Nous voilà ſur les boulevards, où une foule de travailleurs, comme l'a dit un poëte :

Vient de cette belle route à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue.

Jettons un coup-d'œil ſur les treteaux qui attirent ſa foule, parce qu'on n'y paie que trente ſols.

CHAPITRE CII.

Treteaux des boulevards.

NICOLET a gagné sur ces treteaux cinquante mille livres de rente, & son frere qui a fait long-tems le même métier, a mal fait ses affaires. C'est ainsi que le cardinal de Richelieu & le cardinal Mazarin eurent des freres qui vécurent obscurement sous la pourpre, & qui n'ont laissé aucune trace dans l'histoire.

TACONNET a fait une partie de la fortune de Nicolet, & il est mort néanmoins à la charité. *Volanges* enrichit les *Malteres*, & ne s'enrichit pas lui-même. *Audinot* calcule paisiblement dans son sallon, tandis que ses petites actrices lui gagnent de l'argent : *sic vos non vobis.* Le boulevard ressemble là-dessus au reste du monde ; mais voici ce qui heureusement ne ressemble plus.

LA, on met dans la bouche des petites filles, encore dans l'enfance, des obscénités cho-

quantes, & rien ne révolte plus que d'entendre les expreſſions du libertinage paſſer par de ſi jeunes organes. Jamais peuple, que je ſache, n'a offert ce genre de corruption.

Si quelque ami des mœurs préſentoit à ces théatres des pieces régulieres, honnêtes, d'une gaieté décente, qui croiroit que deux comédiens nommés juges & cenſeurs auroient le crédit d'en interdire la repréſentation ? Les comédiens du Roi ordonnent que les pieces repréſentées ſur ces treteaux ſoient ordurieres & plattes, parce que leurs privileges s'étendent, diſent-ils, juſqu'à défendre à tous autres comédiens de jouer des pieces morales & honnêtes. Ainſi, par reſpect pour des prérogatives auſſi inſenſées qu'imaginaires, l'on ne doit verſer au peuple que du poiſon groſſier : ils mettent en pratique cette rare théorie. La ſaleté reçoit ſon paſſeport, ce qui a une ombre de morale eſt arrêté, & voilà ce qu'on voit chez un peuple ſoi-diſant policé.

Quoi ! malheureux Welches ! Voilà un théatre tout dreſſé, & vous défendez à un auteur d'y produire une piece telle qu'il l'aura conçue ;

vous accueillez la ſottiſe & repouſſez le talent ! Eh ! pourquoi exigez-vous qu'il faſſe ſa piece ridicule & déteſtable, au lieu de la faire raiſonnable & riante ?

On ne croira pas un jour que de telles abſurdités aient pu avoir lieu, ni que l'on ait autoriſé la bouffonnerie groſſiere, & proſcrit toute intention comique. Qu'importe le local ? Les pieces dans tous les ſiecles n'ont-elles pas formé les ſpectateurs ?

Enfin, ces petits ſpectacles ſont des lieux de proſtitution précoce, & l'on voit chez ces farceurs l'étalage ſcandaleux de toutes les dévergondées. Tandis que tous les théatres décens ſont fermés à neuf heures, ces théatres immodeſtes ſont ouverts la nuit.

Si le moyen d'enchaîner nos paſſions eſt de les abandonner à elles-mêmes, nous touchons aux loix de Lycurgue.

CHAPITRE CIII.

Enfans devant leur pere.

RIEN n'étonne plus un étranger que la maniere leſte & peu reſpectueuſe avec laquelle un fils parle ici à ſon pere. Il le plaiſante, le raille, ſe permet des propos indécens ſur l'âge de l'auteur de ſes jours, & le pere a la molle complaiſance d'en rire le premier : la grand'mere applaudit aux prétendues gentilleſſes de ſon petit-fils.

ON ne ſauroit diſtinguer le pere de famille dans ſon propre logis : on le cherche ; il eſt dans un coin, cauſant avec le plus humble & le plus modeſte de la ſociété. S'il ouvre la bouche, ſon gendre le contredit, ſes enfans lui diſent qu'il radote, & le bonhomme qui auroit envie quelquefois de ſe fâcher, ne l'oſe pas devant ſa femme : elle ſemble approuver les impertinences de ſes enfans.

UN pere appelle ſon fils *Monſieur*, ne le tu-

toie point ; & le petit bourgeois a l'imbécillité d'imiter en ce point le grand Seigneur.

CE ſingulier & déplorable abus vient de la coutume de Paris. Elle a ôté aux hommes ce que le droit Romain leur attribuoit : les femmes en vertu de la loi deviennent preſque maîtreſſes. La ſource de tout le mal, ſi l'on y prend garde, eſt donc dans nos loix civiles, & dans notre coutume qui accorde trop aux femmes.

QU'UN homme ſe marie, qu'il perde ſon épouſe, le voilà ruiné : les enfans viendront demander le bien de leur mere, pourſuivront leur pere en juſtice, le réduiront à la mendicité : les loix conſacreront les indignes pourſuites des enfans, & perſonne ne trouvera extraordinaire ce mépris de l'autorité paternelle. Comment a-t-on pu annuller à ce point le pouvoir du chef de la famille ?

SOUVENT donc la vie d'un bourgeois ſe paſſe à être tyranniſé par ſa femme, dédaigné par ſes filles, bafoué par ſon fils, déſobéi par ſes domeſtiques : nul dans ſa maiſon, il eſt un modele de patience ſtoïque ou d'inſenſibilité.

CHAPITRE CIV.

Égoïsme des corps.

Les corps sont devenus opiniâtres, entêtés, & prétendent s'isoler au milieu des rapports de la machine politique : tout corps aujourd'hui ne sent que l'injustice faite à un de ses individus, & regarde comme étrangere à ses intérêts, l'oppression du citoyen qui n'est pas de sa classe.

Le militaire rit des coups qui tombent sur l'homme de robe ; l'homme de robe voit avec indifférence le prêtre qui s'avilit ; le prêtre croit pouvoir exister indépendamment des autres états ; & l'orgueil, non moins que l'intérêt, a divisé des professions qui se touchent, qui ont entr'elles les plus grands rapports ; de sorte que le procureur & l'huissier se regardent comme de deux classes différentes. Le notaire & le greffier s'estiment réciproquement l'un au-dessus de l'autre.

JE ne fais même ſi le vinaigrier viſite le marchand de vin, & ſi le papetier n'attend pas que le libraire faſſe les premiers pas. Avoir une occupation différente de ſon voiſin, eſt un titre pour ſe moquer de lui : perſonne ne ſonge que ces différens travaux ſont liés enſemble, & portent à la maſſe des connoiſſances un trait de lumiere : la ſcience eſt une, & toutes les découvertes ne tendent qu'à diminuer l'ignorance de l'homme.

CHAPITRE CV.

Luxe, bourreau des riches.

L'ON juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples : on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature, & de frivoles ornemens l'alterent & la rendent méconnoiſſable. De-là, le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis ; & au lieu d'une variété piquante, des biſarreries ſomptueuſes n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change ;

les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon & à tout moment. Les hommes opulens ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublemens ſont une décoration changeante, leurs habillemens une ſervitude journaliere, leurs repas une parade, & le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout enlever !

J'ÉTOIS aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent; il ſoupiroit. Qu'avez-vous, lui dis-je, vous n'êtes point malade ? vous n'avez à craindre ni le préſent, ni l'avenir. Votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté; aucun malheur ne les menace : il ne me dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris; un ver en rongeoit le cœur : & moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge, mais ce ver eſt inviſible : je ne pus en ſavoir davantage.

CE qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement

coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiecle n'a été plus prodigue que le nôtre. On conſomme ſes revenus entiers, on dévore ſes capitaux, on étale une ſurabondance ſcandaleuſe, on veut effacer ſon voiſin ; & pour ſe ſoutenir dans un état forcé, on a recours à des reſſources qui devroient rendre les richeſſes odieuſes.

QUOI ! ne ſauroit-on manger & faire bonne chere, ſans avoir un ſervice coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en pouſſiere ? Faut-il que la vaiſſelle ſoit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans ſon argenterie ? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une ſerviette derriere votre fauteuil, & qui vous ruine pour vous bâtir des deſſerts auxquels on ne touche preſque pas ? Faut-il pluſieurs laquais pour être plus mal ſervi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller ſouper en ville deux fois la ſemaine ?

QUELLE eſt cette extravagance de l'imagination ? Elle n'eſt que puérile, & c'eſt cepen-

dant pour ces miseres-là, que se commettent toutes les bassesses qui aviliſſent l'homme, & la multitude des petits crimes qui ne laiſſent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

APICIUS ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient sa table, rassemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de savourer. Il fut obligé de s'empoisonner ; car en revisant ses comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE CVI.

De la langue du monde.

LA langue du monde est la langue des complimens ; mais on y oublie celle qui exprime quelque sentiment. Les mots y sont bien, on les prodigue même ; mais ils n'ont point de sens. On parle enfin comme on s'habille, avec un certain luxe agréable, mais vuide & superflu.

LES indifférens s'épuisent tellement en pro-

teſtations, en aſſurances de ſervices, que l'ami ſe trouve réduit à ne dire qu'un mot, pour n'être pas confondu avec eux.

LE monde polit plus qu'il n'inſtruit. Il ne faut point être dans ſon tourbillon, pour bien le connoître & ſur-tout pour l'apprécier. Voulez-vous être ſpectateur? placez-vous à une certaine diſtance. C'eſt ainſi que pour bien voir la marche d'un régiment, il ne faut point porter le fuſil, mais être ſur la ligne où il défile.

DANS le monde il n'y a que deux claſſes d'hommes. Les uns ſongent à leurs affaires, & les autres à leurs plaiſirs: les uns ſe tuent à travailler, les autres à jouir.

LES gens du monde, quand ils voient qu'ils ne peuvent avoir de l'eſprit, témoignent hautement que c'eſt par leur propre choix qu'ils n'en ont point.

CHAPITRE

CHAPITRE CVII.

Ton du monde.

LA ſociété à Paris a ſes loix particulieres, indépendantes de toute autre, & qui contribuent à l'agrément de tous ceux qui la compoſent. La ſageſſe & la vertu ſont reſpectables, mais elles ne ſuffiſent pas toujours pour anéantir certains défauts, deſtructeurs de la noble & décente familiarité qui doit régner entre les honnêtes gens.

QUELQUEFOIS on pouſſe ſon avis trop loin, & d'autant plus à tort, que l'on a raiſon. Quoiqu'on ait droit de dédaigner, on dédaigne avec trop d'appareil. On veut ſubjuguer l'opinion de ſon voiſin, parce qu'on eſt rempli de ſon idée; & comme l'homme vertueux néglige ces petits devoirs, d'autant plus que ſa conſcience ne lui en fait aucun reproche, & qu'il fonde ſa conduite ſur les grands principes qui dirigent ſa vie, il eſt bon d'inſtituer ces regles fines & fixes qui, comme des entraves ſalutai-

res, arrêtent le bond trop impétueux de la vanité & de l'orgueil même légitime.

AINSI l'air, le ton, le geſte, l'accent, le regard ſont aſſervis à des uſages que l'on doit reſpecter, & ces formalités reçues enrichiſſent le plaiſir d'être enſemble, au lieu de le détruire.

ON a fort bien dit que l'homme ſenſible eſt toujours un homme poli. On peut être gauche, marcher mal, s'aſſeoir mal, ſe moucher de travers, renverſer des ſieges, danſer comme un philoſophe, & bleſſer même le petit chien; mais la bonté du cœur, l'affabilité naturelle ſe diſtingueront toujours à travers l'ignorance du coſtume & des coutumes, & c'eſt cette affabilité qui conſtitue par-tout & même à Paris la vraie politeſſe.

MAIS on s'imagine en même tems que ce don de plaire peut tout remplacer. On ne craint plus de rougir, pourvu que les manieres n'aient rien que de gracieux, l'eſprit rien que d'ingénieux, les raiſonnemens rien que de captieux. Sous un certain maſque de bienſéance, on juſtifie en d'autres termes l'art de ramper & de

s'enrichir baſſement : on donne à pluſieurs ſortes d'aviliſſemens des noms pompeux : on appelleroit volontiers ſervir l'État, la ſervitude auprès des grands ; & bientôt on voudra nous perſuader que le métier cupide de courtiſan, eſt le métier le plus glorieux.

DÉJA même l'on fait entendre qu'il eſt une fourberie néceſſaire, qu'un honnête-homme n'eſt bon à rien, que la probité eſt une nuance de bêtiſe, & que dans un ſiecle corrompu, il n'y a que l'or qui puiſſe dédommager de l'abſence des vertus. Enfin, on commence à faire entendre..... mais je ne dois pas tout dire.

CHAPITRE CVIII.

Ton du grand monde.

DANS le grand monde, on ne rencontre point de caracteres outrés. Les ridicules y ſont adoucis, & les préjugés (quoique ſubſiſtans) ſemblent ſe diſſiper pour tout le tems que l'on eſt enſemble.

UNE noble familiarité y déguise avec adresse l'amour-propre ; & l'homme de robe, l'évêque, le militaire, le financier, l'homme de cour semblent avoir pris quelque chose les uns des autres : il n'y a que des nuances, & jamais de couleur dominante. On distingue les professions, mais elles sont fondues & ne se montrent point opposées.

C'EST-LA que la société est par excellence un véritable concert. Les instrumens sont d'accord, les dissonances y sont excessivement rares, & le ton général rétablit bientôt l'harmonie.

LA confiance, l'amitié n'y regnent pas : les épanchemens de cœur y sont étrangers ; mais au défaut du charme de la cordialité, on y rencontre un certain échange d'idées & de petits services qui rapprochent la maniere de voir & de sentir, & qui mettent les hommes à l'unisson ; avantage remarquable dans une société où les prétentions sont extrêmes, & où l'orgueil est terrible dès qu'il n'est plus voilé.

CE sont les idées qui soutiennent l'esprit ; & pour avoir des idées, il faut avoir assemblé

pluſieurs faits. L'eſprit naturel ne ſuffiroit pas aujourd'hui, parce qu'il faut être inſtruit, & traiter ſouvent des grands objets, ſur le ton de l'agrément & de la légéreté.

PLUSIEURS femmes ayant perfectionné leur eſprit par le commerce d'hommes eclairés, réuniſſent en elles les avantages des deux ſexes, & valent mieux à la lettre que les hommes célebres dont elles ont emprunté une partie des connoiſſances qui les diſtinguent. Ce n'eſt point un ſavoir pédanteſque, capable de décréditer toute connoiſſance; c'eſt une maniere propre d'oſer penſer & parler juſte, fondée ſurtout ſur l'étude des hommes.

MOLIERE qui, dans ſes *Femmes ſavantes*, en voulant frapper la pédanterie, a frappé le deſir de s'inſtruire, Moliere regretteroit d'avoir retardé les progrès des connoiſſances, s'il voyoit aujourd'hui les femmes qui ornent & parent la raiſon des graces du ſentiment.

EN général, à Paris, les femmes qui ont de l'eſprit, en ont plus que les hommes les plus ſpirituels; mais ces femmes-là ne ſe rencontrent que dans le grand monde.

L'USAGE du monde dépend beaucoup de l'habitude : l'habitude seule vous fait discerner au premier coup-d'œil mille convenances que toutes les belles leçons du savoir vivre ne vous apprendront pas ; le sot même par l'habitude a beaucoup d'avantages sur l'homme d'esprit. Celui-ci paroîtra décontenancé, lorsque l'autre sera sûr de son geste, de son accent, de ses expressions ; il saisira avec justesse & précision tout ce qui forme le commerce de la société.

LORSQUE M. de Voltaire est venu à Paris en 1778, les hommes du grand monde, experts sur ces matieres, ont remarqué qu'après une si longue absence de la capitale, l'écrivain renommé avoit perdu ce point juste qui détermine l'empressement ou la retenue, l'enjouement ou la réflexion, le silence ou la parole, la louange ou le badinage. Il n'étoit plus d'accord ; il montoit trop haut ou descendoit trop bas ; il avoit d'ailleurs une éternelle démangeaison de paroître ingénieux à chaque phrase ; on voyoit l'effort, & cet effort dégénéroit en manie.

QUELQUES hommes dans le grand monde se

mettent à l'ombre de leurs dignités, pour cacher leur insuffisance : ils se dérobent derriere leurs titres. Il n'y a point de lieu néanmoins où il soit plus aisé de se faire pardonner la nullité d'esprit, tant les formes, les manieres, le ton & la langue qu'on y a adoptés sont venus au secours de ceux qui ont le malheur d'en manquer.

CHAPITRE CIX.

Civilité.

CE n'est plus que chez le petit bourgeois que l'on emploie ces cérémonies fastidieuses, & ces façons inutiles & éternelles qu'il prend encore pour des *civilités*, & qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'usage du monde.

On ne vous fait plus mille excuses de vous avoir donné *un si mauvais repas*, on ne vous presse plus de *boire*, on ne tourmente plus ses convives, pour leur prouver *qu'on sait recevoir son monde*, on ne vous prie plus de *chanter*; on a renoncé à ces usages sots & ridicules, si

familiers à nos ancêtres, malheureux proſélytes d'une coutume gênante & contrariante, qu'ils appelloient *honnêteté*.

La table étoit pour eux une arene, où les aſſiettes renvoyées faiſoient ſans ceſſe le tour, juſqu'à ce que venant à ſe rencontrer dans un choc impétueux, elles ſe briſoient ſous les mains civiles qui s'efforçoient de les paſſer à leurs voiſins. Pas un moment de repos; on ſe batailloit avant le repas & pendant le repas, avec une opiniâtreté pédanteſque, & les experts en cérémonies applaudiſſoient à ces puérils combats.

Les Demoiſelles, droites, ſilencieuſes, immobiles, corſées, buſquées, les yeux éternellement baiſſés, ne touchoient à rien ſur leurs aſſiettes; & plus on les preſſoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance & de modeſtie, en ne mangeant pas.

Au deſſert elles étoient obligées de chanter, & le grand embarras étoit de pouvoir chanter ſans pleurer, & de répondre aux louanges qui

pleuvoient, ſans regarder ceux qui les leur adreſſoient.

AUJOURD'HUI les Demoiſelles mangent, & ne chantent plus, jouiſſent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs meres, & d'un ton plus bas, & ſourient ſeulement au lieu de rire : elles n'ont que la contrainte qui ſied à leur âge, & qui rehauſſe l'innocence de leurs charmes.

LA vraie civilité a banni ces impertinentes politeſſes, ſi cheres à nos aïeux. Fondée ſur le bon ſens, elle n'embarraſſe point & ne paroît point génée ; elle obéit aux circonſtances, ſe plie ſans effort à tous les caracteres, ne s'appeſantit ſur rien, diſſimule ce qu'il faut diſſimuler, met à ſon aiſe autrui, & ne s'égare point, parce qu'elle ſuit, non des regles abſurdes, mais ce que lui dicte une bienveillance raiſonnée.

CETTE civilité peut même aujourd'hui ſe paſſer d'expérience, parce qu'on n'offenſe preſque jamais lorſqu'on ne veut pas offenſer, & ſur-tout lorſqu'on ne montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices

ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

CHAPITRE CX.

Légeres obſervations.

LES Pariſiens ſont fort ſujets à graſſeyer. Il y a plus, ils ne s'apperçoivent point de ce défaut dans leurs acteurs; & quand ceux-ci ne ſont pas gratifiés de cet heureux talent, ils l'acquierent au plus vite pour mieux plaire.

UN Pariſien a une peine infinie à mouiller deux *l l*, & ne peut jamais prononcer comme il faut: *bouillon*, *paille*, *Verſailles*.

LES Pariſiennes ſont maigres, & à trente ans n'ont plus de gorge: elles ſont au déſeſpoir quand elles commencent à groſſir, & boivent du vinaigre pour ſe conſerver la taille.

ON criaille dans les ſociétés de province; à Paris on parle bas. On appelle *Madame* toutes les femmes, depuis la ducheſſe juſqu'à la ven-

deuſe de bouquets ; & bientôt on n'appellera plus les Demoiſelles que Madame, tant il y a de vieilles filles qui font équivoque.

ON donne le nom de Demoiſelles à toutes les filles qu'on ne tutoie pas ; les Demoiſelles commencent à aller dans le monde ſans leur mere.

L'ART & le goût paroiſſent plutôt dans le déshabillé que dans la grande parure.

LES hommes à Paris commencent à ſe faner à quarante ans.

TOUT ſe prend à crédit, ſans quoi le marchand ne vendroit pas. Il aime mieux s'expoſer à quelques pertes, que de ne pas vuider ſon magaſin ; il vend un peu plus cher, & paſſe en compte tout ce qu'il a perdu.

ON n'eſt point humilié à Paris par *un Monſieur l'intendant*, par ſon ſubdélégué, par le gouverneur, par le commandant de la province, &c. On ne rencontre point Monſieur le préſident, Monſieur le procureur du Roi à la mine rogue & fiere ; les hommes y ſont égaux.

QUATRE hommes ſont toujours en ſimarre ; mais on ne les rencontre nulle part ; le chancelier, le premier préſident, le lieutenant civil & criminel.

QUAND on ſe rencontre face à face avec un prince du ſang, on le regarde fixement ſans le ſaluer, & on lui fait place par politeſſe : c'eſt un plus grand ſeigneur que les ſeigneurs ordinaires ; voilà tout.

LES événemens les plus extraordinaires n'occupent la capitale que pendant huit jours ; les gens à talens qui abondent ne ſont fêtés que dans un moment d'effervescence : le lendemain on paſſe à un autre heureux qui met à profit l'éclair de cet enthouſiaſme.

QUICONQUE a un *Suiſſe*, refuſe le paiement à qui bon lui ſemble : on publie avec oſtentation que l'on eſt ruiné.

LES femmes ne tiennent plus en main ni l'aiguille à coudre, ni l'aiguille à tricoter ; elles font du filet, ou brodent au tambour.

Les jolies femmes s'aſſocient à quelques perſonnes laides, afin qu'elles leur ſervent d'ombre.

Les meubles ſont devenus le plus grand objet de luxe ou de dépenſe : tous les ſix ans on change ſon ameublement, pour ſe procurer tout ce que l'élégance du jour a imaginé de plus beau. Il faut que les lits ſoient ſuperbes, que tous les appartemens ſoient boiſés avec un vernis précieux & des baguettes en or.

On foule des tapis de trente mille livres, dont l'uſage n'étoit autrefois que pour le marche-pied des autels.

On ne voit plus de poutres dans les maiſons ; ce ſeroit une indécence affreuſe. Tous les appartemens ſont percés, pour le conduit des ſonnettes ; c'eſt une ſcience à part : telle femme ſonne quand ſon mouchoir eſt tombé, afin qu'on le ramaſſe.

Un ſallon n'eſt pas habitable, s'il n'a ſeize ou vingt pieds de hauteur : les bourgeois ſont mieux logés que n'étoient les monarques il

y a deux cents ans. Il n'y a plus de tabourets que chez le Roi & la Reine, les metteurs en œuvre & les cordonniers.

LE laquais d'un ſeigneur porte la montre d'or ciſelée, des dentelles, des boucles à brillans, & entretient une petite marchande de modes.

JE crois que l'inventaire de notre mobilier étonneroit fort un ancien, s'il revenoit au monde. La langue des huiſſiers-priſeurs, qui ſavent le nom de cette foule immenſe de ſuperfluités, eſt une langue très-détaillée, très-riche, & très-inconnue au pauvre.

LES femmes ne ſe mêlent plus du ménage, à moins qu'elles ne ſoient femmes d'artiſan.

LE ton du ſiecle a fort abrégé les cérémonies, & il n'y a plus guere qu'un provincial qui ſoit un homme cérémonieux.

DE toutes les coutumes antiques & triviales, celle de ſaluer lorſqu'on éternue, eſt la ſeule qui ſubſiſte encore de nos jours.

On oſe preſque ſe vanter d'avoir un bon eſtomac, ce qu'on n'auroit pas oſé faire il y a vingt ans. Les laquais ne s'en vont plus au deſſert, & reſtent juſqu'à la fin du repas. On ne l'alonge plus, il eſt plus court; & ce n'eſt plus à table que l'on diſcourt en liberté, ni que l'on fait des contes amuſans.

Je ne conſeille pas à l'honnête homme qui n'a point de laquais, d'aller diner dans une grande maiſon. Là, on ne boit qu'à la diſcrétion des domeſtiques. A votre modeſte commandement, ils feront une pirouette ſur le talon, & courront au buffet chercher à boire pour un autre. Bientôt la ſechereſſe du goſier vous empêchera d'élever la voix: on n'interprétera pas mieux vos regards ſupplians que vos demandes. Vous ſentirez le feu prendre à votre palais, & vous ne pourrez plus goûter aucun des mets qui ſeront ſur la table. Il faudra attendre la fin du repas pour vous humecter enfin d'un grand verre d'eau. Cette méthode a été imaginée pour donner une ſorte d'excluſion aux perſonnes qui n'ont pas de domeſtiques: c'eſt ainſi que les riches préſervent leur table d'une trop grande affluence.

LA plupart des femmes ne commencent à dîner qu'à l'entremets.

L'AIR de cour eſt d'avoir, comme les gens de lettres, une épaule plus élevée que l'autre.

LES hommes portent maintenant un très-gros diamant au cou, & n'en ont plus à leur montre.

IL n'y a qu'un homme abſolument délaiſſé, qui doive paſſer tout l'été à Paris.

IL n'y a plus d'homme ruſtique, mais le fat eſt encore commun.

LES femmes du rang le plus diſtingué trichent quelquefois au jeu avec une tranquille audace : elles ont en même tems l'effronterie de dire à celui dont elles ont placé l'argent ſur une carte qui gagne, qu'elles n'ont pas mis. Comme cela arrive au jeu des princes, on ne peut ſe venger d'elles, qu'en publiant le fait le lendemain dans tout Paris. Elles font ſemblant d'ignorer le bruit qui court.

LE *ton* des femmes de qualité eſt devenu extrêmement

extrêmement fier, tandis que le ton des seigneurs est honnête.

Un ouvrage en plusieurs tomes n'est jamais lu à Paris, que quand la province & l'étranger ont décidé son mérite.

Il n'y a rien de si rare que de trouver parmi nos moines un visage de pénitent, & les jeunes gens ont un air pâle & livide qui ne vient pas toujours de débauche, mais du peu d'exercice.

Nos pensées deviennent si subtiles, qu'elles s'exhalent de maniere qu'il ne reste rien : la chymie est la science que l'on étudie le plus.

Les grands, en général, ont aujourd'hui l'esprit aussi vulgaire que le peuple même : ils dédaignent comme lui ce qu'ils ne sentent pas, & ne s'occupent que de rapports puérils & misérables.

Il est impossible à Paris d'avoir justice d'un grand : il obtient sur-le-champ un arrêt du conseil, & toute instruction cesse.

On appelloit autrefois les évêques *révérends*;

révérendiſſimes ; aujourd'hui on les appelle *Monſeigneur*, & perſonne ne leur refuſe ce titre, quoiqu'on ſourie un peu tout bas en le leur appliquant : rien de plus curieux que de voir deux évêques ſe *monſeigneuriſer* avec une gravité ſoutenue.

LES princeſſes, les ducheſſes ſont d'un caractere plus uni, plus rond que les marquiſes, les comteſſes & autres femmes de qualité, en général aſſez impertinentes.

C'EST en province que l'on affecte de prendre les manieres & le ton de Paris ; mais celui-ci eſt aiſé, facile, ſans gêne, & celui qu'on affecte ailleurs eſt lourd, peſant, uniforme.

CLÉON appelle Damis ſon ami : c'eſt un homme dont il a fait la connoiſſance il y a vingt-quatre heures ; ainſi quelqu'un diſoit : j'ai fait cette année trois cents ſoixante-quatre amis ; il étoit au trente-un Décembre.

TOUTES les villes du royaume s'inquietent de Paris, autant par jalouſie que par curioſité. Paris ne s'embarraſſe d'aucune ville du globe,

& ne ſonge qu'à ce qui ſe paſſe dans ſon ſein, & à ce qui ſe fait à Verſailles.

ON entend parler de Lyon, de Bordeaux, de Marſeille, de Nantes : on croit à l'opulence de ces villes, mais point à leurs amuſemens, à leurs plaiſirs, encore moins à leur goût. Le titre d'académicien de province eſt un titre qui fait rire ; & tel verſificateur qui ne fréquente que les cafés, hauſſera les épaules au nom d'un homme de mérite qui lui paroîtra ridicule, uniquement parce qu'il écrit en province.

PARIS veut être le centre unique des arts, des idées, des ſentimens & des ouvrages de littérature, & cependant il n'eſt plus permis qu'aux ſots auteurs d'imprimer en France.

CHAPITRE CXI.

Sibarytes.

JE te vois jeune Sibaryte ! je te vois sur un lit de fleurs ! Tu défends à tes bras le plus léger exercice ; tu défends à ta pensée la plus légere réflexion ; tu ne veux autour de toi que les plus riantes couleurs : les travaux de tes esclaves doivent encore avoir des graces. Je ne t'envie pas tes jouissances ; je voudrois prolonger pour toi cet état heureux ; mais je redoute ce moment où la douleur viendra te saisir sur ton lit de roses. Ne la connoissant pas, son dard sera cent fois plus acéré. Je te plains ; tu n'as voulu ouvrir tes sens qu'aux voluptés ; tu n'as fait qu'ouvrir une porte plus large aux douleurs.

LA plupart des opulens Parisiens, enfoncés dans leur sallon, & se mirant dans leurs glaces, ne communiquent pas avec le firmament, ni avec le ciel étoilé. Ils regardent le soleil

sans reconnoissance, sans admiration, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

CHAPITRE CXII.

Du style.

UNE dispute familiere à Paris, c'est celle qui roule sur le style. Chaque écrivain ne dissimule pas qu'il prefere le sien à tout autre, & cela ne doit pas étonner, pour peu que l'on réfléchisse à la maniere dont se forment nos idées.

EN quelque langage que ce soit, les mots ne répondent que très-imparfaitement aux idées, sur-tout aux idées morales, combinées ou réfléchies. L'image qui se forme en notre cerveau est vive & nette; & quand nous voulons la transmettre sur le papier, nous choisissons les mots qui nous sont les plus familiers, & qui nous paroissent les plus expressifs; mais ces mots sont plus bornés que les pensées & que les images. Le lecteur, faute d'être au sens fixé à son juste point, par celui qui a mis

en avant ſa maniere & ſon expreſſion, trouve du vague dans tout ce qu'il n'a pas écrit : ainſi l'imagination du lecteur part, & va plus loin que la penſée de l'auteur ; il crée ſoudain d'autres termes, pour rendre ce qu'il ajoute à la penſée de l'écrivain ; il eſt mecontent de ſon expreſſion, parce qu'il ne l'auroit pas employée, & il y ſubſtitue ſa propre maniere de concevoir & de peindre.

Le lecteur prête toujours au livre, ſoit à tort, ſoit avec raiſon, & exige, pour ainſi dire, que l'auteur ait rendu ſa propre idée : il ne lui permet pas la tournure d'une phraſe qui choque ſa tournure habituelle ; il blâme, parce qu'on n'a pas fait ce qu'il auroit fait ; il blâme encore, parce qu'il a apperçu le tableau ſous un tout autre point de vue, il blâme enfin, parce qu'il a une couleur favorite qu'il cherche par-tout, & qu'il ne trouve pas autant qu'il le deſireroit.

Comme il n'y a point d'auteur au monde qui ne retouchât & ne changeât le ton & la maniere de ſon confrere, il ne doit pas ſe formaliſer ſi l'on trouve à reprendre à ſon ſtyle, chacun ayant ſa maniere d'écrire, qu'il lui eſt

tout auſſi impoſſible de changer que ſon geſte & ſa démarche.

POURQUOI tel mot expreſſif, harmonieux, néceſſaire, eſt-il tombé dans l'oubli, tandis que tel autre aura reçu l'exiſtence ſans raiſon, & fera fortune, ſans avoir d'autre mérite que ſa nouveauté ? Pourquoi ne reſſuſciteroit-on pas telle expreſſion vieillie ? Quoi ! l'écrivain ne pourra pas faire de la langue ce que l'ouvrier fait de l'inſtrument qui obéit à la main qui le guide ? Le ſtyle le plus fort eſt toujours le meilleur, & l'expreſſion la plus nette eſt celle que l'on doit employer de préférence.

IL y a dans les langues quelque choſe d'intellectuel ; car toutes les figures étant arbitraires, l'on devine encore plus que l'on n'entend. Voilà pourquoi le ſtyle chargé de trop de mots, laiſſe l'ame dans l'inaction. Mettre en jeu l'imagination, & ne la point raſſaſier, voilà l'art d'écrire.

AUJOURD'HUI la forme d'un livre l'emporte ſur le fond. On ne parle que de l'arrangement des paroles, du choix, de l'élégance des ter-

mes, de l'arrondiſſement des phraſes, de leur cadence : on n'entend que ces mots ; *c'eſt mal écrit*, & le ſens, la vérité, la juſteſſe des idées, ne font point trouver grace devant des lecteurs délicats ou plutôt ſuperficiels.

Le ſtyle à la mode, le ſtyle académique, eſt celui qui affecte d'être précis, qui rafine les idées & les expreſſions, qui met de l'eſprit à tout propos, qui, loin d'être naturel, ſent la gêne & la recherche : peiné, fin, compaſſé, il viſe conſtamment à l'épigramme ; il eſt fort en vogue chez quelques auteurs depuis quinze à vingt ans : il proſcrit les images, les métaphores ; il évite ſagement l'enflure, mais il devient quelquefois louche & flegmatique. Ce ſtyle eſt toujours un peu froid ; il comporte de petites idées, & tue les grandes.

Cette maniere étroite, quoiqu'ingénieuſe, ne fera pas fortune, j'oſe le prédire. Il faut, au lieu de tant de fineſſe & d'eſprit, de la grace, de la naïveté, de la facilité & du bon ſens, pour ſe faire lire long-tems. Tout auteur qui n'a point de naturel, n'aura jamais le ſuffrage de la multitude.

Un bon ſtyle, comme celui de Jean-Jacques & de l'abbé Raynal, mâle, clair, ferme & ſimple, eſt ſemblable à la baguette de Moïſe changée en ſerpent. Ce ſtyle dévore & anéantit tous les ſtyles inférieurs, ainſi que le ſerpent dévora les couleuvres Égyptiennes.

CHAPITRE CXIII.

Style des hommes de cour.

On s'eſt aviſé depuis peu de vanter le ſtyle des hommes de cour, comme le ſtyle par excellence, & même de le propoſer pour modele. Je ne crois pas qu'il puiſſe jamais ſubir l'épreuve de l'impreſſion. Il eſt ſimple, dira-t-on: d'accord; mais pourquoi le ſtyle des gens de cour eſt-il ſimple? Par une bonne raiſon, parce qu'il ne s'y montre jamais de paſſions. Elles ont perdu dans ce pays, non-ſeulement leur expreſſion, mais juſqu'à leur accent. Tout eſt uniforme, parce que tout travaille derriere la tapiſſerie. Il faut paroître ſerein lorſqu'on brûle d'ambition, calme lorſqu'on eſt dévoré des feux de la vengeance. L'œil fixe ſon en-

nemi avec tranquillité. Point de couleur prononcée même légérement. On évite juſqu'au ton de l'indifférence qui pourroit marquer & dire quelque choſe.

OR, malgré les éloges prodigués à ce prétendu ſtyle, il n'eſt point convenable à l'homme de lettres, qui eſt par eſſence l'homme paſſionné, parce qu'il faut qu'il ſe pénetre, qu'il ſe tranſporte, pour faire repaſſer dans les autres les ſentimens qu'il veut, ou plutôt qu'il doit leur donner; qu'il ne craigne point de pécher par un excès de chaleur; on n'en a jamais trop pour annoncer la vérité. Ce qu'on appelle *déclamation* devient même néceſſaire, puiſque ce n'eſt que de cette maniere que l'on émeut la multitude: or, l'eſſentiel eſt de lui faire épouſer vos idées. Soyez concis, laconique, compaſſé, elle ne croira pas à vos ſentimens. Elle aime à voir le flot la frapper à pluſieurs repriſes, & c'eſt ainſi qu'on l'entraîne.

J'AIME l'innovateur en fait de ſtyle; il remplit la langue de termes & de tours vigoureux. Je n'entends point ici la création de mots nouveaux. J'entends une ſignification neuve,

donnée à telle expreſſion, des mouvemens plus précipités, des termes creuſés & approfondis, un langage pittoreſque ; celui-ci nous trouve toujours éveillés & ſenſibles.

CHAPITRE CXIV.

De ceux qui parlant bien, écrivent mal.

CETTE facilité ſinguliere que les grands ont à parler leur langue, vient du commerce fréquent du monde, & de l'aiſurance qu'ils ont dans tout ce qu'ils font. Ils n'ont aucune connoiſſance des regles ; l'uſage y ſupplée, la routine leur tient lieu d'études ; mais quand ils prennent la plume, leur inſuffiſance eſt à découvert, leur ſtyle révolte les étrangers mêmes, & il eſt de fait qu'à la cour de Londres, de Pétersbourg & de Vienne, on poſſede mieux la grammaire de la langue françoiſe, qu'à la cour de Verſailles.

ON ne conçoit pas aiſément toute la diſtance qui ſe trouve entre bien parler & bien

écrire; tel homme parle très-bien, vous rend attentif par le choix & la netteté de l'expreſſion; s'il écrit, il eſt lâche & vuide; tel autre ne forme point ſes phraſes en parlant, les acheve encore moins; mais il penſe fortement, & la préciſion énergique de ſon ſtyle, quand il écrira, vous fera rêver.

JE n'ai jamais pu définir un auteur de ma connoiſſance, clair, rapide & chaud quand il converſe; obſcur, lourd, embarraſſé quand il écrit. C'eſt qu'il parle avec ſes amis d'abondance de cœur; & quand il eſt à ſon bureau, il ſonge au public, il en a peur, il ne le traite pas comme ſes amis, il a recours à l'art, il ſe fatigue beaucoup pour écrire mal. S'étant mis en tête que l'art d'écrire étoit prodigieuſement difficile, il fuit la maniere aiſée qui lui eſt naturelle, pour ſe jetter dans des combinaiſons recherchées où lui ſeul ſe reconnoît & s'entend.

L'HOMME qui parle le mieux à Paris ſur tous les arts, & dont la converſation intarriſſable n'eſt pas inférieure au ſtyle; l'homme éloquent qui vous échauffe dans ſon cabinet encore plus que dans ſes ouvrages, c'eſt Diderot.

CHAPITRE CXV.

Pain de pomme de terre.

ATTENTIF à l'aliment des pauvres, dont le nombre doit effrayer, je ne paſſerai pas ſous ſilence la méthode d'un ami de l'humanité, qui, tandis que tant d'autres artiſans du luxe travaillent pour la table des riches, a ſongé à celle des indigens.

GRACES ſoient rendues à M. Parmentier. Qu'importe que ſa méthode ne ſoit pas nouvelle, qu'elle ſoit uſitée ailleurs ? Il nous l'a fait connoître à nous qui en avions beſoin. Il a fait des expériences pour la *panification* des pommes de terre ; & ſi le ſuccès, comme il s'en flatte, parvenoit à ſubſtituer en partie ce végétal d'une culture facile & aſſurée, au froment, que les travaux & les ſueurs de l'homme paient ſi cher, ce phyſicien auroit fait une découverte infiniment utile, & donné un préſent inappréciable à la nombreuſe claſſe des néceſſiteux.

C'EST à Paris ſur-tout que l'on ſentiroit de quel prix ſeroit la reſſource d'une racine qui, ſe développant avec ſûreté, & bravant les accidens qui ravagent les moiſſons, deviendroit un remede à la diſette accidentelle du bled, & aux horreurs du monopole, encore plus funeſte.

LA ſubſiſtance du peuple (pour qui mon cœur s'intéreſſe ſpécialement) ne ſeroit plus livrée à la diſpoſition des élémens, & à la ſpéculation de l'avarice. La pomme de terre qui ne craint, ni les gelées, ni les grêlées, ni les orages, ni les vents, ni la pluie, s'offre également dans tous les terreins, pour ſe convertir en pain nourriſſant & ſavoureux.

PUISSE la manipulation en devenir auſſi aiſée que la culture! Cette ſubſtance farineuſe qui ſe propage ſans peine & ſans effort au-deſſus de la ſurface du ſol, l'emportera ſur le bled qui ſi ſouvent trompe l'attente de l'homme, & échappe enſuite aux mains qui l'ont fait croître, pour ſervir d'objet de commerce à la cupidité la plus meurtriere.

J'ATTENDS donc avec empreſſement le ſuc-

cès d'une méthode qui, ſimplifiée & rendue générale, donnera une perfection nouvelle à la *panification* de ces précieuſes racines. Ma reconnoiſſance particuliere éclatera envers ce nouveau Triptolême, qui aura mis la ſubſiſtance de la multitude à l'abri de l'ardent monopoleur, & j'annoncerai tous les avantages que j'apperçois dans une découverte que l'ignorance & la frivolité ont dédaignée avec cette hauteur dénigrante qui caractériſe le ſiecle où j'écris.

POUR moi, je la regarde comme devant avoir la plus grande influence ſur l'homme, ſur ſa liberté & ſur ſon bonheur. Je ſuis ſur cet article de l'avis de M. Linguet, ſi éloquent quand il a raiſon; je penſe, comme lui, que le bled qui nourrit l'homme a été en même tems ſon bourreau; je crois que la chymie (la plus utile des ſciences) pourroit nous donner un pain moins chérement acheté, moins à la diſpoſition des grands propriétaires, de ces tyrans de la ſociété, leſquels protegent toujours les avides calculateurs, parce qu'ils partagent avec eux.

L'EXPÉRIENCE a prouvé qu'il étoit poſſible

de fabriquer un pain d'une autre ſubſtance que de fleur de froment : c'eſt déja un grand point. Eh ! qui pourroit demeurer indifférent ſur une pareille découverte, & ne pas voir les avantages immenſes qui en réſulteroient pour la félicité publique ?

CHAPITRE CXVI.

Aumônes.

ON faiſoit dans le fauxbourg Saint-Germain une collecte pour des pauvres malheureux qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrerent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche : il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide ; & tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entiere pour allumer un fagot qui attendoit la flamme, lui montrant dans un recoin de la cheminée des allumettes à demi-brûlées, & réſervées pour cet uſage.

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faiſoit une telle ſemonce, lorſque celui-ci courant à une armoire ſecrete, en tira une ſomme telle qu'on n'en donne guere en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur ſurpriſe, ſur-tout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. *Meſſieurs*, leur dit l'homme bienfaiſant, *apprenez que c'eſt par de telles épargnes que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.*

Les aumônes qui ſe font à Paris ſont abondantes; & que Dieu, auteur de tout bien, en ſoit loué! Ces ames charitables font plus pour l'ordre & la tranquillité publique, que toutes les loix ſéveres & réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs, le frein politique ſeroit briſé à chaque inſtant par la rage & le déſeſpoir. Si la maſſe des calamités particulieres eſt diminuée, nous le devons à une foule d'ames céleſtes qui ſe cachent pour faire le bien. Le vice, la folie & l'orgueil ſe montrent en triomphe: la tendre commiſération, la généroſité, la vertu ſe dérobent à l'œil du vulgaire, pour ſervir l'humanité en ſilence, ſans faſte & ſans

oſtentation, & ſatisfaites du regard de l'Éternel.

SANS l'active charité qui multiplie les remedes, qui va porter les ſecours dans les greniers, qui ſurprend le malheureux ſur ſon grabat, qui le conſole, le fortifie & lui apprend qu'il n'eſt pas oublié dans ſon infortune ſolitaire, on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim, le ſommet des maiſons regorgeroit de cadavres, les crimes ſeroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville eſt due à des cœurs ſenſibles, qui, tandis que les ordonnances puniſſent les délits, les préviennent, & ſervent l'État & les Rois, en ſoulageant la douleur & en appaiſant la plainte & le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'adminiſtration qui perdroit peut-être ſa force coactive, s'ils ceſſoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le reſpect qu'ils méritent. On ne diſpute point le mépris ou l'indignation à un ſcélérat vil ou cruel. Pourquoi refuſer l'eſtime & la gloire aux bonnes & grandes actions? Pourquoi vouloir les anéantir, & contredire à l'homme la bonté naturelle?

Ce ne ſera pas en la niant que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé, & j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté nait d'une contradiction violente, & la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt, nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables. C'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe ; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

CHAPITRE CXVII.

La paroiſſe Saint-Sulpice.

ON ne ſauroit auſſi donner trop d'éloges à l'ordre établi ſur la paroiſſe Saint-Sulpice, pour le ſoulagement des pauvres. Outre les aumônes pour les layettes, les mois de nourrice, les

écoles gratuites, les apprentiſſages, les habillemens, on a trouvé le moyen de procurer du travail à ceux qui ſont en état de travailler, & d'apprendre des métiers à ceux qui n'en ſavoient pas.

C'EST un bel exemple propoſé aux autres paroiſſes de cette grande capitale : car il ne ſuffit pas de ſupprimer la mendicité, il faut y ſubſtituer le travail. Rien de plus intéreſſant pour les hommes ſenſibles, que ce qu'on voit s'exécuter ſur cette paroiſſe. Si ces fondations utiles pouvoient ſe multiplier, on tariroit avec le tems les larmes de tous les infortunés, on les arracheroit à ce cruel abandon où la plupart ſont réduits, & à la néceſſité où pluſieurs ſe trouvent, de s'avilir par des baſſeſſes.

CES établiſſemens n'ont point les vices phyſiques des hôpitaux; & par une charité beaucoup mieux entendue, ils préviennent le déſeſpoir du pauvre, l'oiſiveté de l'enfance, les infirmités de la vieilleſſe.

NOUS oſons offrir ce bel ordre d'adminiſtration, comme le plus propre à ſervir l'humanité

ſans la dégrader, à la conduire ſans la révolter, & à la diriger avec douceur vers l'honnêteté, la droiture & le travail. Le culte religieux devient ſouverainement reſpectable, quand le lieu où l'on invoque l'Éternel eſt le refuge des indigens, l'aſyle des foibles, la retraite des infirmes, & devient pour tous un temple hoſpitalier.

CHAPITRE CXVIII.

Bureau des nourrices & de la recommandareſſe.

LES meres de Paris ne nourriſſent pas leurs enfans, & nous oſons dire qu'elles font bien. Ce n'eſt point dans l'air de la capitale, ce n'eſt point au milieu du tumulte des affaires, ce n'eſt point au milieu de la vie trop active ou trop diſſipée qu'on y mene, que l'on peut accomplir tous les devoirs de la maternité. Il faut la campagne, il faut une vie égale & champêtre, pour ne point ſe détruire en donnant ſon lait à ſes enfans.

ON voit donc arriver une grande quantité

de nourrices qui viennent toutes offrir leurs ſeins mercenaires. Il n'étoit pas facile de remédier aux nombreux abus qui réſulteroit du trafic qui s'établiſſoit entre les parens & la mere qui ſe vendoit ; c'eſt ce qu'on a fait cependant avec beaucoup de ſageſſe, de prévoyance & de douceur.

LES bureaux des nourrices & de la recommandareſſe ſont le modele d'une direction éclairée, active, vigilante. Cet établiſſement ne mérite que des louanges, & le mal que fait à la population une trop nombreuſe ſociété, a été réparé, pour ainſi dire, par ſa police, tant l'ordre modifie cette étrange eſpece humaine, & ſupplée à la nature !

ON a vu le jardinier, c'eſt-à-dire, le gouvernement, avoir ſoin de ſa graine, & s'occuper des générations futures.

POURQUOI ne rencontrons-nous pas un plus grand nombre de pareils établiſſemens ? Avec quelle joie, quel tranſport n'offririons-nous pas le tribut de nos juſtes éloges, quand nous en trouverions une légitime occaſion !

CHAPITRE CXIX.

Les petites filles.

DÈS qu'une petite fille fait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la premiere leçon de ſuffiſance & de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques : dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voient faire à leurs meres. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe ! On diroit que ces petites & ridicules créatures ont dix-huit ans ; on n'entend que ces mots : *Tenez-vous droite* ; *voilà votre petit mari.* Qu'arrive-t-il ? qu'elles contractent l'art des grimaces & des graces factices, parce que rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes & précoces.

CHAPITRE CXX.

Les marmots.

PARIS eſt plein de jolis enfans, mais qui deviennent des hommes mauſſades. Quand je vois dans une maiſon qu'on ſerre, qu'on embraſſe, qu'on étouffe de careſſes un enfant de ſix ans, à raiſon de quelques ſaillies qui ſont au-deſſus de ſon âge, qu'on l'appelle *un prodige*, que le pere, la mere le regardent comme un être extraordinaire, je gémis ſur le pauvre petit innocent. Tandis que les louanges de ſes gentilleſſes fatiguent l'homme ſenſé, il plaint le ſort de cette jeune tête, & voici pourquoi.

LA trop grande ſoupleſſe de ſes fibres annonce leur affaiſſement prochain; elles ne réſiſteront pas à tout ce qu'on entaſſe dans ſon cerveau; il eſt trop tôt mûr, trop tôt développé, & l'enfant, tant admiré ſera un homme médiocre.

UN jeune enfant, plein de vivacité & de

graces, court au jardin, apporte une poire vermeille, fruit précoce : rempli de joie, il la donne à sa mere, comme une rareté merveilleuse ; la mere y goûte, & dit : *Ce fruit est trompeur, il ne vaut rien.* Un sage diroit à son oreille : *Pauvre mere abusée, vous voyez l'image de votre fils !*

D'APRÈS les avis de Jean-Jacques Rousseau, on a restitué à l'enfance cette liberté précieuse qu'elle tient de la nature, & qui convient à l'essor des premieres années de la vie de l'homme. Mais on fait en même tems ce qu'il n'avoit pas recommandé. On associe les enfans aux hommes faits, on leur donne la permission de tout dire, on les invite au babil, on loue leur ton familier & indécent : ce qu'ils voient & ce qu'ils entendent, ne peut que répandre la plus grande confusion dans leurs idées, & ces applaudissemens indiscrets ne feront que les disposer à l'orgueil de la fatuité, & à l'insolence de la présomption.

AUSSI, je crois remarquer que la génération qui s'éleve a un caractere dénigrant, dédaigneux, froidement hautain. Le tems de la jeu-

neſſe eſt le tems de l'enthouſiaſme : ſi, au lieu de le reſſentir, elle veut juger & diſcuter, jamais elle ne connoîtra le charme profond des arts. En croyant perfectionner le goût, elle tombera dans la froideur & la ſéchereſſe, parce que la ſource de nos ſentimens tarit bientôt, lorſque, rejettant l'inſtinct, nous voulons examiner de trop près la raiſon de nos jouiſſances.

CHAPITRE CXXI.

Les heures du jour.

LES différentes heures du jour offrent tour-à-tour, au milieu d'un tourbillon bruyant & rapide, la tranquillité & le mouvement. Ce ſont des ſcenes mouvantes & périodiques, ſéparées par des tems à-peu-près égaux.

A ſept heures du matin, tous les jardiniers, paniers vuides, regagnent leur marais, affourchés ſur leurs haridelles. On ne voit guere rouler de carroſſes. On ne rencontre que des commis de bureaux qui ſoient habillés & friſés à cette heure-là.

SUR les neuf heures, on voit courir les perruquiers saupoudrés des pieds à la tête (ce qui les a fait appeller *merlans*), tenant d'une main le fer à toupet, & de l'autre la perruque. Les garçons limonnadiers, toujours en veste, portent du café & des bavaroises dans les chambres garnies. On voit en même tems des apprentifs écuyers, suivis d'un laquais qui, montés sur des chevaux, courent battre les boulevards, & font payer quelquefois aux passans leur malheureuse inexpérience.

SUR les dix heures, une nuée noire des suppôts de la justice s'achemine vers le châtelet & vers le palais : vous ne voyez que des rabats, des robes, des sacs, & des plaideurs qui courent après.

A midi, tous les agens de change & les agioteurs se rendent en foule à la bourse, & les oisifs au Palais-royal. Le quartier Saint-Honoré, quartier des financiers & hommes en place, est très-battu, & le pavé n'est rien moins que libre. C'est l'heure des sollicitations & des demandes de toute espece.

A deux heures, les dîneurs en ville, coëffés,

poudrés, arrangés, marchant ſur la pointe du pied, de peur de ſalir leurs bas blancs, ſe rendent dans les quartiers les plus éloignés. Tous les fiacres roulent à cette heure, il n'y en a plus ſur la place. On ſe les diſpute, & il arrive quelquefois que deux perſonnes ouvrent en même tems la portiere, montent & ſe placent. Il faut aller chez le commiſſaire pour qu'il décide à qui il reſtera.

A trois heures, on voit peu de monde dans les rues, parce que chacun dine: c'eſt un tems de calme, mais qui ne doit pas durer long-tems.

A cinq heures & un quart, c'eſt un tapage affreux, infernal. Toutes les rues ſont embarraſſées, toutes les voitures roulent en tous ſens, volent aux différens ſpectacles, ou ſe rendent aux promenades. Les cafés ſe rempliſſent.

A ſept heures, le calme recommence; calme profond & preſque univerſel. Tous les chevaux frappent en vain le pavé du pied. La ville eſt ſilencieuſe, & le tumulte paroit enchaîné par un main inviſible. C'eſt en même tems l'heure la plus dangereuſe vers le milieu de l'au-

tomne, parce que le guet n'eſt pas encore à ſon poſte, & pluſieurs violences ſe ſont commiſes à l'entrée de la nuit.

Le jour tombe, & tandis que les décorations de l'opéra ſont en mouvement, la foule des manœuvres, des charpentiers, des tailleurs de pierre regagnent en bandes épaiſſes les fauxbourgs qu'ils habitent. Le plâtre de leurs ſouliers blanchit le pavé, & on les reconnoit à leurs traces.

A neuf heures du ſoir le bruit recommence. C'eſt le défilé des ſpectacles. Les maiſons ſont ébranlées par le roulis des voitures, mais ce bruit eſt paſſager. Le beau monde fait de courtes viſites en attendant le ſouper.

C'est l'heure auſſi où toutes les proſtituées, la gorge découverte, la tête haute, le viſage enluminé, l'œil auſſi hardi que le bras, malgré la lumiere des boutiques & des réverberes, vous pourſuivent dans les boues, en bas de ſoie & en ſouliers plats: leurs propos répondent à leurs geſtes. On dit que l'incontinence ſert à préſerver la chaſteté, que ces femmes

vulgivagues empêchent le viol ; que ſans les filles de joie, on ſe feroit moins de ſcrupule de ſéduire & d'enlever de jeunes innocentes. Il eſt vrai que le rapt & le viol ſont devenus très-rares.

QUOI qu'il en ſoit, ce ſcandale incroyable pour la province ſe paſſe à la porte de l'honnête bourgeois, qui a des filles ſpectatrices de cet étrange déſordre. Il leur eſt impoſſible de ne pas voir & de ne pas entendre ce que ces femmes licencieuſes ſe permettent de dire. Et que deviendra le traité du philoſophe ſur la pudeur ?

A onze heures, nouveau ſilence. C'eſt l'heure où l'on acheve de ſouper ; c'eſt l'heure auſſi où les cafés renvoient les oiſifs, les déſœuvrés & les rimailleurs à leurs manſardes. Les filles publiques qui voguoient, n'oſent plus ſe montrer que ſur les bords de leurs allées, dans la crainte du guet, qui, à cette heure indue, *les ramaſſe :* c'eſt le terme uſité.

A minuit & un quart, on entend les voitures de ceux qui ne jouent pas & qui ſe re-

tirent. La ville alors ne paroit pas déserte; le petit bourgeois qui dort déja est réveillé dans son lit, & sa moitié ne s'en plaint pas. Plus d'un petit Parisien doit sa naissance à la brusque commotion des équipages.

A une heure du matin, dix mille payfans arrivent, portant la provision des légumes, du fruit & des fleurs. Ils s'acheminent vers la halle; leurs montures sont lasses & fatiguées; ils viennent de sept à huit lieues.

La halle est l'endroit où jamais Morphée n'a secoué ses pavots. Là, point de silence, point de repos, point d'entr'acte. Aux marayeurs succedent les poissonniers, & aux poissonniers les coquetiers, & à ceux-ci les *détailleurs*; car tous les marchés de Paris ne tirent leurs denrées que de la halle: c'est l'entrepôt universel. La hotte qui s'éleve en pyramide, transporte tout ce qui se mange d'un bout de la ville à l'autre. Des millions d'œufs sont dans des paniers qui montent, qui descendent, qui circulent: &, ô miracle! il ne s'en casse pas un seul.

L'EAU-DE-VIE alors coule à grands flots

dans les tavernes. Cette eau-de-vie eſt mélangée d'eau, mais fortement aiguiſée par du poivre-long. Les forts de la halle & les payſans s'abreuvent de cette liqueur; les plus ſobres boivent du vin. C'eſt un bourdonnement continu. Ces marchés nocturnes ſe paſſent dans les ténebres. On diroit voir un peuple qui fuit les rayons du ſoleil, & qui l'a en horreur.

Les commis de la marée ne voient jamais, pour ainſi dire, l'aſtre du jour, & ne ſe retirent que quand les réverberes pâliſſent; mais ſi l'on ne ſe voit pas, on s'entend; car l'on crie à tue-tête; & dans la confuſion de ces clameurs univerſelles, il faut bien poſſéder l'idiôme du lieu, pour ſavoir d'où part la voix qui vous interpelle. Les mêmes ſcenes ſe paſſent à la même heure au quai de la vallée. Il s'agit là de lievres, de pigeons, au lieu de ſaumons & de harengs.

Ce tumulte non-interrompu forme un contraſte avec le ſommeil, qui occupe le reſte de la ville; car à quatre heures du matin il n'y a plus que le brigand & le poëte qui veillent.

A ſix heures, les boulangers de Goneſſe, nourriciers

nourriciers de Paris, apportent deux fois la semaine une très-grande quantité de pains : il faut qu'ils se consomment dans la ville ; car il ne leur est pas permis de les remporter.

BIENTOT les ouvriers s'arrachent de leur grabat, prennent les instrumens de leurs professions, & vont aux atteliers.

LE café au lait (qui le croiroit ?) a pris faveur parmi ces hommes robustes.

AU coin des rues, à la lueur d'une pâle lanterne, des femmes portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servent dans des pots de terre pour *deux sols*. Le sucre n'y domine pas, mais enfin l'ouvrier trouve ce café au lait excellent. S'imagineroit-on que la communauté des limonnadiers déployant des statuts, a tout fait pour interdire ce trafic légitime ? Ils prétendoient vendre la même tasse *cinq sols* dans leur boutique de glaces. Mais ces ouvriers n'ont pas besoin de se mirer en prenant leur déjeûner.

AU reste, l'usage du café au lait a prévalu

& eſt ſi répandu parmi le peuple, qu'il eſt devenu l'éternel déjeûner de tous les ouvriers en chambre. Ils ont trouvé plus d'économie, de reſſources, de ſaveur dans cet aliment, que dans tout autre. En conſéquence ils en boivent une prodigieuſe quantité ; ils diſent que cela les ſoutient le plus ſouvent juſqu'au ſoir. Ainſi, ils ne font plus que deux repas ; le grand déjeûner & la perſillade du ſoir, dont j'ai parlé ailleurs.

Le matin, les libertins ſortent de chez les filles publiques, pâles, défaits, emportant la crainte plutôt que le remords, & ils gémiront tout le jour de l'emploi de la nuit ; mais la débauche ou l'habitude eſt un tyran qui les ſaiſira le lendemain, & qui les traînera à pas lents vers le tombeau.

Les joueurs, plus pâles encore, ſortent des tripots obſcurs ou renommés ; les uns ſe frappant la tête & l'eſtomac, jettant au ciel des regards déſeſpérés ; les autres ſe promettant de revenir à la table qui les a favoriſés, mais qui doit les trahir le lendemain.

Les loix prohibitives ne feront rien contre

cette malheureuse passion, mise en activité par cette soif de l'or, qui s'est manifestée dans tous les rangs, & que les gouvernemens autorisent eux-mêmes sous le nom de *loteries*, mais qu'ils proscrivent sous une autre dénomination.

LES *dix*, les *vingt*, les *trente* du mois, on rencontre, depuis dix heures jusqu'à midi, des porteurs avec des *sacoches* pleines d'argent, & qui plient sous le fardeau : ils courent comme si une armée ennemie alloit surprendre la ville, ce qui prouve qu'on n'a point su créer parmi nous le signe politique & heureux qui remplaceroit ces métaux qui, au lieu de voyager de caisse en caisse, ne devroient être que des signes immobiles.

MALHEUR à celui qui a une lettre de change à payer ce jour-là, & qui n'a point de fonds ! Heureux encore celui qui l'a payée, & qui reste avec un écu de six livres !

A-PEU-PRÈS tous les ans, vers le milieu de Novembre, surviennent des indispositions catarrales, occasionées par la présence subite d'une athmosphere humide & froide, & des

brouillards qui fuppriment la tranſpiration. Pluſieurs en meurent, mais le Pariſien qui rit de tout, appelle ces rhumes dangereux *la grippe*, *la coquette*; & le rieur trois jours après eſt *grippé* lui-même, & deſcend au tombeau.

Le paſſage des appartemens chauds & des ſalles de ſpectacles au grand air, rend cette ſuppreſſion de tranſpiration preſque inévitable. La méthode nouvelle de porter des grands manteaux eſt excellente : on ſe met de cette maniere à l'abri de l'impreſſion du froid ; un prompt exercice en ſeroit encore le plus ſûr préſervatif. Les femmes qui ſont obligées d'attendre quelque tems leurs voitures, ces femmes charmantes & délicates que je vois friſſonner le long des eſcaliers & ſous les portiques, devroient penſer que leurs peliſſes ne ſont pas ſuffiſantes pour les garantir de tout accident.

CHAPITRE CXXII.

Les dimanches & fêtes.

IL n'y a plus que les ouvriers qui connoiſſent les fêtes & dimanches. La Courtille, les Porcherons, la Nouvelle-France ſe rempliſſent ces jours-là de buveurs. Le peuple y va chercher des boiſſons à meilleur marché que dans la ville. Pluſieurs déſordres en réſultent; mais le peuple s'égaie, ou plutôt s'étourdit ſur ſon ſort, & ordinairement l'ouvrier *fait le lundi*, c'eſt-à-dire, s'enivre encore pour peu qu'il ſoit en train.

LE bourgeois qui a beſoin d'économie ne ſort pas des barrieres. Il va ſe promener aſſez ennuyeuſement aux Tuileries, au Luxembourg, à l'Arſenal, aux Boulevards. Si dans ces promenades il y a une ſeule robe retrouſſée, pariez que c'eſt une femme de province qui la porte.

LE peuple va encore à la meſſe, mais il commence à ſe paſſer des vêpres, parce qu'il

faut qu'il reste de bout dans les églises, ou qu'il paie une chaise. Cela est très-mal vu ; on lui demandera *fix sols* pour entendre un sermon assis : les temples sont donc déserts, excepté dans les grandes solemnités où les cérémonies le rappellent. Quoi ! de l'argent encore pour entendre l'office divin !

PENDANT l'octave de la Fête-Dieu, il y a toujours beaucoup d'affluence au salut & à l'exposition du Saint-Sacrement : il est vrai que c'est pour la petite bourgeoisie un prétexte de sortir & de se promener à la tombée du jour, dans une belle saison. Les jeunes filles sur-tout sont fort dévotes au salut & à la bénédiction du soir, & en général le dimanche est précieux pour elles. L'amour fait son profit des vacances ordonnées par l'église.

LE magnifique jardin des Tuileries est abandonné aujourd'hui pour les allées des Champs-Élysées. On admire les belles proportions & le dessin des Tuileries ; mais aux Champs-Élysées, tous les âges & tous les états sont rassemblés : le champêtre du lieu, les maisons ornées de terrasses, les cafés, un terrein plus vaste & moins symmétrique, tout invite à s'y rendre.

Il eſt ſingulier que dans les états catholiques, le dimanche ſoit preſque par-tout un jour de déſordre. On a ſupprimé enfin à Paris *quatorze jours de fêtes par an*; autant d'enlevé à l'ivrognerie & à la débauche crapuleuſe.

Un ſavetier voyant un jeudi, au coin d'une borne, un ſergent ivre qu'on tâchoit de relever, & qui retomboit lourdement ſur la pierre, quitta ſon tire-pied, ſe poſta devant l'homme chancelant, & après l'avoir contemplé, dit en ſoupirant: *Voilà cependant l'état où je ſerai dimanche.*

Ce trait qui ne doit pas être dédaigné du philoſophe, appartient, à ce qui me ſemble, à la connoiſſance du peuple, & même à celle du cœur humain; car il eſt très-appliquable à la logique des paſſions.

Au reſte, les dimanches & fêtes s'annoncent par la fermeture des boutiques. On voit ſortir de bonne heure les petits bourgeois tout *endimanchés*, qui ſe hâtent d'aller à la grand'meſſe pour avoir le reſte du jour à eux. Ils arrangent un dîner à Paſſy, à Auteuil, à Vincennes ou au bois de Boulogne.

Les gens du bon ton ne ſortent pas ces jours-là, fuient les promenades, les ſpectacles, & les abandonnent au peuple. Les ſpectacles donnent ce qu'ils ont de plus uſé; les acteurs médiocres s'emparent de la ſcene : tout cela eſt bon pour des parterres moins difficiles, & pour qui les pieces les plus anciennes ſont toujours des pieces nouvelles. Les acteurs chargent ces jours-là plus que de coutume, & obtiennent de grands applaudiſſemens.

Les bourgeois aiſés ſont partis dès la veille pour leur petite maiſon de campagne, voiſine de la barriere. Ils y ont mené leur femme, leur grande fille & leur garçon de boutique, quand on eſt content de lui ou quand il a ſu plaire à Madame.

On a porté la veille, dans un fiacre bien plein, toute la proviſion, & un pâté de *Le Sage* : c'eſt le jour des *gaudrioles*. Le pere fera des contes, la mere rira aux larmes, la grande fille s'émancipera un peu & ſe tiendra moins droite; le garçon de boutique qui aura acheté des bas de ſoie blancs & des boucles toutes neuves (honoré du titre de *joli garçon*), fera des

gentilleſſes, & déploiera tous les moyens de plaire, attendu qu'il aſpire de loin à la main de Mademoiſelle; car elle aura bien en dot dix à douze mille francs, malgré ſes deux petits freres qui ſont en penſion, & qui ne participent pas encore aux jouiſſances de la maiſon de campagne, juſqu'à ce qu'ils aient remporté un prix au college. Il ne faut pas les diſtraire du ſoin de devenir un jour de grands hommes, lorſqu'ils ſauront la langue latine : c'eſt ce que croit pieuſement le pere, la mere & toute la maiſon.

CHAPITRE CXXIII.

Carnaval.

LE peuple fête la *Saint-Martin*, les *Rois* & le *mardi-gras* : il vend la veille ſes chemiſes, plutôt que ne pas acheter un dindon ou une oie à la Vallée : elle eſt couverte d'acheteurs, & vu l'affluence, la volaille eſt hors de prix. Les cabarets ſe rempliſſent dès le matin. Les commiſſaires ne doivent pas ſortir de chez eux ces jours-là; car le guet leur amenera un plus grand nombre de délinquans. Plus d'un ne ſor-

tira de la *guinguette* que pour aller coucher en prison.

ON voit peu de *masques* pendant le carnaval, depuis une trentaine d'années, soit que le peuple se soit dégoûté de ce plaisir qui veut une liberté entiere, soit plutôt qu'il ait trop peu d'aisance pour figurer sous un élégant *domino*. Mais vers les trois derniers jours, la police attentive à la représentation extérieure de la félicité publique, d'autant plus que la misere regne, paie à ses frais de nombreuses mascarades. Tous ses espions & autres *garnemens* se rendent à un magasin où il y a de quoi habiller deux ou trois mille *chianlis*. Ils se répandent ensuite dans les quartiers, & vont par bandes crottées au fauxbourg Saint-Antoine. Là, ils figurent une alégresse publique, fausse & mensongere.

PLUS les années sont désastreuses, plus on a recours à une imposture plus fortement caractérisée; mais elle perce à travers les guenilles sales & usées, dont ce peuple est couvert; car on a beau vouloir représenter les scenes riantes & animées de la folie, on n'y

parvient pas quand le cœur eſt mécontent. Sa marotte eſt ſans énergie & ſans graces, ſes grelots ſonnent mal dans ces froides orgies; ils ne ſont qu'une diſcordance plaintive à l'oreille qui ſait entendre. Rien n'eſt plus attriſtant que de voir un peuple à qui on commande de rire tel jour, & qui ſe prête baſſement à cette aviliſſante ordonnance.

TANDIS que la police ſoudoie ces maſques, les prêtres expoſent le *Saint-Sacrement* dans les égliſes, parce qu'ils regardent comme une profanation ce que le gouvernement autoriſe. Mais ce n'eſt-là qu'une des moindres contradictions qui ſe trouvent entre nos loix, nos mœurs & nos uſages.

PENDANT le carnaval, la vie des femmes de Paris n'eſt pas indolente; elle eſt tout-à-coup réveillée par la voix du plaiſir: voilà une occaſion de briller dans les aſſemblées Ces êtres qui, dans de certains momens, ſemblent ne vivre qu'à demi, reçoivent tout-à-coup une prodigieuſe activité qui leur fait ſupporter les fatigues du bal. C'eſt-là qu'elles ſe montrent infatigables. Les veilles ne leur coûtent rien,

& les nuits entieres ſont conſacrées à ces exercices violens. Le lendemain les hommes ſe relevent fatigués, les femmes en deviennent plus fraiches & plus brillantes.

A cette même époque les amans qui veulent s'épouſer hâtent leur mariage, parce que l'archevêque de Paris, pendant tout le carême, ſe montre très-difficile ſur les unions conjugales.

Un peu de pouſſiere (comme dit l'eſpion Turc) que l'on répand le lendemain ſur la tête de ces hommes traveſtis, appaiſe leurs frénéſies. De foux & d'inſenſés qu'ils étoient, ils redeviennent raiſonnables & calmes.

Les pieces de théatre les plus licencieuſes, ſe donnent dans les derniers jours du carnaval; mais une fois appriſes, elles ſe prolongent pendant tout le carême, dans un tems de ſainteté & de mortification; de ſorte que jamais le ſpectacle n'eſt moins honnête que lorſqu'il devroit l'être le plus.

La loi de l'égliſe qui ordonne l'abſtinence de la viande, eſt ſi gênante, ſi incommode, ſi

peu praticable au milieu d'une immenſe population, que la police a fait ouvrir les boucheries pendant tout le carême, parce que la ſubſiſtance générale & aiſée, eſt la premiere loi civile, & qu'une méthode contraire attaquoit la ſanté & la liberté du citoyen.

CETTE vieille loi, plus biſarre qu'utile, tombe donc en déſuétude, ou plutôt nous remontons aux premiers ſiecles de l'égliſe, où la volaille, en général, étoit regardée comme un aliment maigre. Cette heureuſe opinion étoit fondée ſur le récit de la Geneſe, qui dit : *Que les oiſeaux & les poiſſons furent créés le même jour*, ce qui nous autoriſe à les aſſimiler ſur nos tables; & qui ne goûteroit pas cette excellente logique? Les évêques & abbés commendataires ſont les premiers à en donner l'exemple, & ils font gras publiquement devant la valetaille.

CHAPITRE CXXIV.

Ponts.

LE pont-au-change, le petit pont & le pont Saint-Michel, ſont les trois plus anciens ponts de Paris.

DEUX arches du pont-marie furent emportées par les groſſes eaux la nuit du premier Mars 1618, avec les maiſons qui étoient deſſus; événement qui coûta la vie à un grand nombre de perſonnes. Il faudra quelques déſaſtres ſemblables, pour faire abattre, comme nous l'avons dit, les maſures qui ſurchargent les ponts.

LA riviere de Seine reſte cachée au milieu de la ville, par ces maiſons que l'on a bâties ſur des arches. Il ſeroit bien tems de rendre à la ville, & ſon coup-d'œil & ſon courant d'air, principe de ſalubrité.

SUR les ponts où il n'y a point de maiſons,

le point de vue y eſt admirable, ce qui devroit engager le miniſtere à prévenir les accidens, qui, dans l'ordre des choſes, ſont à-peu-près inévitables.

CATINAT, qui avoit mené la philoſophie à la guerre, diſoit qu'il n'avoit jamais rien vu d'auſſi beau, que le coup-d'œil du milieu du pont-royale : que n'eût-il pas dit, s'il avoit pu plonger ſa vue juſqu'à l'autre extrêmité de la ville ?

C'ÉTOIT de-là qu'il falloit voir le feu de la paix en 1763 ; cette enceinte immenſe, ſi prodigieuſement peuplée, ces quais chargés de têtes rangées en amphithéatre, & ces figures étrangeres mêlées aux phyſionomies pariſiennes : car une multitude de payſans étoient accourus de trente & quarante lieues, & l'on remarquoit à chaque pas des hommes qui, par leur coſtume, leur étonnement & leur viſage, annonçoient que la curioſité les avoit appellés du fond de leur province.

SI quelque choſe a pu donner une idée de cette vallée de Joſaphat dont parle l'écriture,

c'étoit cette assemblée immobile & ondoyante, qui, tantôt s'écouloit comme des flots, tantôt offroit des phalanges mouvantes qui se balançoient dans un repos animé & majestueux. Point de tableau plus admirable par la variété, point de plus étonnant par la population.

On souhaite un nouveau pont pour la communication du fauxbourg Saint-Honoré, du Roule & de Chaillot, au fauxbourg Saint-Germain, au palais Bourbon & aux Invalides. L'accroissement de la ville le rend indispensable.

Construit en face de la grande allée des Invalides, il serviroit à joindre les boulevards du nord & du midi, & l'agrément s'uniroit à l'utilité. D'ailleurs, il n'y auroit aucun déplacement à faire, & l'on feroit maître du terrein des deux rives opposées.

Vingt-six quais revêtus de pierre de taille avec des gardes-fou, à hauteur d'appui, ceignent la riviere, & s'ouvrent en dix-huit ou vingt endroits, pour former des abreuvoirs.

Au moyen de quelques alignemens, on pourroit

roit avoir, depuis la porte Saint-Jacques jusqu'à celle de Saint-Martin, une rue qui traverseroit tout Paris, & qui auroit deux mille cinq cents toises. On pourroit aligner une autre rue, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la porte Saint-Honoré, qui auroit la même grandeur, & qui couperoit la précédente à angles droits.

On a plusieurs égoûts voûtés & couverts. Il seroit à désirer que la même construction eût lieu dans toutes les parties de la ville. Il n'y a point d'égoût dans la cité & ailleurs, & les immondices vont à la riviere.

L'eau qui lavoit l'égoût de Blevre, s'est perdue dans une de ces concavités effrayantes, occasionées par les carrieres, & sur lesquelles des maisons sont bâties, sans que les habitans, endormis dans une heureuse sécurité, soupçonnent qu'elles portent sur des abymes.

Le sol de la ville est rempli de coquillages fossiles; on y *reconnoît des peignes*, *des vis*, *des buccins*, *des tellines*. Les carrieres d'alentour offrent aussi des coquillages entre deux cou-

ches, dont l'une eſt marneuſe, l'autre pierreuſe.

La circonférence de Paris eſt de dix mille toiſes. On a tenté pluſieurs fois de borner ſon enceinte ; les édifices ont franchi les limites, les marais ont diſparu, & les campagnes reculent devant le marteau & l'équerre.

CHAPITRE CXXV.

Conſommation.

Tous les almanachs vous diſent qu'il ſe conſomme par an quinze cents mille muids de bled, quatre cents cinquante mille muids de vin, non compris la biere, le cidre, l'eau-de-vie ; cent mille bœufs, quatre cents quatre-vingts mille moutons, trente mille veaux, cent quarante mille pores, cinq cents mille voïes de bois, dix millions deux cents bottes de foin & de paille, cinq millions quatre mille livres de ſuif, quarante-deux mille muids de charbon, &c.

Ces ſortes d'états ont des différences aſſez

considérables selon les années : il est presque impossible d'avoir des certificats qui aient une certaine justesse, parce que ceux qui perçoivent les droits sur ces consommations, ont intérêt de déguiser ce qu'ils reçoivent.

On peut dire que le Parisien, en général, est sobre forcément, se nourrit très-mal par pauvreté, & économise toujours sur sa table pour donner au tailleur ou à la marchande de bonnets. Mais trente mille riches, d'un autre côté, gaspillent ce qui nourriroit deux cents mille pauvres.

Paris aspire toutes les denrées, & met tout le royaume à contribution. L'on ne s'y ressent pas des calamités qui affligent quelquefois les campagnes & les provinces, parce que les cris du besoin feroient là plus dangereux qu'ailleurs, & donneroient un exemple fatal & contagieux. On fait honneur de ces approvisionnemens au zele infatigable des magistrats ; il mérite des louanges.

Mais considérons en même tems que placé au milieu de l'Isle-de-France, entre la Nor-

mandie, la Picardie & la Flandre, ayant cinq rivieres navigables, la Seine, la Marne, l'Yone, l'Aiſne & l'Oiſe (ſans parler des canaux de Briare, d'Orléans & de Picardie) ; les greniers de la Beauce preſque à ſes portes, une riviere qui, en ſortant, ſerpente par des contours preſque de cent lieues, comme pour donner aux marchandiſes & denrées la facilité de remonter ; Paris, d'après ces avantages que la nature lui a accordés, jouit par lui-même de la ſituation la plus heureuſe & la plus propre à voir l'abondance entrer dans ſes murailles.

Le commerce de cette ville n'eſt preſque qu'un commerce de conſommation, excepté quelques objets de goût & de luxe ; mais ces conſommations ſont conſidérables.

Il tire de toutes les manufactures du royaume ; mais il a peu de fabriques, à cauſe de la cherté de la main-d'œuvre. Il fait des expéditions pour les pays les plus éloignés. Les marchandes de modes, ainſi que les bijoutiers, en font le principal commerce, parce que la main de l'ouvrier l'emporte toujours ſur la richeſſe de la matiere.

TOUT ce qui entre à Paris n'eſt donc pas pour y reſter. Les matieres y viennent pour y être façonnées, puis elles en ſortent embellies de ce goût exquis qui donne à toutes une forme nouvelle.

LE bureau des rouliers eſt d'une grande commodité pour faire parvenir dans les pays lointains des marchandiſes & effets qu'on leur confie; les commiſſionnaires en ſont fideles & exacts.

M. l'abbé d'Expilly, qui a porté ſi haut la population générale du royaume, & qui paroît l'avoir enflée de *trois millions*, rabat la population de Paris à *ſix cents mille ames*. Il ſe fonde tantôt ſur le nombre *trente*, choiſi pour multiplier les naiſſances, tantôt ſur l'état des maiſons & des familles impoſées à la capitation.

MAIS tous les calculs, ainſi que les raiſonnemens moraux, ſe trouvent le plus ſouvent en défaut, quand on parle de la capitale. Lorſque l'on compte par les baptêmes, comment fera-t-on entrer dans le calcul cette grande affluence d'étrangers qui y viennent, qui y ſont domi-

ciliés sans y avoir reçu le baptême, ce qui (sans compter les juifs) doit augmenter la population d'un tiers ?

PARIS consomme plus de deux millions de setiers de bled par an. Voilà ce qui est sûr, & ce que ne disent point les almanachs nouveaux. La banlieue renferme quatre cents quarante-deux paroisses, & quarante-sept mille six cents quatre-vingts-cinq feux. Les limites de la ville se sont étendues. Le Gros-caillou est devenu un fauxbourg considérable, tous les marais ont été ornés de maisons. M. de Vauban, en 1694, détermina la population à *sept cents vingt mille personnes*. Nous estimons donc que Paris renferme aujourd'hui près d'un *million d'ames*, & la banlieue plus *de deux cents mille*. Les calculs de M. de Buffon & ceux de M. d'Expilly paroissent également fautifs. Il ne faut que des yeux pour voir que depuis vingt-cinq ans la population est par-tout plus considérable.

AU milieu de ce *falmi* de l'espece humaine, on peut bien compter deux cents mille chiens, & presque autant de chats, sans les oiseaux,

les ſinges, les perroquets, &c.; tout cela vit de pain ou de biſcuit.

POINT de miſérable qui n'ait dans ſon grenier un chien pour lui tenir compagnie : on en interrogeoit un qui partageoit ſon pain avec ce fidele camarade ; on lui repréſentoit qu'il lui coûtoit beaucoup à nourrir, & qu'il devroit ſe ſéparer de lui ; *me ſéparer de lui*, reprit-il, *& qui m'aimera ?*

OR, en ſuppoſant le ſyſtême des économiſtes admirable, il viendroit toujours ſe briſer contre la capitale, qui exige un régime tout différent, parce que ce million d'hommes dévore comme deux & demi.

LA ville eſt ouverte, & preſque dans l'impoſſibilité d'avoir une enceinte de murailles. Elle offre une ſurface trop immenſe. Il faudroit un genre de fortifications particulier ; elle n'a point de tours, de murs, de remparts, & n'y ſonge pas. Au lieu de citadelle & de portes antiques, elle a des barrieres où des contrôleurs & un receveur vous font payer une roquille de vin & un pigeon s'il n'eſt pas cuit. Comme un jour

nous paroîtrons barbares & petits à l'œil de la ſaine politique, lorſqu'elle aura démontré aux adminiſtrateurs des nations la double erreur de leurs raiſonnemens, & même de leurs calculs.

CHAPITRE CXXVI.

Balcon.

C'EST un ſpectacle curieux que de voir tout à ſon aiſe du haut d'un balcon, le nombre & la diverſité des voitures qui ſe croiſent & s'arrêtent mutuellement ; les piétons qui, ſemblables à des oiſeaux effrayés ſous le fuſil du chaſſeur, ſe gliſſent à travers les roues de tous ces chars prêts à les écraſer ; l'un qui franchit le ruiſſeau de peur de s'éclabouſſer, & qui, manquant l'équilibre, ſe couvre de boue des pieds à la tête ; l'autre qui pirouette en ſens contraire, une face dépoudrée, & le paraſol ſous le bras.

DEVANT une voiture dorée, doublée de ve-

lours, attelée de deux chevaux d'une taille égale & parfaite, dont les glaces transparentes offrent une ducheſſe dans tout l'éclat de ſa parure, ſe traîne un fiacre tout délabré, couvert d'un cuir brûlé, & qui pour glaces a des planches. Le malheureux harcelle & fouette deux chevaux, dont l'un eſt borgne & l'autre boiteux. Il arrête l'impatience des courſiers à la bouche écumante, dont on contient à peine l'ardeur. Le brillant équipage eſt obligé de modérer ſon pas juſqu'au carrefour voiſin; il s'élance alors comme un trait, broyant le pavé, & en faiſant jaillir des étincelles. Comparez ſon vol à la marche peſante de ces lourds chariots qui roulent péniblement ſous des maſſes énormes, & effraient le paſſant qui tremble d'être applati ſur la borne que leur eſſieu déplace.

Un procureur, pour ſa piece de vingt-quatre ſols, arrête le garde des ſceaux, un recruteur un maréchal de France. La fille de joie ne cédera point le pas à un archevêque. Tous ces différens états à la file, & les cochers qui parlent leur langue ſcandaleuſement énergique devant la robe, l'égliſe & les ducheſſes; les portefaix du coin qui leur répondent du même ſtyle,

quel mélange de grandeur, de pauvreté, de richeſſes, de groſſiéreté & de miſere !

ENTENDEZ-VOUS la petite voix aigre de la marquiſe impatientée, qui ſe méle aux juremens effroyables d'un charretier, apoſtrophant l'enfer & le paradis ? Tout, dans ce tableau mouvant de *vis-à-vis*, de *berlines*, de *déſobligeantes*, de *cabriolets* & de *carroſſes de remiſes*, paroit biſarre, ſingulier, riſible.

VOYEZ, dans l'équipage à glaces, la laide femme de qualité avec ſon rouge, ſes diamans, ſa pâte luiſante ſur le viſage, tandis que la roturiere, tout à côté, ſous une ſimple robe, eſt brillante de fraicheur & d'embonpoint ?

VOYEZ le prélat enfoncé dans ſes couſſins, ne penſant à rien, étalant ſa croix pectorale, tandis que le vieux magiſtrat, dans une antique berline, lit quelque requête ? Le petit-maitre, la tête à la portiere, crie à ſe démettre la luette : *Eh bien*, *maraut*, *cela finira-t-il ?* Ses menaces ſe perdent dans les airs. Il voudroit jurer ; mais ſon accent gréle ne frappe point le dur tympan de l'oreille des charretiers.

Il n'a fait que déranger ſes boucles en ſe remuant. Le médecin le regarde en pitié; & le gros financier, au cou apoplectique, eſt indifférent à tout ce qui ſe paſſe, ainſi qu'à l'heure qui coule.

L'EMBARRAS s'accroit, enchaîne ſix cents voitures, & il faut que chacun attende, malgré qu'il en ait, que le défilé ait pris ſon cours.

QUEL étoit donc l'empreſſement de ce *mirliflore* ſans voix? Avoit-il un rendez-vous? Non: c'eſt qu'il vouloit ſe montrer ſucceſſivement aux trois ſpectacles, à l'opéra, à la comédie françoiſe & aux italiens.

CHAPITRE CXXVII.

Faux cheveux.

VOUS voyez la tête de cette belle femme, ſi remarquable par l'édifice de ſa coëffure & ſes longs cheveux flottans; vous en admirez la couleur, la forme, le contour & l'élégance.... Eh bien! ils ne lui appartiennent pas. Ils ſont

empruntés à des têtes de morts ; & ce qui se décore à vos yeux, est la dépouille de sujets qui furent peut-être infectés de maladies affreuses, & dont les noms seuls offenseroient sa délicatesse, si on osoit les prononcer en sa présence.

CEPENDANT elle s'enorgueillit de ces cheveux étrangers. Elle s'expose à hériter des principes nuisibles qu'ils peuvent receler encore. En effet, on se servoit de coliers & de brasselets *de cheveux tressés* ; l'expérience a décidé qu'il falloit y renoncer, à cause des dartres qu'ils produisoient.

MAIS les femmes aiment mieux supporter des démangeaisons incommodes, que de renoncer à leur coëffure. Elles calment la vivacité de ces démangeaisons, en faisant usage du *grattoir*. Le sang se porte avec impétuosité à la tête, les yeux deviennent rouges & animés, qu'importe ! on étale l'édifice dont on est idolâtre.

INDÉPENDAMMENT des faux cheveux, il entre dans cette coëffure un *coussin* énorme,

gonflé de crins; une forêt d'épingles longues de sept à huit pouces, & dont les pointes aiguës reposent sur la peau. Une quantité de poudre & de pommade qui admettent dans leur composition des aromates, & qui contractant bientôt de l'âcreté, irritent les nerfs. La transpiration insensible de la tête est arrêtée, & elle ne sauroit l'être dans cette partie du corps, sans le plus grand danger.

Si un fardeau venoit à tomber sur cette belle tête, elle risqueroit d'être criblée & percée par tous ces dards d'acier dont elle est hérissée.

PENDANT le sommeil, on comprime encore, & la fausse chevelure, & les épingles, & ces substances étrangeres & colorantes, à l'aide d'un triple bandeau. La tête ainsi empaquetée acquiert un triple volume, & s'enflamme sur l'oreiller.

LES maux d'yeux, la maladie pédiculaire, l'inflammation du cuir chevelu, naissent de cette complaisance outrée pour une coëffure bisarre. On ne la quitte point pendant les heures du repos, & le coussinet, base essentielle de

l'édifice, n'eſt quelquefois changé que lorſque la toile eſt détruite (l'oſerai-je dire) par la craſſe infecte qui ſéjourne ſous ce brillant diadême.

LA plupart des femmes ne ſe donnent pas le tems d'enlever tout le ſuperflu de la tête, parce que les heures du plaiſir ſont précieuſes, & que la journée entiere eſt conſacrée à la table, au jeu & à la danſe. On ne peut plus ſe coucher qu'à deux ou trois heures après minuit, & il faut recommencer le lendemain la même vie.

LA ſanté ſe dérange; on abrege ſes jours; on perd le peu de cheveux qu'on avoit; on eſt affligé de fluxions, de douleurs de dents, de maux d'oreilles, d'éréſipeles, tandis que la villageoiſe, la payſanne qui ſe tient la tête propre & nette, qui ne ſe ſert que de linge blanc & bien leſſivé, qui uſe d'une pommade ſans aromate, & d'une poudre ſans odeur, ne reſſent aucune de ces incommodités, conſerve ſes cheveux juſques dans la vieilleſſe, & les étale aux yeux de ſes arrieres-petits-enfans, lorſque l'âge les a blanchis pour les rendre plus vénérables encore.

Au reſte, l'art du perruquier dans l'emploi de ces cheveux artificiels, eſt parvenu au plus haut point de perfection, & la perruque ou *le tour* imite aujourd'hui le naturel, à s'y méprendre de près comme de loin.

CHAPITRE CXXVIII.

Fourniſſeurs.

ON ne voit qu'à Paris de ces intrépides *fourniſſeurs*, qui avancent pendant des années entieres le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à M. le Marquis, à M. le Comte, à M. le Duc. C'eſt le privilege de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même au bourgeois. On le preſſeroit; mais on attend lorſqu'il s'agit d'un homme titré.

TELLE maiſon noble doit au boucher ſix années de fournitures, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domeſtiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maiſon roturiere ſolde au bout de chaque année,

DÈS qu'il y a des armoiries au-dessus d'une porte cochere, le tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle, & on compte les maisons qui sont au pair : il y a toujours dans les plus riches & les mieux ordonnées, quelques années en arriere.

QUAND les fournisseurs, impatiens d'attendre, sollicitent enfin leur paiement, l'intendant vient au lever de M. le Duc, & lui dit : Monseigneur, votre maître-d'hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un sol ; votre cocher dit que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, & que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs ; le marchand de vin refuse de remplir votre cave ; le tailleur de vous donner des habits.... *Les impertinens*, s'écrie le maître, *qu'on aille chez d'autres ! Je leur retire ma protection.*

IL trouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'aient pas été payés. Le soir il risque cinq cents louis d'or au jeu, & s'il en perd cinq cents autres, il les paie le lendemain. Un

créancier

créancier de carte l'emporte toujours ſur un créancier de pain ou de viande.

CHAPITRE CXXIX.

Plâtres neufs.

LES plâtres que l'on emploient dans la conſtruction des maiſons font beaucoup de mal, parce qu'ils ſechent difficilement, & que l'on habite imprudemment les édifices nouvellement bâtis. Il n'y a rien de plus dangereux : la vapeur des murs eſt funeſte, & cauſe des accidens innombrables. Ces émanations enfin ont dans nos foyers des influences meurtrieres. De-là des paralyſies & autres maladies, dont l'origine eſt attribuée à d'autres cauſes.

ON abandonne ces maiſons neuves & humides aux filles publiques : on appelle cela *eſſuyer les plâtres*. Mais, au bout de deux ou trois années, ces plâtres n'ont pas encore perdu ce qu'ils ont de contagieux.

ÉCOUTONS un phyſicien que je vais tranſcrire.

" LE plâtre & la chaux, pendant leur calcination, ſe chargent d'une grande quantité de phlogiſtique, qui tend ſans ceſſe à ſe diſſiper. Ce phlogiſtique ayant plus d'affinité avec les acides qu'avec les deux matieres terreuſes auxquelles il eſt uni, les abandonne avec facilité pour s'unir à l'acide de l'air. De cette union, il réſulte un ſoufre très-volatil ; ſoufre qui s'unit à ſon tour à la terre alkaline de la chaux & du plâtre, & forme une combinaiſon connue en chymie ſous le nom *d'hépar ſulphuris*, ou foie de ſoufre. La préſence de ce foie de ſoufre eſt ſenſible, lorſqu'on fait éteindre la chaux dans un lieu fermé.

" SUIVANT l'obſervation de tous les chymiſtes, le foie de ſoufre diſſout non-ſeulement la majeure partie des métaux, mais encore les ſubſtances animales & végétales : il corrode, il détruit ſur-tout les matieres animales, & l'on doit concevoir aiſément les déſordres affreux qu'il peut cauſer, & qu'il cauſe en effet dans nos viſceres, quand nous le reſpirons ".

M. le comte de Milly, de l'académie des

ſciences, célebre par des découvertes utiles en chymie, a donné un mémoire ſur la maniere *d'aſſainir* les murs nouvellement faits. C'eſt un préſent fait par un ami de l'humanité aux grandes villes, & ſur-tout à la capitale, trop indifférente ſur les maux qui réſultent des plâtres. On poſſede, graces à lui, une théorie ſatisfaiſante ſur la nature du danger, & ſur les moyens de le prévenir. Ce mémoire ſe trouve dans le *journal de Monſieur*, *année 1779*. J'invite tous les propriétaires & locataires de maiſons neuves à y recourir.

CHAPITRE CXXX.

Raretés.

LA recherche la plus ſoigneuſe ne découvriroit pas les tréſors cachés dans toutes les branches des ſciences & des arts.

CHAQUE curieux, dans chaque genre, trouvera un fond inépuiſable d'objets à voir. Les médailles, les livres, les tableaux, les antiques, les coquillages, les eſtampes, peuvent

faire séparément l'occupation d'une vie entière.

TEL savant qui a demeuré à Paris plusieurs années, est parti oubliant quelque chose de ce qu'il avoit à y voir. L'on fait souvent, au bout de vingt-cinq ans d'études, de nouvelles découvertes auxquelles on ne se feroit pas attendu.

C'EST la mort qui ouvre ces riches cabinets, ces dépôts inconnus & cachés à tous les regards. A la levée des scellés, l'inventaire étonne & confond les spéculateurs. On a peine à concevoir comment un homme a eu le loisir d'assembler tant d'objets. Mais le tems, l'argent, la patience ont composé ces grandes collections.

LA vente du mobilier de la marquise de Pompadour a duré un an, & les richesses des quatre parties du monde sembloient rassemblées dans les objets de luxe, de fantaisie & de magnificence qu'offroit ce rare cabinet. On le visitoit avec une admiration mêlée d'étonnement.

UN Chinois, un Turc, un Arabe, un Gue-

bre, peuvent voyager dans notre ville; ils trouveront à qui parler. Moïse, Zoroastre, Abraham, Mahomet, Confutsée n'ont qu'à revenir, ils ne manqueront pas d'interpretes. Pour Homere, Eurypide, Démosthene, il est si ordinaire de les entendre, que ce n'est plus une distinction.

DES talens particuliers ne sont pas moins communs. Un invalide n'a point de bras, M. Laurent lui en fait un dont il se sert. A un autre il manque une jambe, M. Perrier lui fait une jambe sur laquelle il monte & descend les escaliers.

D'AUTRES talens qui ont un caractere unique sont ignorés. Qui sait, par exemple, qu'une demoiselle (Mademoiselle Biheron) imite des squelettes si parfaitement, qu'on croit en voir de véritables. Les muscles, les nerfs sont rendus avec une vérité frappante. La matiere qu'elle emploie est un secret qu'elle se réserve. Vous diriez de la cire; mais vous pouvez approcher ces anatomies du feu sans qu'elles soient endommagées; vous pouvez les laisser tomber de la hauteur du plancher, sans qu'elles

ſe briſent. Le même auteur de cet étonnant travail vous nommera toutes les parties de l'oſtéologie en grec & en latin. Des éleves font ſous elle un cours anatomique, & le font ſans que les ſens ſoient frappés de ce dégoût qu'on ne ſurmonte pas toujours, lorſqu'il faut voir & manier des oſſemens qui ſemblent devoir treſſaillir ſous la main qui les touche.

On peut amaſſer beaucoup de connoiſſances, ſans autres frais que la ſociété des ſavans, preſque tous communicatifs ; & le baron de Holberg a eu raiſon de dire : *qu'à Paris il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la raiſon, ni rien de plus cher que la folie.*

On voit chez pluſieurs particuliers un amas pompeux de livres bien logés, mais peu lus. Jaloux de la reliure de leurs volumes, ils ne les communiquent jamais. Ils ſemblent craindre qu'un autre n'y prenne les connoiſſances dont ils ſont privés. Mais pluſieurs hommes diſtingués par leur naiſſance & leur ſavoir, ne rougiſſent pas d'être les premiers bibliothécaires de leur cabinet, & ils ſe plaiſent à répandre & à communiquer les lumieres qu'il renferme.

CHAPITRE CXXXI.

Les trois Rois.

PARIS a été visité dernièrement par les souverains du nord ; par le roi de Danemarck, à qui on donna des fêtes splendides & coûteuses ; par le roi de Suede, qui n'étoit que prince à son arrivée, & qui s'en retourna Monarque ; par l'Empereur, qui, pour être plus libre, a logé en hôtel garni, & qui a bien vu la capitale, même dans un assez grand détail.

JE les ai considérés tous trois fort attentivement, & je n'oublierai point leurs physionomies.

J'AUROIS bien desiré (avec trois cents mille autres), y voir le roi de Prusse. On dit cependant qu'il y est venu dans le plus grand *incognito* après la paix de 1763. Une dame qui a demeuré huit années à Berlin, m'a assuré avoir rencontré dans les Tuileries une figure si ressemblante à celle du héros de l'Europe,

qu'elle en fut frappée ; & celui qu'elle regardoit avec surprise, en fut si frappé lui-même, qu'il détourna la tête & s'éloigna.

On prétend que Frédéric a visité ce *café, dit l'antre de Procope*, jadis champ de bataille des querelles littéraires, & où il a été tant de fois question de ses combats, de ses victoires, de ses grandes & rares qualités.

L'Empereur a visité les artistes, les artisans, les manufactures, & n'a vu aucun homme de lettres en particulier ; sans doute parce qu'ils sont tout entiers dans leurs écrits. Il a assisté à une séance de l'académie françoise, & a fait cette interrogation au secrétaire : *Pourquoi Diderot & l'abbé Raynal ne sont-ils pas de l'académie ? Ils ne se sont pas présentés*, répartit le secrétaire : réponse sage & adroite.

J'ai vu Maurice, Fontenelle, Montesquieu, l'abbé Prevost, Marivaux, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, la Condamine, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Servant, Marmontel, le Tourneur, Mably, Condorcet, Linguet, Ré-

tif-de-la-Bretonne, Turgot, Mirabeau, Necker, Rameau, Vanloo, Gluck, Vernet, Allegrain, Rouelle, Vaucanſon, Servandoni, Clairaut, Falconnet, Francklin, Hume, Sterne, Goldoni, Haller, &c. Voilà, je crois, une aſſez belle génération. Hélas! je n'ai point vu Frédéric, ce grand Roi: je n'ai point vu Catherine, moi qui aime tant à contempler, parmi mes contemporains, les êtres qui ont fait de grandes choſes, parce que je cherche à reconnoître, dans les traits de leur viſage, quelque marque de ce talent ſublime qui les diſtingue.

Quand j'appris la mort du célebre capitaine Cook, après avoir donné les plus vifs regrets à ſa perte, mon chagrin fut de ne pas avoir enviſagé ce hardi navigateur.

Que ne donnerois-je pas au magicien (s'il exiſtoit), qui évoqueroit tout-à-coup devant moi les ombres auguſtes de Charlemagne, de Guſtave, de Cromwel, de Michel-Ange, de Guiſe, de Sixte-Quint, d'Eliſabeth, de Bacon, de Shakeſpear, de Richelieu, de Turenne, du Czar, de Milord Chatam, &c.!

Que j'aime à me ſentir petit, en m'envi-

ronnant en idée de tous ces grands hommes, & en goûtant le plaisir de les admirer! Ames fortes & grandes, quelle dignité vous prêtez à l'homme!

CHAPITRE CXXXII.

De l'influence de la capitale sur les provinces.

ELLE est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, & qui leur représente Paris comme l'asyle de la liberté, des plaisirs & des jouissances les plus exquises.

QUE ces jeunes gens sont détrompés, quand ils sont sur les lieux! Autrefois les routes entre la capitale & les provinces n'étoient ni ouvertes, ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, & qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parens: aujour-

d'hui le jeune homme vend la portion de ſon héritage, pour venir le dépenſer loin de l'œil de ſa famille ; il la pompe, la deſſeche, pour briller un inſtant dans le ſéjour de la licence.

La jeune fille ſoupire & gémit de ne pouvoir accompagner ſon frere. Elle accuſe ſon ſexe & la nature. Elle ſe déplait dans la maiſon paternelle. Elle ſe peint avec feu les plaiſirs de la capitale, & la ſplendeur de la cour. Elle y rêve toute la nuit. Elle voit l'opéra, elle eſt ſur les remparts. Elle ſe promene dans un char ſuperbe : on l'adore ; tous les yeux ſont fixés ſur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel ; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée ; qu'elles choiſiſſent à leur gré, dans la foule de leurs eſclaves, le plus fait pour leur plaire ; que les maris y ſont ridicules, ſi-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre & voluptueuſe, à celle qu'elle mene dans l'économie d'une maiſon rangée, & ſon imagination eſt trop ardente pour pouvoir s'arrêter : elle n'accorde plus que de l'eſtime à ſon amant honnête.

SA mere la nourrit dans ces trompeuſes illuſions. Elle eſt avide des nouvelles de cette ville. Elle eſt la premiere à dire avec exclamation : *il vient de Paris ! il arrive de la cour !* Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni eſprit, ni opulence.

LES adoleſcens écoutant ces récits, ſe figurent avec des traits exagérés ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour ; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeuneſſe de province vers l'abyme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de ſa fortune, & qui apprend à être ſage pour le reſte de ſes jours ! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue & au génie de viſiter cette capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

CEUX qui reviennent dans leur patrie, ſe croient en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les *us* de la capitale. Ils mettent aux autres & à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient

formées ? Ils continuent à *crier miracle*, sans que leur cœur soit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui ressemblent assez aux descriptions des fêtes publiques : ceux qui les lisent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

CHAPITRE CXXXIII.

Que deviendra Paris ?

THEBES, Tyr, Persépolis, Carthage, Palmyre ne sont plus. Ces villes qui s'élevoient fièrement sur le globe, dont la grandeur, la puissance & la solidité sembloient promettre une durée presqu'éternelle, ont laissé équivoques les traces même du lieu qu'elles ont occupé.

D'AUTRES cités, jadis florissantes & peuplées, n'offrent plus aujourd'hui dans un effrayant désert, que quelques colonnes éparses, quelques monumens brisés, tristes restes de leur magnificence passée. Hélas ! les grandes villes modernes éprouveront un jour la même révolution.

CETTE riviere utilement reſſerrée dans des quais majeſtueux & formés de pierres, encombrée par des débris immenſes, ſe débordera, & formera des étangs bourbeux & infects; les ruines des édifices boucheront ces rues alignées au cordeau, & dans ces places où un peuple nombreux s'agite, les animaux venimeux, enfans de la putréfaction, ramperont autour des colonnes renverſées, & à moitié enſevelies.

EST-CE la guerre, eſt-ce la peſte, eſt-ce la famine, eſt-ce un tremblement de terre, eſt-ce une inondation, eſt-ce un incendie, eſt-ce une révolution politique, qui anéantira cette ſuperbe ville? Ou plutôt pluſieurs cauſes réunies opéreront-elles cette vaſte deſtruction?

ELLE eſt inévitable ſous la main lente & terrible des ſiecles, qui mine les empires les mieux affermis, efface les villes, & appelle des peuples nouveaux ſur la pouſſiere éteinte des peuples anciens.

ÉCHAPPEZ, mon livre, échappez aux flammes ou aux barbares : dites aux générations futures ce que Paris a été; dites que j'ai rempli *mon*

devoir de citoyen, que je n'ai pas passé sous silence les poisons secrets qui donnent aux cités les agitations de la maladie, & bientôt les convulsions de la mort! Quand l'épouvantable opulence, qui se concentre de plus en plus dans un plus petit nombre de mains, aura donné à l'inégalité des fortunes une disproportion plus effrayante encore, alors ce grand corps ne pourra plus se soutenir; il s'affaissera sur lui-même & périra.

Il périra! Dieu! ah! quand le sol couvrira insensiblement ses débris, que le bled croitra au lieu élevé où j'écris, qu'il ne restera plus qu'une mémoire confuse du royaume & de la capitale, l'instrument du cultivateur, en fendant la terre, viendra heurter peut-être la tête de la statue équestre de Louis XV; les antiquaires assemblés feront des raisonnemens à l'infini, comme nous en faisons aujourd'hui sur les débris de Palmyre.

Mais de quel étonnement ne sera pas frappée la génération d'alors, si la curiosité la porte à fouiller les débris de cette grande ville, ensevelie & décédée? Son squelette giganteſque

épouvantera les regards, les travaux exciteront à de nouveaux travaux, nos neveux, en trouvant nos marbres, nos bronzes, nos médailles, nos inscriptions, s'agiteront sur ce que nous avons été, & si mon livre échappe à la destruction, ils prendront peut-être pour un roman fantastique les vérités qui y sont déposées, tant leurs mœurs & leurs idées seront différentes des nôtres! O villes anciennes de l'Asie, & qui n'êtes plus! empires effacés! générations dont les noms nous sont même inconnus! fameux Atlantes; & vous peuples qui avez respiré sur ce globe, dont la superficie est incessamment déplacée, dites quels étoient vos arts? Faut-il que tout périsse? Et les travaux accumulés de l'homme (qu'il a cru immortaliser par la précieuse découverte de l'imprimerie) périront-ils, à la fin; puisque le feu, le despotisme, les secousses du globe & la barbarie détruisent jusqu'aux feuilles légeres où sont empreintes les pensées utiles du génie?

NOTRE vue plonge dans le monde historique à quatre mille ans, pas davantage; encore n'appercevons-nous de ce monde, que des sommités qu'environnent des nuages, & où la vue se

ſe perd. Tous ces faits éloignés, quoique ſéparés par de grandes diſtances, ſe touchent comme très-voiſins; & dans cet intervalle de ſiecles une foule prodigieuſe d'événemens nous échappent. Il en ſera de même pour nous; l'avenir engloutira les faits les plus importans, pour ne laiſſer que le ſouvenir ou le nom des ſiecles. O tems! les individus, les villes, les royaumes, tout finit par *hic jacet.*

HERCULANUM & Pompéia, villes détruites par une ſeule & même éruption du Véſuve, il y a près de dix-ſept cents ans, exhumées de nos jours, nous montrent leurs peintures, leurs ſculptures, leurs arts, les uſtenſiles de leurs foyers domeſtiques; & nous avons une idée de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artiſtes. La lave, les cendres, la pierre-ponce ont conſervé ces monumens, comme pour nous offrir une future image de ce que nos cités deviendront à leur tour; mais peut-on réfléchir à cette cataſtrophe ſans redouter les accidens de la nature, la fureur des élémens, celle des conquérans, plus terrible encore? Qu'offrirons-nous dans deux mille ans aux regards curieux

& ſcrutateurs ? Quelle eſt la ſtatue, quel eſt le livre qui ſurnagera ſur l'abyme de nos arts engloutis ou renverſés par les ravages du tems, ou par le courroux des Rois ?

LA poudre infernale (dont les magaſins ſe ſont multipliés ſur-tout en Europe, & auxquels une étincelle ſuffit pour tout dévorer) ne devient-elle pas, dans les mains de l'ambition ou de la vengeance, un moyen immenſe de deſtruction, & plus dangereux mille fois que les matieres embraſées que les volcans vomiſſent de leur inépuiſable cratere ? Les fléaux de la nature ne ſont plus rien en comparaiſon de ceux que l'homme a créés pour ſa ruine & celle des populeuſes cités qu'il habite.

LES manuſcrits trouvés dans les maiſons d'Herculanum & de Pompéia, qui ſe déroulent ſi lentement, manifeſtent les caracteres de la langue grecque ; mais c'eſt le haſard qui nous a livré l'un plutôt que l'autre : ainſi dans trois mille ans, quel ſera l'ouvrage deſtiné à donner à nos deſcendans une idée de nos connoiſſances morales & phyſiques ? Quel livre aura l'honneur de rallumer le flambeau éteint

des ſciences ? Tel dictionnaire, peut-être, que nous mépriſons aujourd'hui, ſera accueilli avec tranſport ; & une de nos compilations que nous jugeons faſtidieuſes, deviendra plus précieuſe ſans doute à la poſtérité, que les vers de Corneille, de Racine, de Boileau & de Voltaire. Oui, il appartiendra peut-être à une brochure dédaignée, de fixer de préférence l'attention de ces peuples nouveaux.

QUE nos orgueilleux écrivains ne s'arrogent donc pas le droit de mépriſer quiconque aujourd'hui tient la plume comme eux ; car l'auteur qui ſera fortune dans trois mille ans, qui dominera les eſprits d'alors, qui les éclairera, nul de la génération actuelle, ne peut ni le nommer ni le deviner.

PARIS détruit ! Xerxès, après avoir attentivement conſidéré la prodigieuſe armée qu'il commandoit, verſa des larmes en ſongeant qu'avant peu tant de milliers d'hommes diſparoîtroient de deſſus la terre. Et ne puis-je pas auſſi, affecté du même ſentiment, pleurer d'avance ſur cette ſuperbe ville ?

ON a vu en un clin d'œil une capitale en-

ſevelie ſous ſes ruines ; quarante-cinq mille perſonnes frappées d'un coup de mort ; la fortune de deux cents mille ſujets détruite ; une perte générale de deux milliards : quel tableau des viciſſitudes des choſes humaines ! Ce phénomene terrible arriva le premier Novembre 1755.

Eh bien, ce coup de foudre qui abyma tout, ſauva le Portugal aux yeux de la politique : il étoit conquis, ſans ce déſaſtre qui prêta à la réformation, mit une égalité aux fortunes particulieres, réunit les cœurs & les eſprits, & détourna les révolutions qui le menaçoient.

Considérée du côté phyſique, l'ancienne Lisbonne n'étoit qu'une cité d'Afrique, c'eſt-à-dire, une vaſte bourgade, ſans ordre, ſans proportions : les rues étoient étroites & mal diſtribuées. Le tremblement abattit en trois minutes ce que la main timide des hommes auroit été ſi long-tems à renverſer. Le goût déplorable des Maures tomba, & la ville ſe releva pompeuſe & ſuperbe.

Que ſavons-nous ſur ce qui ſort du ſein

des désastres ? Que savons-nous ? ..... Paris détruit. Oh ! je dirai toujours comme dans Memnon : *ce sera bien dommage.*

Nota. Agésilas, vainqueur de la Phrygie, ôta les habits aux prisonniers, & les exposa nus en vente, les vêtemens d'un côté, les hommes de l'autre. Personne ne voulut acheter les hommes trop efféminés, trop délicats pour être de bons esclaves. On se jeta sur les dépouilles. Agésilas élevant la voix, dit à ses soldats : *voilà les hommes que vous aurez à combattre, & le butin qui vous récompensera.* Quand je lis ce trait historique, il me fait toujours frémir.

Fin du second Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce volume.

CHAPITRE I. *Fumier.* Page 1
CHAP. II. *Jardinage.* 3
CHAP. III. *Bibliotheque du Roi.* 6
CHAP. IV. *Fuſiliers aux ſpectacles.* 9
CHAP. V. *Petites loges.* 14
CHAP. VI. *Comédiens.* 19
CHAP. VII. *Langue du maître au cocher.* 22
CHAP. VIII. *Meſſes.* 24
CHAP. IX. *La Fête-Dieu.* 28
CHAP. X. *Proteſtans.* 31
CHAP. XI. *Liberté religieuſe.* 32
CHAP. XII. *Plébéien.* 37
CHAP. XIII. *Capitation.* 39
CHAP. XIV. *Filles d'opéra.* 42
CHAP. XVI. *Répugnance pour le mariage.* 45
CHAP. XV. *Le nom que vous voudrez.* 47
CHAP. XVII. *De certaines femmes* 49

CHAPITRE XVIII. *Des filles publiques.* Page 50
CHAP. XIX. *Courtisannes.* 59
CHAP. XX. *Le paysan perverti.* 61
CHAP. XXI. *Bal de l'opéra.* 64
CHAP. XXII. *Les demoiselles.* 68
CHAP. XXIII. *Galanteries.* 71
CHAP. XXIV. *Des femmes.* 75
CHAP. XXV. *Cocarde.* 81
CHAP. XXVI. *Séparations.* 82
CHAP. XXVII. *Contraste.* 84
CHAP. XXVIII. *Les vapeurs.* 86
CHAP. XXIX. *De l'idole de Paris, le joli!* 89
CHAP. XXX. *Les convois.* 100
CHAP. XXXI. *D'un pauvre.* 108
CHAP. XXXII. *Aux riches.* 111
CHAP. XXXIII. *Suicide.* 114
CAHP. XXXIV. *Filets de Saint-Cloud.* 117
CHAP. XXXV. *Capitalistes.* 119
CHAP. XXXVI. *L'hôtel des fermes.* 121
CHAP. XXXVII. *Les égoïstes.* 123
CHAP. XXXVIII. *Cé qu'on ne voit point.* 127
CHAP. XXXIX. *Usurier.* 129
CHAP. XL. *Mont de piété.* 132
CHAP. XLI. *Monopole.* 135
CHAP. XLII. *Le regrat.* 138
CHAP. XLIII. *Falsifications.* 142

CHAPITRE XLIV. *Mendians.* Page 145
CHAP. XLV. *Mendians-valides.* 147
CHAP. XLVI. *Néceſſiteux.* 151
CHAP. XLVII. *L'Hôtel-Dieu.* 153
CHAP. XLVIII. *Clamart.* 159
CHAP. XLIX. *Les enfans-trouvés.* 161
CHAP. L. *Loterie royale de France.* 167
CHAP. LI. *Le chapitre équivoque.* 171
CHAP. LII. *Mes regrets, & biens ſuperflus!* 178
CHAP. LIII. *Souhaits.* 179
CHAP. LIV. *Paris-port.* 183
CHAP. LV. *Les priſons.* 188
CHAP. LVI. *Sentence de mort.* 192
CHAP. LVII. *Le bourreau.* 196
CHAP. LVIII. *Place de Grêve.* 199
CHAP. LIX. *Servante mal pendue.* 204
CHAP. LX. *Baſtille.* 208
CHAP. LXI. *Anecdote.* 212
CHAP. LXII. *Maiſon de force.* 217
CHAP. LXIII. *Dépôts ou renfermeries.* 220
CHAP. LXIV. *Vie d'un homme en place.* 222
CHAP. LXV. *Orateurs ſacrés.* 227
CHAP. LXVI. *Anti-Anglois.* 231
CHAP. LXVII. *Tribunal des maréchaux de France.* 232
CHAP. LXVIII. *Du ton militaire.* 233

CHAPITRE LXIX. *Champ-de-Mars.* Page 235
CHAP. LXX. *Courſes de chevaux.* 236
CHAP. LXXI. *Duels.* 239
CHAP. LXXII. *L'Académie françoiſe.* 242
CHAP. LXXIII. *Sur le mot goût.* 250
CHAP. LXXIV. *Triomphe de Voltaire.* 252
CHAP. LXXV. *Jeannot.* 255
CHAP. LXXVI. *L'Académie des inſcriptions & belles-lettres.* 257
CHAP. LXXVII. *Journaux.* 261
CHAP. LXXVIII. *Le vrai journaliſte.* 264
CHAP. LXXIX. *Gêne de la preſſe.* 267
CHAP. LXXX. *Communautés.* 271
CHAP. LXXXI. *Agriminiſtes.* 273
CHAP. LXXXII. *Epingliers, Cloutiers.* 274
CHAP. LXXXIII. *Voitures publiques.* 275
CHAP. LXXXIV. *Gluck.* 278
CHAP. LXXXV. *Révolution muſicale.* 279
CHAP. LXXXVI. *Solfier.* 282
CHAP. LXXXVII. *Filles nubiles.* 283
CHAP. LXXXVIII. *La petite poſte.* 286
CHAP. LXXXIX. *Les viſites.* 289
CHAP. XC. *Retraite.* 291
CHAP. XCI. *Les affiches.* 292
CHAP. XCII. *Les petites affiches.* 296
CHAP. XCIII. *Le journal de Paris.* 297

CHAPITRE XCIV. *Tableaux, deſſins & eſtampes, &c.* Page 300
CHAP. XCV. *Encan.* 303
CHAP. XCVI. *Où eſt Démocrite ?* 305
CHAP. XCVII. *Cenſeurs publics.* 307
CHAP. XCVIII. *La Saint-Louis.* 312
CHAP. XCIX. *Portes cocheres.* 316
CHAP. C. *Le Suiſſe de la rue aux Ours.* 319
CHAP. CI. *Savoyards.* 322
CHAP. CII. *Tréteaux des boulevards.* 326
CHAP. CIII. *Enfans devant leur pere.* 329
CHAP. CIV. *Egoiſme des corps.* 331
CHAP. CV. *Luxe, bourreau des riches.* 332
CHAP. CVI. *De la langue du monde.* 335
CHAP. CVII. *Ton du monde.* 337
CHAP. CVIII. *Ton du grand monde.* 339
CHAP. CIX. *Civilité.* 343
CHAP. CX. *Légeres obſervations.* 346
CHAP. CXI. *Sibaryte.* 356
CHAP. CXII. *Du ſtyle.* 357
CHAP. CXIII. *Style des hommes de cour.* 361
CHAP CXIV. *De ceux qui parlant bien, écrivent mal.* 363
CHAP. CXV. *Pain de pomme de terre.* 365
CHAP. CXVI. *Aumônes.* 368
CHAP. CXVII. *La paroiſſe Saint-Sulpice.* 371

CHAPITRE CXVIII. *Bureau des nourrices & de la recommandaresse.* Page 373
CHAP. CXIX. *Les petites filles.* 375
CHAP. CXX. *Les Marmots.* 376
CHAP. CXXI. *Les heures du jour.* 378
CHAP. CXXII. *Les dimanches & fêtes.* 389
CHAP. CXXIII. *Carnaval.* 393
CHAP. CXXIV. *Ponts.* 398
CHAP. CXXV. *Consommation.* 402
CHAP. CXXVI. *Balcon.* 408
CHAP. CXXVII. *Faux cheveux.* 411
CHAP. CXXVIII. *Fourniſſeurs.* 415
CHAP. CXXIX. *Plâtres neufs.* 417
CHAP. CXXX. *Raretés.* 419
CHAP. CXXXI *Les trois Rois.* 423
CHAP. CXXXII. *De l'influence de la capitale ſur les provinces.* 426
CHAP. CXXXIII. *Que deviendra Paris ?* 429
CHAP. CXXXIV. *Suppoſition.* 434

Fin de la Table du ſecond volume.

104

1983
APR 2 9 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

(38)

DC
729
M47
1782
v.1-2

Mercier, Louis Sebastien
Tableau de Paris